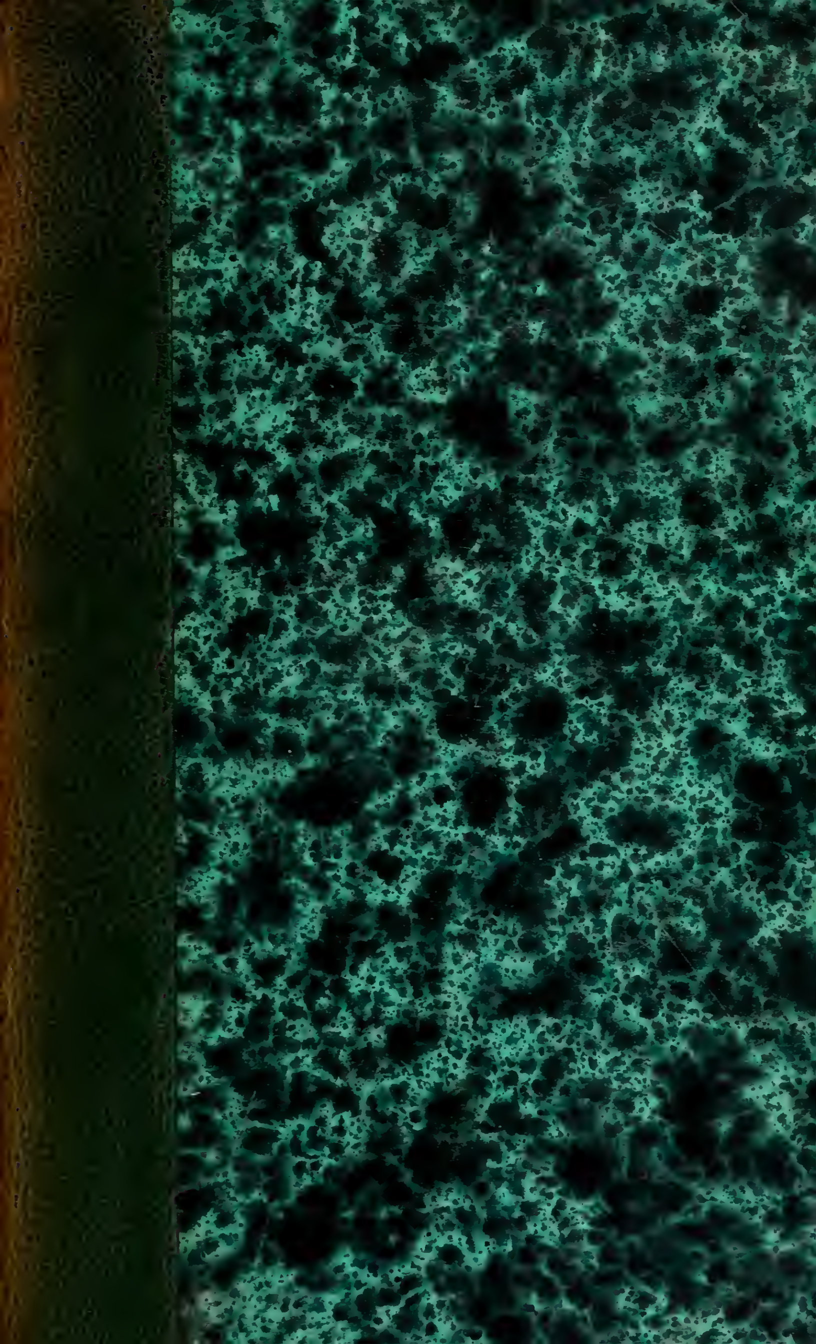
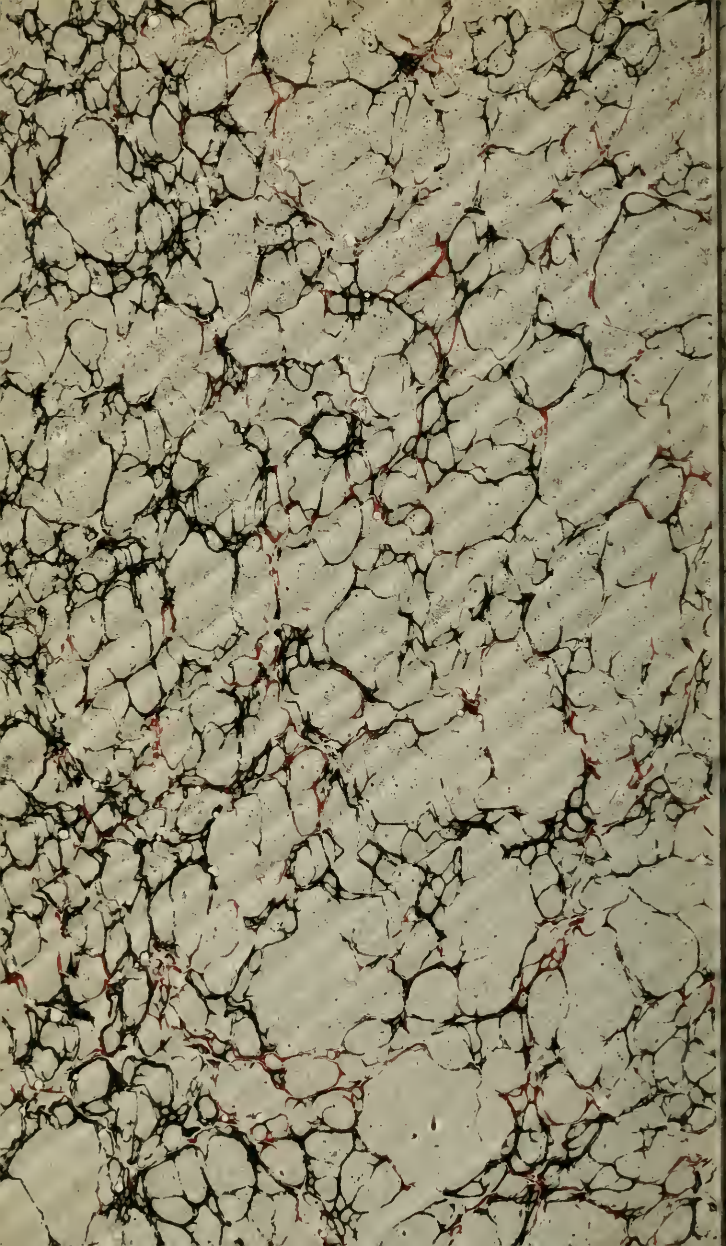
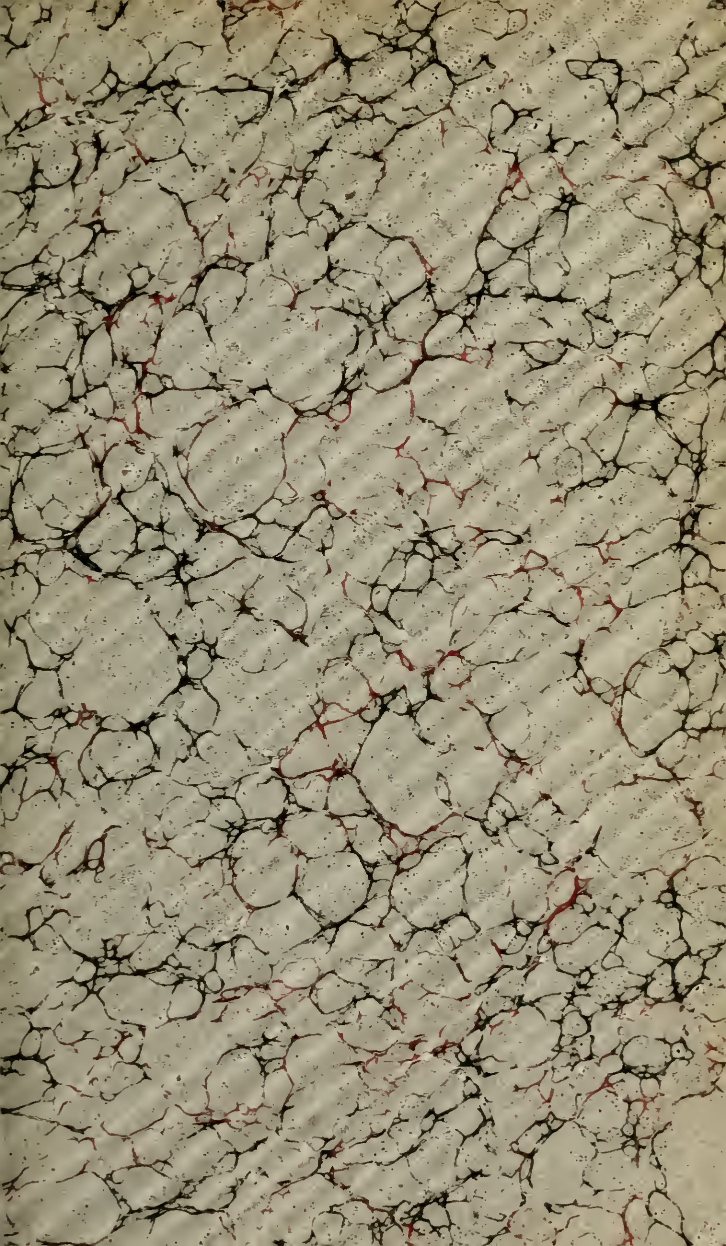






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE



EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

LE CONFIDENT
LA DEMOISELLE A MARIER
LE TESTAMENT DE POLICHINELLE
LES MANTEAUX
LA BELLE-MÈRE — L'ONCLE D'AMÉRIQUE
LA LUNE DE MIEL

E. REIBER invt

ES

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau. 137, 3 78.

LE CONFIDENT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre de S. A. R. Madame. — 5 Janvier 1826.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. DE VILLEBLANCHE.	MM.	FERVILLE.
SAINT-FÉLIX.		BÉRANGER.
Mme DE MARCILLY, veuve.	Mmes	THÉODORE.
CATHERINE, fille du concierge.		VIRGINIE-DÉJAZET.

Dans le château de madame de Marcilly, près d'Amboise.



LE CONFIDENT

Un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de madame de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. Ils entrent par le fond.

CATHERINE.

Oui, monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

C'est inconcevable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise! il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagn' ell' ne vient pas,
Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n' voit partout que du verglas.
Hier aussi j' n'en revenais pas :
Quand j' l'ai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaze, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l' mois de décembre.

SAINT-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant?

CATHERINE.

Dans son appartement. C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes... mais elle est veuve; ainsi ça ne peut pas être ça.

SAINT-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE.

Personne; ça m'a même fait monter en grade, parce que moi, qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX.

Et sa fille, ma chère Eugénie?

CATHERINE.

Mamzelle? Ah dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d' quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE.

Vous, monsieur de Saint-Félix, oh! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite les ordres de madame...

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude; mon mariage était presque convenu, et c'est dans ce moment que madame de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

AIR de la valse de Philibert marié.

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah! j'y cours sur-le-champ!
Donnez, monsieur; je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend!
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh! non, monsieur! c' n'est pas par intérêt;
Mais le désir de vous être agréable,
(A part.)
Et puis celui de connaître un secret.

Ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main;
Va, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience;
J'y vais bien vite, et je reviens soudain;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(Elle entre dans l'appartement de madame de Marcilly.)

SCÈNE II.

SAINT-FÉLIX, seul.

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... C'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours... Eh! mon Dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, à la cantonade.

Eh! non, te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX.

Comment! monsieur, vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Le petit Saint-Félix!... j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX.

Vous venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly.

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, je ne sais rien; avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu, et comme, depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir, j'ai pris la poste, et me voilà! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX.

J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qu'est-ce qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins? je ne lui en connais pas; un revers de fortune?...

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmants. (*Sophie.*)

Non, non, je le saurais déjà.
Mais comment lire dans leurs âmes?
Un caprice!... eh oui, c'est cela!
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX.

Oui, oui, monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie... après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu crois?

SAINT-FÉLIX.

J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! les amants sont toujours sûrs de tout; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang-froid.

SAINT-FÉLIX.

Du sang-froid! Cela vous est bien facile à dire, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Pas amoureux! qu'est-ce que c'est, monsieur? Apprenez

que là-dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétéran. Voyons un peu, monsieur : depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

SAINT-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi, il y a seize ans, monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX.

Seize ans!

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur, elle en avait quinze alors; je l'aimais longtemps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille, désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle...

SAINT-FÉLIX.

Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! moi, monsieur, je ne l'ai pas fait : c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé; seulement j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère, lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour? Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé; par elle, je fus rétabli dans mes biens,

dans mon grade militaire. La haine même n'aurait pas tenu contre cela; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur, quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami!... il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

AIR : Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu.

Je vis en eux mes parents, ma famille;
Ils me proposèrent tous deux
D'être parrain de leur unique fille.
Parrain!... je dis : c'est bien, faute de mieux.
Voyant depuis cet enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison,
Je me disais toujours : « Ah! quel dommage
« De n'avoir pu lui donner que mon nom! »

SAINT-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve?

M. DE VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly, ah! cela, du fond du cœur ; mais enfin, j'avais aimé sa femme avant et pendant son mariage; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis longtemps, et me voilà, au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien; mais moi qui suis celui de sa fille! Quel peut être son motif? c'est ce que je ne puis comprendre; aussi je suis venu ici, décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui demander! tu le peux; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

AIR du vaudeville de *La Somnambule.*

L'habitude de se contraindre

Chez les femmes vient en naissant;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former,
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi aussi. Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX.

Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; CATHERINE, une lettre à la main.

CATHERINE, à Saint-Félix.

Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais madame n'en finissait pas... (Voyant Villeblanche.) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite. (A Saint-Félix.) Eh bien! cette réponse?

CATHERINE, à part.

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là : c'est le doyen; aussi hier, quand j'ai vu madame arriver toute seule, je me suis dit :

AIR du vaudeville des Comices d'Athènes.

J'aurons d' la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;
Quand vient femme jolie
Ça les fait accourir :
Plus j'en vois, plus ça m' fait plaisir.
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà;
Et sur le nombr' j'espère
Qu'il nous en restera.

(Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.)

SAINT-FÉLIX, à M. de Villeblanche.

Vous le voyez... (Parcourant la lettre.) « La place que vous « deviez obtenir, et que vous n'avez point encore; votre « état, d'autres raisons inutiles à vous dire... »

M. DE VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas cela.

SAINT-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là : « D'autres raisons inutiles « à vous dire... » Encore une règle générale, mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître? Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-moi.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX.

Ah ! monsieur, vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

AIR du Carnaval.

En te montrant, crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.
(A Saint-Félix.)
Mais j' s'rai pour vous un' société fidèle ;
Nous causerons. Je n' suis pas forte, hélas !
Mais nous allons parler de mad'moiselle,
Ça m' tiendra lieu d' l'esprit que je n'ai pas.

(Elle sort et emmène Saint-Félix.)

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon auquel je m'intéresse, et... La voici, le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE; Mme DE MARCILLY, sortant de son appartement.

Mme DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (Elle aperçoit

Villeblanche.) Eh ! bon Dieu ! c'est vous, Villeblanche ? Comment ! vous m'avez suivie ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, madame ? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi ; mais je n'ai pas la même force de caractère.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me faire.

Ceci n'est point de la galanterie ;
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir ;
Content de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, madame,
Et le soir j'étais près de vous.

Mme DE MARCILLY.

Ah ! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement...

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Eh, bon Dieu ! qu'avez-vous ?

Mme DE MARCILLY.

Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous ?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Non, madame.

Mme DE MARCILLY.

Comment, non ?

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux ; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

Mme DE MARCILLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de

mauvaise humeur; si vous saviez ce qu'il me faut souvent de patience avec vous !

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh ! ne parlons pas de patience, je vous en prie ; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

Mme DE MARCILLY, à part.

Pauvre Villeblanche ! il a raison. Dès qu'il me parle de ces malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (Haut.) Eh bien ! voyons, monsieur, qu'avez-vous à me dire? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous, car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, non, vous n'êtes pas en colère, et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

Mme DE MARCILLY, à part.

Il me connaît mieux que moi. (Haut.) Vous venez, je m'en doute, me demander la raison de mon départ subit ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Moi ! madame, je m'en garderais bien : vous ne me la diriez pas.

Mme DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche ? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle me flatte, ce n'est pas cela. (Haut.) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

Mme DE MARCILLY.

Vous l'avez vu ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

Mme DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir; et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

M. DE VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif...

Mme DE MARCILLY.

Mon Dieu oui! sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections? la, bien vrai?

Mme DE MARCILLY.

Je vous le jure; un jeune homme charmant... une famille honorable...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! rassurez-vous, il est nommé.

Mme DE MARCILLY.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE, *tirant une lettre de sa poche.*

Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... Eh bien! qu'avez-vous donc?

Mme DE MARCILLY, *vivement.*

Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai? C'est affreux! c'est indigne! venir me surprendre! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent, vous êtes réellement en colère; vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout à l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

Mme DE MARCILLY.

Non, monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensants...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien ! à la bonne heure ; je suis un indigne, un coupable ; mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime ?

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes.*

Que votre cœur à ses vœux soit propice !
Faire du bien est pour vous un besoin ;
Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame :
Quand il vous vient un caprice nouveau,
Pour vos amis réservez-le, madame,
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

Mme DE MARCILLY, à part.

Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile ! Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille ; vous y consentez, n'est-ce pas ? et plus tard, dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier; car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit. Je vais vous attendre au salon.

(Il sort en la regardant.)

SCÈNE VII.

Mme DE MARCILLY, seule, et après un moment de silence.

C'est vrai, mais lui dire pourquoi !... jamais il ne le saura, ni lui, ni personne : c'est trop déjà que je le sache moi-

même. (Elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien ! (Regardant si elle est seule, et à voix basse.) je l'ai vue, et les autres la verront bientôt... les femmes surtout.

(Elle se lève.)

AIR : Muses des jeux et des accords champêtres.

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste de beaux jours ;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours :
Mais ces amours, dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin ;
Car lorsque tombe une première feuille,
Ah, c'est l'automne ! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire... c'est même une imprudence de la marier si jeune! Mais, puisqu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner un peu. Écoutons ce jeune homme. Pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère! Le voici, allons...

SCÈNE VIII.

Mme DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX, entrant par le fond, et s'avançant d'un air timide.

SAINT-FÉLIX, à part.

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire !

Mme DE MARCILLY, à part.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage;
Mon dévoûment alors sera plus beau.
(A Saint-Félix.)
Approchez-vous.
(A part.)
Il faut qu'on l'encourage;
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,
Jusqu'à présent c'est le premier, je croi,
Qui m'ait parlé d'amour et de constance
Sans que ce fût pour moi.

(Haut.) Eh bien ! monsieur, vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas ?

SAINT-FÉLIX.

Ah ! madame, je ne me plains que de ma mauvaise fortune ; mais, si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

Mme DE MARCILLY, à part.

Nous y voilà ; il n'y a pas manqué ! n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être été un peu sévère ; des raisons très-graves, et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas avoir pour... gendre... (A part.) Ah, Dieu ! quel mot ! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, avec inquiétude.

Eh bien ! madame ?

Mme DE MARCILLY.

Eh bien ! monsieur, je ne vous défends pas d'espérer ; et dans quelques mois je pourrai consentir...

SAINT-FÉLIX, vivement.

Est-il bien vrai ? Ah ! madame, quelle bonté ! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance, nous ne vous quitterons plus ; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfants vous chériront.

Mme DE MARCILLY, effrayée, à part.

Leurs enfants !... grand'mère !... Ah, mon Dieu ! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX.

Qu'avez-vous, madame ?

Mme DE MARCILLY, troublée.

Rien, rien, monsieur ; je suis fâchée seulement que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre...

SAINT-FÉLIX.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit...

Mme DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer ; mais je n'entrevoyais pas alors tous les obstacles. Il y en a d'insurmontables. (A part.) Grand'mère !... juste ciel !

SAINT-FÉLIX.

Mais enfin, madame, lesquels ?... vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout. Je ne veux pas me faire valoir ; mais les plus beaux établissements, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille ; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

Mme DE MARCILLY, vivement.

Justement, monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX.

Quoi ! madame ?

Mme DE MARCILLY.

Oui, monsieur ; une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre... un engagement antérieur, c'est sacré ; et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX.

Est-il possible ! quand tout à l'heure encore...

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

Mme DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis, je ne le doi;
De refuser tout m'impose la loi.

SAINT-FÉLIX.

Mais que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur ?

Mme DE MARCILLY.

Il n'accusera que moi seule ;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis faire tout pour lui...
(A part.)
Excepté d'être aïeule.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, seul.

Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se perd, mes idées se confondent.

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu es seul? Eh bien! tu es enchanté, n'est-ce pas? cela va bien?

SAINT-FÉLIX.

Oui! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc? Madame de Marcilly m'avait promis...

SAINT-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE.

Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX.

Vraiment! madame de Marcilly l'ignore.

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire-part, et nous en avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu! nous le découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX.

Ah, monsieur ! que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçon, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi ?

SAINT-FÉLIX.

Je le crois ; mais pour me le dire elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qui ne dit jamais rien. Et ton père ? de ce côté-là du moins...

SAINT-FÉLIX.

Oh ! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Il connaît la jeune personne ?

SAINT-FÉLIX.

Non : il a été obligé de quitter Paris si précipitamment ! mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, ah ! et chez qui ?

SAINT-FÉLIX.

Chez un ami commun, le baron de Précour.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui ? Ont-ils beaucoup causé ensemble ?

SAINT-FÉLIX.

Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la même partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, réfléchissant.

C'est bien, c'est bien. Il te paraît drôle peut-être que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien ! soupçonnez-vous ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Au contraire, je n'y suis plus du tout.

SAINT-FÉLIX, avec impatience.

Vous qui depuis quinze ans étudiez les femmes !

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé ;
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, monsieur.

SANT-FÉLIX.

La belle avance !

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; CATHERINE.

CATHERINE, à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.

Monsieur, monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX.

Que dit-elle ?...

M. DE VILLEBLANCHE, avec joie.

Comment ! tu sais ?

CATHERINE, le doigt sur la bouche.

Chut ! Vous entendez bien que depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux : je suis tou-

jours aux écoutes. Tout à l'heure la fenêtre du boudoir de madame était ouverte, je passais dans le jardin...

M. DE VILLEBLANCHE, souriant.

Ah! tu as espionné! ce n'est pas très-loyal; mais dans les cas désespérés... (Lui frappant sur la joue.) Eh bien! ma petite, tu as entendu?...

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec madame.

M. DE VILLEBLANCHE, inquiet.

Hein!... d'enfermé?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte! compromettre ainsi sa maîtresse!

CATHERINE.

Mais, monsieur, puisque j'ai entendu...

M. DE VILLEBLANCHE.

Taisez-vous, vous dis-je; qu'est-ce que c'est donc que ça! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis croire, en effet, que madame de Marcilly...

M. DE VILLEBLANCHE, tremblant d'émotion.

Ni moi non plus; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une : ou ça est, ou ça n'est pas; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin; je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, à part.

Pauvre homme! comme il est agité! le voilà encore plus malheureux que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, à part et regardant sortir Saint-Félix.

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (Haut.) Eh bien, Catherine, tu disais donc?...

CATHERINE.

Dame, monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Il n'y a pas de quoi! (Haut.) Tu passais donc sous la fenêtre?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison; un étourdi, un indiscret; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée?

CATHERINE.

A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, hésitant.

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est consolant. (Haut.) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE.

Non; la fenêtre est si haute! et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE.

Des reproches!

CATHERINE.

Oui; et il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE.

Enfin...

CATHERINE.

Enfin, monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas; mais tout à coup madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais « plus fidèle; tu me trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu me trompes... (A part.) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage; mais madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, et je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité et se promenant.

Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré ses serments!

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l' même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans... est-il possible!

CATHERINE.

Ah! ça fait mal rien qu' d'y penser;
Et puis, monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n' trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi; je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, regardant à travers la serrure.

Si vous voulez, je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte. Je vais faire comme si madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien.

(Elle s'approche de la porte.)

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari; à plus forte raison...

CATHERINE, prêtant l'oreille du côté de la chambre de madame de Marcilly.

Ah, monsieur!

M. DE VILLEBLANCHE.

Quoi donc?

CATHERINE.

On parle encore; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, avec curiosité.

N'importe; n'entre pas, je te le défends.

CATHERINE, s'approchant de la porte.

On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, hors de lui.

Mon nom! (Il lui fait signe d'entrer vite; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de madame de Marcilly.) Eh bien, eh bien? qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence!... Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir!

CATHERINE, revenant.

Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère, mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Petite sotte! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est bien fait; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader; car madame veut rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle veut rester seule?

CATHERINE.

Dites donc, monsieur, si on se cachait aussi pour voir?

M. DE VILLEBLANCHE.

Fi donc! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, monsieur. (A part, et regardant la porte à droite.) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Lui parler! je n'en aurai pas la force; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah! mon Dieu! je l'en-

tends; si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.) Je n'ai que ce moyen ; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

Mme DE MARCILLY, sortant de son appartement, M. DE VILLEBLANCHE, caché derrière la psyché.

Mme DE MARCILLY, se croyant seule.

Catherine est partie? bien.

(Elle va fermer la porte du fond.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Que va-t-elle faire? Eh bien! elle ferme la porte.

Mme DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Seule! Ah çà, et l'autre?

Mme DE MARCILLY.

Voici bientôt l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette; c'est tout au plus si j'en aurai le courage.

(Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son châle.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ah! mon Dieu! je ne me doutais pas des dangers de la position.

Mme DE MARCILLY, s'asseyant auprès de la table à droite.

J'ai beau faire; j'ai beau changer de lieu; la même idée me poursuit toujours... Je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance ; mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable ; c'est surtout pour ce pauvre

Villeblanche que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Je sens que cela s'en va.

Mme DE MARCILLY, soupirant.

Je le vois, il faut prendre son parti ; eh bien ! je me résigne ; je me dévoue. Je quitterai le rose et les coiffures en cheveux ; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle, ou lilas, très-claire, avec un petit chapeau et des marabouts, cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition... Mais c'est le jour du mariage ! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parents qui n'ouvriront la bouche que pour me dire : « Madame votre fille, — Monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés où l'on me promettra une nuée d'arrière-descendants. Que répondrai-je ? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (S'asseyant devant le miroir.) Eh bien ! non, je serai gauche, embarrassée. (Essayant une autre mine.) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pis, c'est détestable ; l'air sentimental me vieillit horriblement. (Elle se lève.) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas encore une figure de grand'mère... cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Comment !...

(Il entre dans le cabinet.)

Mme DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci.

(Se tournant vers la psyché.)

AIR : Taisez-vous. (AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

Premier couplet.

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,

C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.
(Le regardant.)
Que vois-je? Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.
(Se détournant.)
Taisez-vous, (*Bis.*) je ne vous crois pas.

Deuxième couplet.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire
Ces yeux sont encore assez doux;
(A sa psyché.)
Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?
(Se détournant.)
Taisez-vous, (*Bis.*) je ne vous crois pas.

(M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la psyché.)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (s'y regardant.) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est fini!...

Mme DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Oui. Comment allons-nous faire?

Mme DE MARCILLY.

Ah, quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Moi!

Mme DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui? Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer, un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver, et grâce à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, seul; il sort de derrière la psyché.

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable, ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent! Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil; séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'Etat, et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non, morbleu! et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah! mon Dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, entr'ouvrant la porte du fond.

Eh bien! monsieur, savez-vous quelque chose?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, mon enfant, je sais tout, et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, montrant la porte à droite.

Vous avez vu ce monsieur?

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Du tout; il n'y avait personne; j'en étais bien sûr. (Sévèrement.) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu, et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque monsieur l'exige, je ne demande pas mieux. (A part.) Par exemple! ça fera un bien bon mari. (Haut.) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! lui, c'est différent; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE.

Comment! un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire...

AIR: Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la Vielleuse.*)

Par les soins, par la constance...

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d' sentimens ;
Et p't-être qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, en confidence.

Le beau côté de l'affaire,
Je m'en vais te le conter,
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, monsieur, qu'est-ce donc ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui ; mais le plus terrible, c'est que mam'zelle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle l'aime ! tu en es bien sûre ?

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix, elle a rougi, et en apprenant que madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux ; les pères et les mères sont-ils désagréables !

M. DE VILLEBLANCHE.

Pauvres enfants !... Tu as raison ; ils s'aiment, et je souffrirais... non, morbleu ! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé ; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, ou bien nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'y vais ; je vais lui dire... (A part.) C'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas madame, de faire attendre des gens comme ça.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

(Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.)

Il y aurait bien un moyen, un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée, ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (Il se lève.) mais cela ruinerait le mien, et ce ne serait pas juste; car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre; restent donc les conseils de la sagesse et de l'amitié; on ne les écoutera pas; il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh! mais, si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi, qu'est-ce que je risque? (Il se met à la table et écrit.) Essayons toujours; un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (*Les Gardes-marine.*)

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer;
Car je sais que dans cette vie
Toute espèce de conseiller,
Glaces, miroirs, ou gens en place
Dont l'avis est sollicité,
Tombent souvent dans la disgrâce
Quant ils disent la vérité.

(Il se lève.) C'est cela; c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh, oui! madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace. La voici.

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, Mme DE MARCILLY.

Mme DE MARCILLY.

Ah ! je vous cherchais, monsieur, et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

Mme DE MARCILLY, avec douceur.

Je vois que vous avez parlé à M. de Saint-Félix, et que vous êtes fâché contre moi ; aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, toujours froidement.

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

Mme DE MARCILLY, souriant.

C'est ce que nous verrons; mais avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix?

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord, est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (A part.) que je n'ai jamais vu.

Mme DE MARCILLY.

M. de Saint-Félix votre ami intime ? vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps ; mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage, de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

Mme DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon; il ne l'a vue qu'une fois, mais c'est assez pour juger.

Mme DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père; et je mène si peu Eugénie dans le monde...

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est possible; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

Mme DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites donc? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous! pas possible! il m'a bien dit : mademoiselle de Marcilly.

Mme DE MARCILLY.

Ah, c'est charmant! je me rappelle fort bien cette soirée; c'était moi. Quoi! réellement il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle? convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout, moi, madame; M. de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partenaire, et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

Mme DE MARCILLY.

Vraiment! vous seriez jaloux? par bonheur il est des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous croyez? (A part.) La voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

Mme DE MARCILLY, avec un peu d'embarras.

C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père.

Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui ; et, si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui! (A part.) Nous y voici. (Haut.) Et que faudrait-il faire pour cela ?

Mme DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie (du moins vous allez l'être, ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge)...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

Mme DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille ; mais que plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

J'en suis bien fâché, madame, mais je n'écrirai pas cette lettre.

Mme DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, pas maintenant.

Mme DE MARCILLY.

Et pourquoi ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

Mme DE MARCILLY, étonnée.

Comment ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

Mme DE MARCILLY.

Vous ne parlez pas sérieusement, et je ne croirai jamais (Regardant dans la glace.) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle y regarde ; j'en étais sûr.

Mme DE MARCILLY, apercevant le billet.

Qu'est-ce que je vois là ? Une lettre à ma psyché ! Savez-vous ce que cela veut dire ?

M. DE VILLEBLANCHE.

En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

Mme DE MARCILLY, l'ouvrant et à part.

De quelle part ? (Allant à la fin de la lettre.) *Signé, votre miroir*. Quelle est cette plaisanterie ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise ?

Mme DE MARCILLY.

C'est inutile, monsieur; que je ne vous dérange pas ; reprenez votre livre.

(M. de Villeblanche va se rasseoir ; mais il observe madame de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.)

Mme DE MARCILLY, debout et à part, lisant.

« Madame, vous m'avez souvent fait l'honneur de me « consulter; et quelques secrets que vous m'ayez confiés, « ma fidélité a toujours égalé ma discrétion ; ce matin en- « core vous avez daigné me demander mon avis... » (S'interrompant.) O ciel ! qu'est-ce que cela signifie ? et qui a pu deviner.... mais continuons : (Elle lit.) « Ce matin encore vous « avez daigné me demander mon avis; mais comme je crains « que vous n'ayez mal interprété mon silence, je prends la « liberté de vous l'expliquer : vous êtes toujours jeune, tou-

« jours jolie, je m'y connais, madame, et vous pouvez m'en « croire ; c'est pour cela même, c'est par coquetterie que « moi, votre conseiller intime, je vous engage à marier votre « fille sur-le-champ, pour que chacun s'étonne et se demande « si ce n'est pas là votre sœur, et pour qu'on admire une réso- « lution que, plus tard peut-être, on trouverait toute natu- « relle... » (Elle regarde M. de Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture. S'interrompant.) Je n'y conçois rien ; mais voilà un conseil d'une sagesse... Je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue ; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin. (Elle lit.) « Je ne hasarderai plus qu'un seul « avis : un miroir voit bien des choses qui échappent même « à l'œil d'une mère ; et votre fille est venue parfois me « consulter ; j'ai vu ses yeux mouillés de larmes ! Elle aime, « sans oser vous l'avouer, et vous ne voudriez pas la ren- « dre malheureuse. Non, vous ne le voudrez point, dans « votre intérêt et peut-être dans le mien ; car le malheur « de votre fille ferait le vôtre ; je verrais dans la douleur « vos traits s'altérer : rien ne flétrit comme le chagrin, et « l'on embellit par le bonheur. Tâchez donc que ma glace « fidèle ne puisse jamais réfléchir que les traits heureux « d'une bonne mère ; faites que nous soyons contents l'un « de l'autre, et que vous ayez à me regarder autant de « plaisir que j'en ai à vous voir. Moi, *votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est levé et s'est approché d'elle.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

Mme DE MARCILLY, lui donnant la lettre.

Tenez, tenez, monsieur, lisez vous-même. Que devenir ? comment cacher ma honte ? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela ? Je vois ce dont il s'agit.

AIR : En amour comme en amitié. (*Un tour de Colalto.*)

D'un seul instant de vanité,

Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité ?
Eh bien ! votre secret vous appartient encore ;
Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi ;
Calmez cette frayeur extrême :
Notre secret est encore en nous-même
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

Mme DE MARCILLY.

Quoi ! monsieur, ce miroir si raisonnable, c'était vous !

M. DE VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire ; j'attends la réponse.

Mme DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas ?

M. DE VILLEBLANCHE, apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre et qui ont entendu les derniers mots.

Tenez, madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX.

Les mêmes ; SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

Mme DE MARCILLY.

Venez, venez, Saint-Félix ; ma fille est à vous. Voulez-vous de moi pour belle-mère ?

SAINT-FÉLIX, à ses pieds.

Ah ! que je suis heureux !

CATHERINE.

Ah ! madame, que c'est bien à vous !

Mme DE MARCILLY, à M. de Villeblanche.

Eh bien ! monsieur, êtes-vous content ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame ; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

Mme DE MARCILLY, bas.

Ah ! grâce maintenant, et gardez-moi le secret ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

Mme DE MARCILLY, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. ADAM.

SAINT-FÉLIX.

Enfin je suis de la famille,
C'est grâce à vous, mon protecteur;
(A madame de Marcilly.)
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus que cette loi si chère ;
De votre cœur loin de vous défier,
Écoutez-le : pour une mère,
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre ?
L'un a l' z'yeux noirs, l'autre a l' z'yeux bleus ;
L'un est aimable, l'autre est tendre,
Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
Renvoyer l'un, hélas ! est difficile ;
Choisir l'autre, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville ?
Mesdam's, daignez me conseiller.

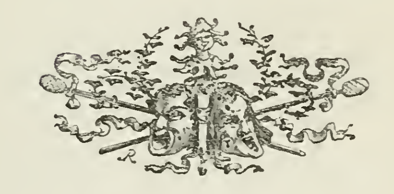
M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la coquette,
Qui par leurs yeux souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un son conseil, et l'autre son miroir ;
Mais si, tous deux, vous voulez qu'on vous dise
La vérité, souffrez-la volontiers ;

Surtout pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers.

Mme DE MARCILLY, au public.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller ;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller.



LA

DEMOISELLE A MARIER

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 18 Janvier 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMESNIL.	MM. DORMEUIL.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.	PAUL.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil	NUMA.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil . . .	KLEIN.
Mme DUMESNIL	Mmes JULIENNE.
CAMILLE, fille de M. et Mme Dumesnil	JENNY-VERTPRÉ.

En province, dans la maison de M. Dumesnil.



LA DEMOISELLE A MARIER OU LA PREMIÈRE ENTREVUE

Un salon de campagne; porte au fond; deux portes latérales sur le premier plan; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table; du même côté, une harpe et des livres de musique; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et d'autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUMESNIL, en robe de chambre, et Mme DUMESNIL, en robe du matin.

DUMESNIL.

Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir; ainsi, ne vous pressez pas.

Mme DUMESNIL.

Comment? ne pas me presser! une affaire de cette importance! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

DUMESNIL.

Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de prépara-

tifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

Mme DUMESNIL.

Du tout, monsieur, vous pouvez vous en rapporter à moi; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... un gendre! ce mot-là est si doux pour une mère, et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille; mon gendre, asseyez-vous là!

DUMESNIL.

Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

Mme DUMESNIL.

Et pourquoi donc?

DUMESNIL.

C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

Mme DUMESNIL.

Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

DUMESNIL.

Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*

Il est seul et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.

Mme DUMESNIL.

Voyez pour lui quel avantage!
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.

DUMESNIL.

D'un bon bourgeois je suis le fils.

Mme DUMESNIL.

Il ne tient pas à l'opulence.

DUMESNIL.

Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai; mais ce n'est pas une fortune.

Mme DUMESNIL.

Il est de fait que, sous tous les rapports, c'est pour lui un mariage superbe; et puis, notre fille Camille est si douce, si aimable... de l'esprit, des talents; et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire, et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, en dehors.

La, la, ma bonne grisette... Non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

DUMESNIL.

C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

Mme DUMESNIL.

Et le parrain de Camille ; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle; lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, en bottes et la cravache à la main.

AIR : Vivent les amours qui toujours.

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.

Le trajet devient des plus beaux;

On n'en a plus qu'au ventre des chevaux,
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.

A travers les champs et les bois, etc.

DUMESNIL.

En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI.

Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis; et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

Mme DUMESNIL.

Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI.

C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne pour nous et pour les nôtres. Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armées, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon, et, quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux, n'est-il pas vrai?

DUMESNIL.

Non, morbleu!

DUCOUDRAI.

Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville, qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain; et comme,

grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

Mme DUMESNIL.

Que dites-vous ?

DUCOUDRAI.

Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe ! Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... j'y ai mis un zèle, une adresse ! en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

DUMESNIL.

Ah ! mon Dieu, M. de Géronville !

DUCOUDRAI.

Il te demande ta fille en mariage, et voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis... Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

DUMESNIL.

Mon cher ami, mon bon Ducoudrai ! nous sommes bien sensibles à ton amitié. Mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI.

Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien ? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur!

AIR du vaudeville du Charlatanisme.

Le chef de l'enregistrement !
Te voilà dans ses bonnes grâces...

DUMESNIL.

Oh ! je n'en demande pas tant.

DUCOUDRAI.

Eh quoi ! tu ne veux pas de places ?

DUMESNIL.

Point de faveurs; mais seulement
De la justice...

DUCOUDRAI.

Quel caprice!
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent
Une faveur que la justice.

Mme DUMESNIL.

Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rente et un château!

DUCOUDRAI.

Ça n'est pas possible!

Mme DUMESNIL.

C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI.

Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (D'un air piqué.) Du reste, vous êtes bien les maîtres; vous ferez ce que vous voudrez, qu'est-ce que ça me fait à moi?... Camille est votre fille.

DUMESNIL.

Eh bien! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre: toi, le meilleur des hommes! toi, notre ami intime! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI.

Moi!

DUMESNIL.

Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI.

A merveille! Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant; des manières de grand seigneur!

DUMESNIL.

Eh ! non, c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI.

Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

DUMESNIL, l'emmenant.

Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI.

Moi ! si l'on peut dire !...

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

Mme DUMESNIL.

Eh ! partez donc, car voici ma fille.

(Ducoudrai et Dumesnil sortent.)

SCÈNE III.

Mme DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, avec un panier sous le bras.

AIR de la valse de *Léocadie.*

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.

Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.

L'amour,
Un jour, etc.

J' rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir !
Tu pleur'ras, ma chère ;
C'est c' que j' voudrais voir.

Vraiment,
Comment
Craindre sa colère ?
Vraiment,
Comment
R'douter un enfant ?

Mme DUMESNIL.

Eh ! mais, d'où viens-tu donc ?

CAMILLE.

De la ferme où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil ! tiens, maman.

(Elle le pose sur la table.)

Mme DUMESNIL, à part.

A merveille, cela servira pour mon déjeuner. (Haut.) Mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint...

CAMILLE.

Oh ! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps ! J'ai respiré le bon air; j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

Mme DUMESNIL.

De sorte que tu ne désires rien ?

CAMILLE.

Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur ! Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

Mme DUMESNIL.

Comment ! est-ce que tu aurais déjeuné ?

CAMILLE.

Juste! c'est si bon du pain bis et de la crème!

Mme DUMESNIL, à part.

Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (Haut.) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE.

Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

Mme DUMESNIL, à part.

Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur... (Haut.) Non, mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te voilà faite! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là?

CAMILLE.

A quoi bon? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

Mme DUMESNIL.

Tu as raison : c'est-à-dire, cependant... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR du vaudeville Les Scythes et les Amazones.

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin;
Ils vont si bien! ils donnent de la grâce.

CAMILLE, étonnée.

On attend donc du monde ce matin?

Mme DUMESNIL.

Non pas vraiment, mais vous devez m'entendre;
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre :
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il va donc m'arriver?... (A part.) Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, madame!

Mme DUMESNIL.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE.

Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

Mme DUMESNIL.

La! je l'avais mis à côté de ses bas de soie; mais M. Dumesnil a une tête... je vais lui donner ce qu'il faut; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, à part.

Et mon père aussi qui fait une toilette!

BAPTISTE.

Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'attends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

Mme DUMESNIL, bas.

Veux-tu bien te taire? Je vais sortir les serviettes ouvrées. (A Camille.) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste, et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE.

Comment! mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE.

Eh! non, sans doute; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE.

On m'a bien défendu d'en parler; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (A demi-voix.) On va vous marier.

CAMILLE.

Moi! ah, mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier, et à quoi bon?

BAPTISTE.

Comment! ça ne vous fait pas plaisir?

CAMILLE.

Au contraire, ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE.

Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme qui est bien aimable; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire tout naturellement.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! voilà qui est encore pire; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette

qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin; on va me faire chanter devant lui.

AIR du vaudeville de Oui et Non.

Dieu! quelle gêne, quel ennui!
C'est mon parrain qui le protége;
Un ami! c'est bien mal à lui!
A ce jeune homme que dirai-je?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour, peut-être,
De soi-même cela viendra;
Mais faut au moins l' temps d' se connaître.

CAMILLE.

Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger?

BAPTISTE.

Comme disait madame votre mère, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE.

Jamais! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE.

Ne vous en avisez pas, mademoiselle, ça romprait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE.

Et quoi donc?

BAPTISTE.

Vous savez, mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE.

Oui, après; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE.

Eh bien! au contraire; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable; aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Je puis me vanter qu'elle est bonne;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j' m'en donne.
Oh! oui, mamzell', j' vous dois bien ça,
Pour vos bontés j' vous dois bien ça.
Depuis longtemps... v'là que j' m'apprête,
Et c'est en fidèl' serviteur,
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi, je veux perdre la tête.
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi, je veux perdre la tête.

(On sonne au dehors.)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui; c'est le prétendu.

CAMILLE.

C'est fait de moi.

(On sonne dans l'intérieur.)

BAPTISTE.

Voilà monsieur qui sonne.

UNE VOIX, en dehors.

Baptiste! Baptiste!...

BAPTISTE.

Voilà madame qui m'appelle.

(On sonne encore.)

CAMILLE.

Et moi, je m'enfuis.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

Mme DUMESNIL, entrant par la porte à gauche; BAPTISTE, DUMESNIL, DUCOUDRAI.

Mme DUMESNIL, en peignoir.

Baptiste ! Baptiste; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (Baptiste sort.) Mon mari, mon mari... monsieur Dumesnil!... il devrait être là pour recevoir.

DUMESNIL, sans habit, et paraissant à droite.

Ma femme, ma femme, c'est lui; il est entré dans la cour.

Mme DUMESNIL.

Eh bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela?

DUMESNIL.

J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit qui n'est pas brossé !

Mme DUMESNIL.

Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

DUMESNIL.

Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

Mme DUMESNIL.

Ni moi non plus.

DUCOUDRAI.

C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

DUMESNIL.

Si! mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant; toi qui as du sang-froid, et un habit.

AIR : Dans la paix et l'innocence. (*Le Club des bonnes gens.*)

Ensemble.

DUMESNIL.

Dis-lui bien de nous attendre.

Mme DUMESNIL.

Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici.
Il faut recevoir ce gendre
Et rester auprès de lui.

DUMESNIL et Mme DUMESNIL.

Le voilà, le voilà; je m'enfuis.

(Ils rentrent chacun dans leur appartement.)

DUCOUDRAI, seul.

Il faut dans cette demeure
Et lui plaire et l'amuser,
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, au fond.

Qu'on ne se dérange pas; j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion! Ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (Se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.) Pardon, monsieur, de ne pas vous avoir aperçu, je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, le regardant.

Il va paraître, monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE.

Monsieur est un de ses parents?

DUCOUDRAI, de même.

Mieux que cela, monsieur, je suis un ami, un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, à part.

Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche et les gants blancs.

ALPHONSE.

C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (A part.) Ah çà, l'ami intime ne m'aide pas du tout; il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI.

Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs?

ALPHONSE.

Oui, monsieur...

DUCOUDRAI.

Il n'y a donc pas longtemps, car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE.

Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année.

DUCOUDRAI.

Fort bien : je vois que monsieur a maison à la ville, maison à la campagne; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE.

Mais oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

Je pense qu'elle est également solide.

ALPHONSE.

Mais, monsieur... (A part.) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (Haut.) Il paraît que M. Dumesnil est sorti, mais madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI.

Non, monsieur; ils sont tous deux ici, à leur toilette.

ALPHONSE.

A leur toilette! de la toilette pour moi... (A part.) des gens que l'on m'avait dit sans façon. (Haut.) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays! on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI.

Et l'on a eu raison. (A part.) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (Haut.) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur, esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, à part, et impatienté.

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI.

Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, à part.

Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; Mme DUMESNIL, en grande toilette ; DUMESNIL, en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras; CAMILLE, coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.

AIR : Ma Fanchette est charmante. (Les Deux Jaloux.)

Ensemble.

M. DUMESNIL et Mme DUMESNIL.

Viens donc qu'on te présente;
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante;
Voyez quel embarras,
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, sur le devant de la scène à gauche.

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand Dieu! quel embarras!

DUMESNIL, à sa femme.

Eh bien! avance donc.

Mme DUMESNIL.

Ah çà, Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche.

(Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.)

ALPHONSE.

Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout. madame, combien je vous dois d'excuses!

Mme DUMESNIL.

C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

DUMESNIL.

C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

DUMESNIL.

Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE.

Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec monsieur, qui me faisait votre éloge.

DUMESNIL.

Cet excellent ami... Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE.

Mademoiselle...

Mme DUMESNIL, bas à Camille.

AIR de Paris et le village.

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.

CAMILLE, bas.

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, à part, en regardant Camille.

Quelle parure! c'est dommage!

Mme DUMESNIL, bas à son mari.

Déjà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, la regardant toujours.

Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(A part.) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue ; allons, on m'a manqué de parole.

(Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse le premier à droite du spectateur, Camille loin de lui au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai à gauche.)

DUMESNIL, bas à sa femme.

Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

Mme DUMESNIL.

Elle qui d'ordinaire est d'une gaîté... (Bas, s'approchant de sa fille.) Allons, ma fille, allons, mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, de même.

Je ne peux pas quand on me regarde.

DUMESNIL, bas à Ducoudrai.

Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air de n'être pas fort... (Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, à part.

En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI.

Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis, vous qui êtes connaisseur... (Regardant Camille.) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, froidement.

Superbes, comme vous dites; ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, à part.

Est-il bête! il ne comprend pas. (Haut.) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE.

Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

Mme DUMESNIL.

C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, bas à sa mère.

Mais tais-toi donc!

DUCOUDRAI.

Et puis, quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE.

Fort mal, mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

Mme DUMESNIL.

C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit : Il faut avoir des talents, et ne jamais les montrer. Aussi, monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI.

C'est, ma foi, vrai ; et c'est très-mal à toi.

Mme DUMESNIL.

Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, à part.

J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

Mme DUMESNIL.

Et puis monsieur, qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE.

Mais non, maman, y pensez-vous ?

Mme DUMESNIL.

Mais si, mademoiselle. Je le veux ; allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE.

Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

Mme DUMESNIL, bas à son mari.

Elle a déchiré sa tête de Romulus !

DUMESNIL, croisant ses mains d'un air de désespoir.

Allons !

Mme DUMESNIL.

Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau ; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI.

Ça se trouve à merveille.

CAMILLE.

Ah ! mon parrain, je vous en prie !

ALPHONSE.

Je serai enchanté de juger des talents de mademoiselle ; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, à part.

Dieu ! qu'il a l'air moqueur ! je n'y tiens plus ; je suffoque. (Bas à sa mère.) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

Mme DUMESNIL, à part.

Allons, rien ne nous réussit. (Voyant Baptiste qui arrive.) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; BAPTISTE, la serviette sous le bras.

BAPTISTE.

Madame, vous êtes servie.

DUMESNIL.

J'espère que M. de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille.

Mme DUMESNIL.

C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE.

Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

Mme DUMESNIL, bas.

Veux-tu te taire ?

ALPHONSE.

Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut bien me céder.

DUCOUDRAI.

Eh bien ! nous en parlerons à table, c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE.

Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

DUMESNIL et Mme DUMESNIL.

Il a déjeuné !

Mme DUMESNIL, à part.

Et tous mes préparatifs ! Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (Haut à Alphonse.) Comment ! monsieur, vous avez déjeuné ?

ALPHONSE.

Oui, madame, avant de partir, une tasse de lait.

Mme DUMESNIL.

C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, à part.

Comme sa fille ! Parbleu, celui-là est trop fort !

DUCOUDRAI.

Eh bien, il n'y a pas de mal. (Bas à M. et à madame Dumesnil.) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

DUMESNIL.

C'est bien possible ; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI.

Allons vite nous mettre à table.

DUMESNIL et Mme DUMESNIL, bas.

C'est fini ; je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI.

N'importe, venez toujours. (A Alphonse.) Mille pardons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi ! ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! comment ! vous voulez ?

DUCOUDRAI, bas à Dumesnil.

Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR du vaudeville des *Deux Matinées.*

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

DUMESNIL, bas.

Oui, l'idée est admirable !
Quel bonheur qu'un tel ami !

Mme DUMESNIL, bas.

Oui, c'est un moyen honnête.

DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

DUMESNIL, Mme DUMESNIL et DUCOUDRAI.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable !
Quel bonheur qu'un tel ami !

(Ils entrent dans la salle à manger.)

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble ; c'était arrangé d'avance ; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, à part.

Ah ! mon Dieu, que j'ai peur ! qu'est-ce qu'il va me dire ? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, de même.

Comment entamer l'entretien ? c'est fort embarrassant.

CAMILLE, de même.

Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, timidement à Camille, et après un moment de silence.

Il paraît, mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure.

CAMILLE, de même.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE.

Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE.

L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, à part.

Il ne me manquait plus que cela ; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, à part.

Elle se tait ! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse ; essayons encore. (Haut.) D'après ce que j'ai pu voir, mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture.

CAMILLE.

Non, monsieur.

ALPHONSE.

Du moins, la musique.

CAMILLE.

Non, monsieur. (A part.) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter ?

ALPHONSE.

On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE.

Non, monsieur, au contraire.

ALPHONSE, à part.

Elle est plus franche que sa famille. (Haut.) Je vois que les

soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison ?

CAMILLE.

Oui, monsieur.

AIR du vaudeville Les Maris ont tort.

Je n'ai qu'un seul désir : j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, à part.

Pour un prétendu, c'est divin,
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la regarde, elle lui dit :

Pardon, monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE.

Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va me parler d'amour ? et maman qui n'est pas là !

ALPHONSE.

Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir ; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, qui l'a écouté à peine.

Moi, monsieur !

ALPHONSE.

Du moins, j'ai cru le comprendre ; je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, mademoiselle, (A part.) car il faut bien la rassurer.

(Haut, et cherchant à lui prendre la main.) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE.

Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que ça signifie ? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE.

Quoi ! vous pourriez supposer ?...

CAMILLE.

Du tout, monsieur, je ne suppose rien ; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, à part.

Allons, décidément c'est une petite sotte ; je vais trouver M. le parrain et lui dire ce que j'en pense : fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez des demoiselles sur parole !

(Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, Mme DUMESNIL, entrant par le fond.

Mme DUMESNIL.

Eh bien ?

CAMILLE.

Ah ! maman, que je suis contente de te voir ! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (Lui prenant la main.) mais te voilà, je me retrouve.

Mme DUMESNIL.

Eh bien ! ce jeune homme, il est parti ?

CAMILLE.

Grâce au ciel !

Mme DUMESNIL.

Comment ! grâce au ciel ! et tu as l'air si heureux !

CAMILLE.

C'est que c'est fini ; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

Mme DUMESNIL.

C'est ce qui te trompe ; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai ; c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! tant pis ; car je ne pourrai jamais l'aimer ; d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

Mme DUMESNIL.

Qu'est-ce que ça signifie, mademoiselle? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages ? taisez-vous ! voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; DUCOUDRAI.

Mme DUMESNIL.

Eh bien ! parlez vite.

DUCOUDRAI, d'un air composé.

Eh bien ! c'est manqué.

Mme DUMESNIL.

Comment !

CAMILLE, avec joie.

Il serait vrai !

DUCOUDRAI.

Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses ; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va repartir dès que son cheval sera prêt.

Mme DUMESNIL.

Quel coup de foudre!

CAMILLE, sautant de joie.

Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

Mme DUMESNIL.

Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, sortant.

Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

SCÈNE XIII.

Mme DUMESNIL, DUMESNIL, DUCOUDRAI, puis BAPTISTE.

DUMESNIL, tenant une lettre à la main, à Ducoudrai.

Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument...

Mme DUMESNIL.

Qu'est-ce donc?

DUMESNIL.

La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

Mme DUMESNIL.

Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI.

Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (Parcourant la lettre.) « Très-honoré de votre demande, que j'accueille avec grand plaisir. » C'est cela même. (Appelant.) Baptiste!

Mme DUMESNIL.

Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI.

C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez

jamais. (Achevant la lettre.) Fort bien; tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

Mme DUMESNIL.

Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI.

C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (A Baptiste qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez M. l'inspecteur général.

BAPTISTE.

M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que mamzelle ne se marie plus?

DUCOUDRAI.

Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage, qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE.

A la bonne heure! je pars à l'instant. (Il va pour sortir et revient.) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de monsieur et de madame.

DUMESNIL.

L'autre?

BAPTISTE.

Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas?

DUMESNIL.

Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés.

(Baptiste introduit Alphonse, et il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ALPHONSE, la cravache à la main.

ALPHONSE, un peu embarrassé.

Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé ainsi qu'à madame combien je...

DUMESNIL, d'un air ouvert.

Tenez, mon cher monsieur, point d'excuses; vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE.

Comment! monsieur?

DUMESNIL.

Que voulez-vous! cette idée de mariage, d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façon, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, étonné.

Eh! mais, quel changement! ce langage franc et cordial... Monsieur... vous me voyez pénétré...

DUMESNIL.

Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à dîner avec nous?

ALPHONSE.

Quoi, vous voulez!...

DUCOUDRAI.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

Eh! oui, morbleu! c'est la règle commune,
On trinque ensemble, et l'on reste garçon.

DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune

Si vous n'acceptez sans façon.

Mme DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

DUMESNIL.

A merveille! je suis ravi...
(Lui serrant la main.)
Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, à part.

Ce sont vraiment d'excellentes gens.

DUMESNIL.

Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, souriant.

Ah! une autre entrevue!

DUMESNIL, riant.

Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

Mme DUMESNIL.

Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas? Que voulez-vous, quand on a une fille à marier! vous saurez cela un jour.

DUMESNIL.

Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête, au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

De tout mon cœur.

DUMESNIL.

Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE.

Ah! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre, car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI.

M. de Saint-Rambert! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

C'était votre oncle?

ALPHONSE.

Sans doute.

DUCOUDRAI.

Eh! mais, c'était mon camarade de collége; comment! vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi : Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay!

ALPHONSE.

M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI.

Et moi donc? Mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat général.

ALPHONSE.

Justement : mon père.

DUCOUDRAI.

Parbleu! je connais tout cela.

ALPHONSE.

Que je suis heureux! un ami de mon oncle.

DUMESNIL et Mme DUMESNIL.

C'est charmant! quelle rencontre!

DUCOUDRAI.

Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça! eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant, concevez-vous? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh! mais du tout.

ALPHONSE, souriant.

Eh! mais, franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, riant.

Vraiment! c'est très-drôle; d'anciens amis!

ALPHONSE.

Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (A Ducoudrai.) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI.

Oui, le dimanche.

ALPHONSE.

J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, lui donnant une poignée de main.

Six cents arpents! c'est qu'il est très-aimable, ce jeune homme-là!

ALPHONSE.

AIR de Préville et Taconnet.

D'excellents vins ma cave est bien fournie;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier, élève de Robert.

DUCOUDRAI.

Un cuisinier, élève de Robert!

C'est une existence de prince!
Dans son château je nous vois réunis;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris!

DUMESNIL.

Ce sera charmant! mais en attendant, chacun à ses affaires. (A Ducoudrai.) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (A Alphonse.) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous; voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre; liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner.

(Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, seul.

Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte, et moi qui les avais trouvés sots et prétentieux... j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants, (Il prend un livre sur la table à droite.) mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (On entend Camille qui chante en dehors.) Eh! mais, c'est elle-même, elle a quitté sa belle robe; eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE entre en sautant et chantant.

L'Amour
Un jour...

(Apercevant Luceval.) Ah! pardon, monsieur.

ALPHONSE.

Je conçois, mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE.

Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner ; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE.

Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, souriant.

De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, un peu troublé.

Comment! mademoiselle... (A part.) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (Haut.) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles...

CAMILLE, à part.

Ah ! mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (A Alphonse.) Rassurez-vous, monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire ; et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier et vous tenir com pagnie.

ALPHONSE.

De vous-même?

CAMILLE.

Eh! oui, me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas ; alors je n'ai plus peur; d'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami ; et ses amis deviennent les nôtres : vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage.

(Elle s'approche de la petite table à gauche.)

ALPHONSE, la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.

Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout, (Camille est assise et travaille.) et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, levant les yeux, et le voyant debout devant elle.

Eh bien! monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE.

Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner je n'ai rien à faire qu'à me promener, et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, à son ouvrage.

Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.

Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (Après une pause.) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE.

Mais, monsieur...

ALPHONSE.

Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, doucement.

Très-peu.

ALPHONSE.

C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, baissant les yeux.

C'est vrai. (En souriant.) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE.

Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si s'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE.

Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien ! monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez comme je suis grand et généreux; je suis plus riche que vous, plus instruit, plus spirituel, et cependant je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, s'approchant.

Quoi ! mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE.

Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez aimable... soyez jolie... tenez-vous droite... c'est un prétendu, donc vous devez l'aimer... donc il doit vous plaire, car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE.

Terrible ! et en quoi?

CAMILLE.

Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot !

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Que de vertus il a le droit d'attendre,
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux ;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, à part.

Eh ! mais, c'est très-bien raisonner.

CAMILLE.

Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, souriant.

Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais, en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE.

Quoi! monsieur, vous avez perdu tous vos parents?

ALPHONSE.

Hélas! oui, et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par un oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te laisse ma fortune... une fortune honorable, car je ne l'ai acquise qu'aux dépens des ennemis de l'État... »

CAMILLE.

C'était là un brave marin!

ALPHONSE.

« C'est peu de chose que la richesse, a-t-il continué; mais avec elle on se procure l'indépendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise donc pas de vendre ta liberté, soit en courant la carrière des places, soit en cherchant quelque mariage opulent; choisis une bonne femme, vis de tes rentes, élève tes enfants, et parle-leur quelquefois de ton oncle. » Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, émue.

Quel honnête homme! Moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE.

C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de

Luceval qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, rapprochant son fauteuil d'Alphonse.

Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR d'Aristippe.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maîtresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, avec un peu d'attendrissement.

C'est donc pour cela, monsieur, que vous vouliez vous marier? (Ils se lèvent tous deux gaiement.) Maintenant vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des voisins et des amis.

ALPHONSE.

Oui, votre parrain me l'a dit : je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE.

Le mien aussi.

ALPHONSE.

Bien vrai?

CAMILLE.

Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE.

Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE.

Non, c'est fini. Et moi, monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade?

ALPHONSE, souriant.

Mais... un peu.

CAMILLE.

Ah! monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE.

Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE.

Le fils de l'inspecteur! et c'est aujourd'hui même? J'étais si contente, si heureuse! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE.

Ce M. de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE.

Je le connais à peine.

ALPHONSE.

Et son âge, sa tournure?

CAMILLE.

A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en cérémonie; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air : c'est de rigueur.

ALPHONSE.

Eh bien! que craignez-vous?

CAMILLE.

C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE.

Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE.

Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE.

Avez-vous la musique?

CAMILLE.

La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien.

(Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.)

AIR : Viens, viens, viens. (Amédée de Beauplan.)

(Après la ritournelle de harpe.)

ALPHONSE.

Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage;
Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien!

CAMILLE, chantant.

Premier couplet.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
« De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là.
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Lors détachant sa modeste ceinture,
« En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Du chevalier tendre et galant
« Décora la brillante armure.

Ensemble.

ALPHONSE et CAMILLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la la, la, la,
C'est charmant! c'est charmant!

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

ALPHONSE, chantant.

Deuxième couplet.

« Des chevaliers alors le vrai modèle
« Lui répondit : « Rassure-toi, ma belle ;
« Jusqu'au trépas je te serai fidèle. »

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la,

ALPHONSE.

« Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.
Tra, la, la, la, la, la.
Tra, la, la, la, la, la.

Ensemble.

ALPHONSE et CAMILLE.

« Toujours, toujours
« Mêmes amours ;
« Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah ! c'est fort bien, mademoiselle.

Ensemble.

ALPHONSE et CAMILLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

C'est charmant ! c'est charmant
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère !
C'est charmant ! c'est charmant!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Eh bien ! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc?

CAMILLE.

La... mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, remettant la harpe de côté.

C'est plutôt mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, à Camille.

Il s'agit bien de chansons! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE.

Comment! est-ce qu'il y aurait un bal?

DUCOUDRAI.

Oui, un bal de famille.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu! (A Alphonse.) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai? c'est un service d'ami.

ALPHONSE.

Oui, sans doute.

CAMILLE.

Parce que avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain; adieu, monsieur Alphonse; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux!

ALPHONSE.

Vous êtes si bien ainsi!

(Camille sort.)

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI.

Ah çà! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, la suivant des yeux.

Grâce au ciel, car en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, pas mal; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, avec chaleur.

Assez gentille! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, vivement.

C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante; de la gaieté, de la finesse; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, avec indifférence.

Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, plus vivement.

Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité; c'est un ange.

DUCOUDRAI.

Ah çà! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE.

Écoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien?

DUCOUDRAI.

Oui, sans doute.

ALPHONSE.

Eh bien! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI.

Et en quoi?

ALPHONSE.

Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux, c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la demander pour moi à son père.

DUCOUDRAI.

La redemander! derechef? et en réitérant?

ALPHONSE.

Oui.

DUCOUDRAI.

Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE.

Eh bien! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI.

La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE.

Et pourquoi?

DUCOUDRAI.

Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un instant à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé?

ALPHONSE.

Non, morbleu! mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI.

Quel est-il?

ALPHONSE.

Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les inspecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI.

Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE.

C'est égal; je reviens dans l'instant.

(Il entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, seul; puis CAMILLE et DUMESNIL.

DUCOUDRAI, seul.

A-t-on idée d'un amour pareil? Quand on la lui offrait, il la refuse; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela; on raisonnait ses extravagances.

(Dumesnil et Camille entrent ensemble, Camille porte une assiette de fraises en pyramide.)

CAMILLE.

Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine; je vais écrire les cartes.

DUMESNIL.

Eh! non, morbleu! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant.

(Il se met à la table à droite et écrit des cartes.)

CAMILLE.

A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.) Dieu, la belle pyramide! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, debout entre Camille et Dumesnil.

Ah! ah! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE.

Tiens, c'est vous, mon parrain! Où est donc M. Alphonse?

DUCOUDRAI.

Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE.

De moi?

DUCOUDRAI.

Oui, (La prenant à part, et à voix basse.) et pour qu'il n'y ait pas encore de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE.

Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI.

As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval ?

CAMILLE, baissant les yeux.

Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI.

Et maintenant ?

CAMILLE.

C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI.

Et comment ça se fait-il ?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI.

C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard... là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu ?

(Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond ; Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table.)

DUMESNIL, à part.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, mon parrain; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI.

C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

DUMESNIL, à part.

Tans pis, morbleu! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, à Ducoudrai.

Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI.

Cela t'étonne?

CAMILLE, avec joie.

Oui.

DUCOUDRAI.

Et cela te fait de la peine?

CAMILLE.

Non, au contraire.

ALPHONSE, courant à Ducoudrai.

Dieu! que viens-je d'entendre!

CAMILLE.

Comment! monsieur, vous étiez là? Ah! que vous m'avez fait peur!

ALPHONSE.

Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

DUMESNIL, froidement.

Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE.

O ciel!

ALPHONSE.

Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire : un autre a votre parole, et en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE.

Ah! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (Avec joie à Dumesnil.) Eh bien, mon père?

DUMESNIL.

J'en suis désolé, mon enfant; mais je ne puis accepter.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (*Les Amants sans amour.*)

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus ;
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE.

Quoi! monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?...

DUMESNIL.

Est sacré pour moi; et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse!

ALPHONSE.

O ciel! elle pleure... vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir!... mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE.

Eh ! oui, mon parrain, vous restez là sans rien dire, et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI.

C'est vrai, morbleu ! et je me fâcherai aussi à mon tour.

DUMESNIL.

Ça ne servira à rien ; car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite ; Dumesnil s'approche d'Alphonse.) Et quant

à vous, monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous; mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE.

O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE.

Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, désolé, à Dumesnil.

Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

DUMESNIL, lui prenant la main.

C'est malgré moi, malgré moi, monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (Bas.) Allons, mon ami, vous qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois, (Lui montrant Camille qui pleure.) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, avec colère.

Aussi, c'est ta faute.

M. DUMESNIL.

Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (Montrant Alphonse.) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE.

Ah! que je suis malheureux!

DUMESNIL, allant à sa fille qu'il veut emmener.

Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, retenu par Ducoudrai.

Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, en pleurs, sortant avec son père.

Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, se promenant avec agitation.

Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille tyrannie? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (Se reprenant.) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bonhomme, comme un homme faible et sans caractère!

DUCOUDRAI.

Ah! bien oui; dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné : je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE.

Ah! il y met de l'obstination; eh bien! et moi aussi, et nous verrons.

DUCOUDRAI.

Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, avec désordre.

Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille : ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI.

Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE.

Oui, morbleu! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire : c'est vous qui serez mon témoin.

(Il s'assied à la table.)

DUCOUDRAI.

Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien!... et vous

croyez que je souffrirai... Holà ! quelqu'un ! (Baptiste paraît.) c'est Baptiste ; d'où lui vient cette mine effarée ?

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; BAPTISTE, pâle et défait.

BAPTISTE.

Vous voyez, monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI.

Qu'est-ce que ça signifie ?

BAPTISTE.

Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant plus qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI.

De ma faute ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur ; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de mademoiselle serait décidé ; car c'est la première fois de ma vie ; et si l'on m'y rattrape... (Pendant ce temps Alphonse est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.)

DUCOUDRAI.

Eh bien ! achève... tu viens de boire ?

BAPTISTE.

Non, monsieur, je viens de dormir ; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une commission d'où dépendait le mariage de ta maîtresse ; cette commission, qui est-ce qui l'a faite ?... »

ALPHONSE, se levant et écoutant.

Grand Dieu !

BAPTISTE.

« Tu avais une lettre pour M. de Géronville, qu'est-ce qu'elle est devenue? »

ALPHONSE.

O ciel! tu l'aurais perdue!

BAPTISTE.

Non, monsieur.

DUCOUDRAI.

Tu ne l'as point portée?

BAPTISTE, *tombant à genoux.*

Non, monsieur; pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, *lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.*

Ah! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste; je te dois la vie.

BAPTISTE.

Parce que je me suis grisé?

ALPHONSE.

Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE.

Non, non, monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, *appelant au fond.*

Mon beau-père! ma belle-mère! toute la famille!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; DUMESNIL, *entrant par la droite;* Mme DUMESNIL, *par le fond;* CAMILLE, *par la gauche.*

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE.

Ce qu'il y a? Si vous saviez... quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE.

Si je le veux !...

ALPHONSE, à Dumesnil.

Eh bien ! rien ne peut plus s'y opposer : nous avons la lettre de l'inspecteur.

DUMESNIL.

Il a répondu ?

ALPHONSE.

Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI.

Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, le tirant par son habit.

Ne dites donc pas cela à monsieur.

Mme DUMESNIL.

Il serait vrai? ce cher Baptiste ! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE.

Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE.

Et moi qui craignais d'être grondé ! (A Camille.) Dès que ça vous est agréable, mamzelle, j'aurais voulu en boire davantage ; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, déchirant la lettre qu'il tient.

A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE.

Par laquelle nous refusons.

Mme DUMESNIL.

Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI.

Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE.

Ah ! ce n'est pas sans peine.

TOUS.

AIR : Par l'amitié. (*La Mansarde des artistes.*)

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié !

CAMILLE, au public.

AIR de *La Sentinelle.*

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encor,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

TOUS.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence ;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié !



LE TESTAMENT
DE
POLICHINELLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MOREAU ET LAFORTELLE.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 17 Février 1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ARMAND DE BEAUFORT.	MM.	PERRIN.
M. LA ROCANDIÈRE, son oncle.		KLEIN.
HUSSON, peintre		NUMA.
DUBREUIL, médecin		GABRIEL.
JOSEPH, domestique de M. de Beaufort.		BORDIER.
UN PAYSAN		AUGUSTE.
LISE, femme de M. de Beaufort.	Mmes	DORMEUIL.
Mme LA ROCANDIÈRE, tante de M. de Beaufort .		JULIENNE.

PAYSANS et PAYSANNES. — UN COMMISSAIRE. — DEUX SOLDATS DU GUET. — UN NOTAIRE. — TROUPE DE MASQUES. — DOMESTIQUES.

A Choisy-le-Roi en 1770, dans une maison de campagne.



LE TESTAMENT
DE
POLICHINELLE

Un salon. — Deux portes latérales. — Une porte au fond, donnant sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, donnant des ordres à QUELQUES DOMESTIQUES.

Ayez soin d'éclairer la salle, de placer des banquettes... Vous, Poitevin, vous vous occuperez de l'orchestre et des rafraîchissements... vous, Dubois, vous ferez entrer dans le salon tous ceux qui arriveront de Paris... allez... (Les domestiques sortent.) Que de soins! que de fatigues!... C'est terrible de jouer la comédie en société, à la campagne; mais c'est égal, ce bruit, ce désordre... c'est amusant; la seule chose qui m'embarrasse, c'est que je n'ai seulement pas eu le temps d'apprendre mon rôle... heureusement, quand on est la maîtresse de la maison, on joue toujours bien; et l'on est toujours applaudie, c'est de rigueur... Mais je n'ai pas encore vu cet ami de mon mari, qui est la vraie gaieté de nos salons, le mystificateur par excellence... Husson, c'est tout dire.

AIR du vaudeville de Haine aux femmes.

Vers le plaisir nous courons tous,
La gaîté nous paraît si bonne!
Mais sans qu'ils amusent personne,
Que de gens se moquent de nous!
Husson, par sa verve féconde
Et par son talent varié,
Fait rire la moitié du monde
Aux dépens de l'autre moitié.

SCÈNE II.

LISE, HUSSON.

LISE.

Enfin, monsieur Husson, vous voilà! comme vous arrivez tard!

HUSSON.

Est-ce que je peux sortir de Paris? j'ai trente invitations pour aujourd'hui... deux dîners de fermiers généraux... on voulait m'emmener à Chaillot, jouer des proverbes et des parades... car maintenant tout le monde en joue.

AIR des Fraises.

Premier couplet.

Auprès d'un tendron charmant,
Voyez ce galant fade
Jurer langoureusement
Qu'il mourra de son tourment :
Parade, parade, parade!

Deuxième couplet.

D'une prude à sentiments
Les timides œillades
Les querelles des amants,
Les paroles des marchands :
Parades, parades, parades!

LISE.

Vous êtes toujours l'homme à la mode...

HUSSON.

C'est vrai... j'étais peintre... j'avais du talent, personne ne faisait attention à moi... il fallait me fâcher contre les hommes ou me moquer d'eux; être misanthrope ou farceur... j'ai pris ce dernier parti, il m'a réussi; et l'on ne parle dans Paris que de mes mystifications... Il faut convenir aussi que la ville est bonne; il n'y a pas de gens qui s'amusent plus à être mystifiés que les Parisiens... on dirait qu'on leur rend service quand on veut bien se moquer d'eux... c'est un devoir dont je m'acquitte en conscience.

AIR : Dieu tout-puissant par qui le comestible.

Pour cet emploi, qui n'est pas ordinaire,
Jugez un peu quel travail est le mien !
Changeant d'habit, d'état, de caractère,
Je suis convive, auteur et comédien.

Pour moi le monde est un théâtre immense,
Des unités le joug m'est étranger;
Dans le salon, quand la pièce commence,
Elle finit dans la salle à manger.

Voulez-vous voir un vieillard imbécile,
Ou le marmot à la voix de fausset?
D'un long bâton j'arme ma main débile,
Ou sur mon front je place un bourrelet.

Faux médecin, j'énonce un faux système;
Monsieur Purgon, qui ne peut le souffrir,
A le combattre emploie un temps extrême,
Dont ses clients profitent pour guérir.

Je suis aveugle auprès d'une grand'mère;
Dans un concert, pour un sourd on me prend;
Enfin, j'invente une langue étrangère,
Près d'un savant qui soutient qu'il m'entend.

Un spadassin, croyant que je le raille,
De ma gaîté veut punir les écarts;

Le voilà prêt à me livrer bataille...
Je me démasque et le livre aux brocards.

Ainsi parfois, à son insu j'enrôle
Dans notre troupe un nouveau débutant,
Au naturel il a joué son rôle...
Beaucoup d'acteurs en feraient-ils autant?

LISE.

Et vous nous avez sacrifié tout cela?

HUSSON.

Oui, sans doute... M. de Beaufort, votre mari, n'est-il pas mon plus ancien ami?... C'est lui qui le premier m'a prêté de l'argent; depuis ce temps-là, il y en a eu bien d'autres, et je les ai tous oubliés; mais lui, jamais...

LISE.

Vraiment!

HUSSON.

Oui, madame... des dettes comme celles-là sont impayables, et je les regarde comme telles; aussi si je peux jamais lui rendre cela en amitiés et en services... il peut compter sur moi... je suis là.

LISE.

Ah! mon Dieu! Husson, prenez garde, vous allez tomber dans le sentiment.

HUSSON.

Ça me délasse... quand on n'en a pas l'habitude!... Mais voyons, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? Tout notre monde est-il arrivé?

LISE.

Je pense que oui... mais les costumes?

HUSSON.

Je les ai apportés de Paris... vous verrez le vôtre... je l'ai soigné.

LISE.

Ah! vraiment... que vous êtes aimable!

HUSSON.

Quant à mes rôles, je les sais toujours; car c'est moi qui les fais.

LISE.

Eh bien!... daignez être le directeur de notre troupe.

HUSSON.

Je viens de faire l'inspection, de donner mes ordres... et, tenez, pour être plus sûr du succès, j'ai commencé par me faire un public... j'ai invité tous les paysans de Choisy-le-Roi à venir gratis au spectacle... et déjà les voici qui viennent prendre leurs places.

SCÈNE III.

LES MÊMES; PAYSANS.

LES PAYSANS.

AIR de La Servante justifiée.

Ah! quel plaisir nous promettent ces fêtes!
J'allons donc voir,
Cell' qu'on donne ce soir;
Pour v'nir chez vous, j'ons rentré tout's nos bêtes,
Pour vous j' quittons
Nos choux et nos dindons.

UN PAYSAN.

Ah! comm' nous rirons
J' vous en réponds,
Et par vous-même
Vous pourrez r'marquer
Comme nous allons vous claquer.

HUSSON.

Applaudissez-nous
Et criez tous
Bravo, quand même...
N'ayez pas d'avis,
C'est le droit des billets gratis.

LES PAYSANS.

Ah! quel plaisir nous promettent ces fêtes, etc.

HUSSON.

Ah çà! je vous recommande de ne pas faire de bruit, et surtout de ne pas casser de noisettes pendant le spectacle.

PREMIER PAYSAN.

Faudra-t-il rester jusqu'à la fin?

HUSSON.

Sans doute.

PREMIER PAYSAN.

J'espère qu'après, monsieur donnera quelque chose pour la peine.

HUSSON.

Eh bien! par exemple.

LES PAYSANS.

Ah! quel plaisir nous promettent ces fêtes, etc.

(Ils entrent tous dans la salle de spectacle qui se trouve au fond à gauche.)

SCÈNE IV.

LISE, HUSSON.

LISE.

Et tâchez, je vous prie, que nous nous amusions... ce n'est pas pour moi, mais pour mon mari... depuis quelque temps il est d'une tristesse que rien ne peut dissiper.

HUSSON.

Ça n'est pas possible!... un jeune seigneur riche, aimable et galant... il est vrai qu'il a toujours été un peu bizarre... garçon, il était sage; marié... il adore sa femme.

LISE.

Eh bien! monsieur?...

HUSSON.

Je ne lui en fais pas de reproches... au contraire... j'aime ce qui est original, mais peut-être est-il jaloux?

LISE.

Nullement... Depuis trois mois que nous sommes mariés, c'est le plus aimable et le meilleur des hommes, il vole au-devant de tous mes désirs, et grâce à lui...

AIR : Ah ! si madame me voyait ! (ROMAGNÉSI.)

Ici, sans l'avoir recherché,
Je jouis du pouvoir suprême ;
Mais si je n'ordonnais moi-même,
Mon mari semblerait fâché ;
C'est une chose résolue,
C'est un joug qui lui paraît doux...
Et je suis maîtresse absolue,
Pour obéir à mon époux,
Par respect pour mon époux.

HUSSON.

Eh bien !... s'il en est ainsi, je vous conseille d'attendre et de prendre patience.

LISE.

Ah! tenez... c'est lui-même... voyez plutôt comme il a l'air rêveur... et un jour comme celui-ci !

HUSSON.

Peut-être qu'il étudie son rôle du beau Léandre?

SCÈNE V.

LES MÊMES ; ARMAND sortant de l'appartement à droite, il a l'air rêveur.

LISE, allant près de lui, tout doucement.

Mon ami... qu'avez-vous donc?

ARMAND, sortant de sa rêverie.

Ah ! Lise... te voilà... je pensais à toi.

LISE.

C'est différent, monsieur, je ne vous en veux plus ; et à cette condition-là, je vous permets de rêver toute la journée.

HUSSON.

A merveille... nous voici dans l'esprit du rôle ; Léandre répond à Zirzabelle ; Zirzabelle à Léandre.

ARMAND.

Eh ! c'est notre ami Husson !

LISE.

Eh ! mon Dieu, oui... et tout est prêt pour notre comédie... nous avons au moins cent personnes d'arrivées.

ARMAND.

Cent personnes !... tant de monde ?

LISE.

Et puis, mon ami... vous verrez le bal... le souper... c'est moi qui ai tout ordonné, et cela vous fera honneur... car je n'ai rien épargné.

ARMAND, à part.

Ah ! mon Dieu !... (Haut.) Il me semble que nous aurions pu entre nous... et sans tant de fracas...

LISE.

Sans doute... c'est bien mon avis, mais vous aimez le luxe... la dépense.

HUSSON.

Est-ce cela qui te contrarie ?

ARMAND.

Non certainement... mais je prévois que ce spectacle, préparé à grands frais, ne pourra pas avoir lieu... car le docteur devait nous amener de Paris deux fameux acteurs que nous n'aurons pas.

HUSSON.

Et qui donc?

ARMAND.

M. Guénegaud et sa femme.

HUSSON.

Cet ancien échevin qui joue, dit-on, les proverbes et les parades dans la perfection... tant pis, morbleu ! car depuis longtemps j'en ai entendu parler; et il me tardait de me mesurer avec lui... Sa gloire m'importune... et, nouveau Thémistocle, les lauriers de Guénegaud m'empêchent de dormir.

LISE.

Eh bien ! rassurez-vous... il viendra, car il me l'a promis.

ARMAND.

Il ne viendra pas... car il me l'a écrit... le docteur devait les amener, et...

LISE.

C'est pour mieux vous attraper, et vous préparer quelques surprises.

HUSSON.

Je pense comme madame... nous autres mystificateurs n'en faisons jamais d'autres.

ARMAND.

Et moi, je pense qu'il vaudrait mieux donner relâche...

HUSSON.

Relâche !... quel mot avez-vous prononcé ? quand le théâtre est prêt... une tente dressée sous l'allée des tilleuls... les banquettes du billard disposées pour asseoir le parterre ; et pour rideau d'avant-scène, un grand drap fond blanc avec des découpures... des feuilles de vigne, et un soleil de papier doré... vous verrez l'effet de ce soleil-là aux lumières... relâche !... quand vingt équipages et une centaine de piétons s'acheminent déjà tout le long de la rivière... relâche !... quand tout Choisy-le-Roi compte ce soir pouffer de rire !

ARMAND.

Mais enfin, si quelqu'un de nous était indisposé ?

HUSSON.

Impossible.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Comme gratis nous charmons le parterre,
Comme en payant on n'entre pas chez nous,
Qu'aucun artiste enfin n'a de salaire,
Nous nous piquons de nous bien porter tous.
Oubliez-vous, mon très-cher camarade,
Que pour avoir, acteurs indépendants,
Le droit heureux de se dire malade,
Il faut toucher de gros appointements?
Oui, pour avoir le droit d'être malade,
Il faut toucher de gros appointements.

LISE.

Il a raison.

HUSSON.

Et s'il vous manque deux acteurs, me voilà... je me mettrai en quatre, je remplacerai M. l'échevin... je remplacerai sa femme, et je jouerai leurs rôles et le mien, ensemble ou séparément... on n'a qu'à parler.

LISE.

Que vous êtes aimable!...

HUSSON.

L'essentiel est de ne pas perdre de temps.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; JOSEPH, chargé de plusieurs paquets.

HUSSON.

Voici déjà notre garçon de théâtre... (A Joseph.) A-t-on placé l'affiche?

JOSEPH.

J'y vais de ce pas.

LISE.

Ah ! voyons-la.

(Joseph présente l'affiche à Husson.)

HUSSON.

Elle n'est pas assez grande... il y a tant de gens qui ne jugent que sur l'affiche... et ils auraient de nous une idée bien médiocre... voyons un peu. (Lisant l'affiche.) « A la « demande de plusieurs sociétés, les comédiens ordinaires « de Choisy-le-Roi donneront aujourd'hui, gratis, au bé- « néfice de M. Husson, *le Docteur Pantalon changé en âne*, « folie sentimentale de M. Dubreuil, docteur en médecine ; « laquelle sera suivie de *Polichinelle dans la lune*, drame « par M. Husson, qui remplira le rôle de Polichinelle. »

ARMAND.

Vraiment... mais ce sera très-curieux.

LISE.

N'est-il pas vrai ?

HUSSON.

Vous verrez... le talent et surtout le costume... celui-là tient lieu de comique, car je ne sais pas pourquoi les bosses font toujours rire ; cependant il n'en manque pas... on en voit partout... mais un instant, n'oublions pas la liste des accessoires... une tête d'âne en osier, garnie de deux longues oreilles pour M. l'échevin.

JOSEPH.

Il l'a déjà.

HUSSON.

Un éventail de deux pieds de haut pour madame Dubreuil ; un cornet à bouquin pour son mari.

JOSEPH.

Je l'ai là !

HUSSON.

Enfin ma pratique de Polichinelle, et deux épées en

lame de fer-blanc pour ma scène de duel avec le capitaine Matamore.

JOSEPH.

Voici votre habit de Polichinelle et les deux épées... celles-là, j'en réponds bien, ne blesseront personne...

(Il fait voir que les lames sont rentrantes comme aux poignards de théâtre.)

HUSSON, déployant son habit.

Ah ! le beau Polichinelle que je vais faire ! donnez-moi ma pratique, que je l'essaye... (Il la met dans sa bouche.) « O amour ! amour ! que tu causes de tourments à un cœur « sensible... » ça ira à merveille... (A Joseph.) Porte ceci dans la loge de nos acteurs, (A Lise.) et vous, madame, à votre toilette.

LISE.

Et mon mari ?

HUSSON.

Il fera notre beau Léandre. Je me charge de lui arranger ses moustaches et son nœud d'épée... mais j'ai auparavant deux mots à lui dire.

(Lise sort.)

SCÈNE VII.

HUSSON, ARMAND.

ARMAND.

A moi ?... que me veux-tu ?

HUSSON.

Parlons bas... c'est une affaire importante... dans la vie que je mène, on n'a pas le temps d'avoir de l'ordre... aussi, je ne pense jamais à l'avenir ; mais j'ai des créanciers qui y pensent pour moi... ces gaillards-là ont tous des mémoires...

ARMAND.

Il se pourrait! toi Husson! un artiste, un célèbre peintre, considéré...

HUSSON.

Oui, mais je ne travaille jamais, et un artiste qui ne fait rien fait du moins des dettes... j'ai demain deux ou trois lettres de change... et si tu ne viens pas à mon secours...

ARMAND, à part.

O ciel!...

HUSSON.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Négligeant un peu mes palettes,
Mais au plaisir donnant toujours accès,
J'ai fait des portraits et des dettes,
On n'obtient point aisément deux succès.
De mes portraits et de leur ressemblance
Les connaisseurs ne furent pas frappés...
Les créanciers!... Ah! quelle différence!
Je te réponds qu'ils sont bien attrapés.

Je te demande pardon d'en agir sans façon; mais tu sais qu'il y a quelques années, quand tu étais brouillé avec ta famille et que nous vivions à Rome... en artistes... tout était commun entre nous...

ARMAND.

Oui, sans doute... et je n'ai point oublié qu'alors j'étais souvent ton débiteur... mais aujourd'hui... je ne sais comment te l'avouer... tu me demandes de l'argent...

HUSSON.

Eh bien?

ARMAND.

Eh bien! mon ami, j'allais presque t'en demander.

HUSSON.

Il se pourrait!... et ta femme qui nous disait tout à l'heure.

ARMAND.

Silence! ma femme n'en sait rien... elle me croit riche, elle ne sait pas que je dépends d'un oncle... que cet oncle même ignore mon mariage, et que jamais il n'y consentira.

HUSSON.

Et tu as fait un coup comme celui-là, sans prévenir tes amis... sans me consulter!... car enfin, si on n'a pas d'argent à donner, on a... des conseils.

ARMAND.

Est-ce que je pouvais en profiter?... Il y a quelques mois, à la suite d'une affaire d'honneur, obligé de me cacher, car il y allait de ma vie... tu connais la sévérité des nouvelles ordonnances sur les duels?...

HUSSON.

Ordonnances très-sages, qui n'empêchent pas nos jeunes gentilshommes de se battre... au contraire.

ARMAND.

Eh bien!... dans la province, dans la maison où j'étais caché... je vis la fille d'un bon bourgeois sans fortune, Lise Duplessis, que j'aimai, que j'adorai... Certain que mon oncle ne consentirait jamais à ce mariage, je laissai croire à ma femme et à sa famille que j'étais libre et indépendant, maître de mon sort et de ma fortune... Depuis deux mois que cette affaire de duel a été arrangée, je suis venu m'établir à Choisy-le-Roi, dans cette maison que j'ai louée... mais les dix mille livres que mon oncle m'avait remises lors de ma fuite sont épuisées et au delà...

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (*Voltaire chez Ninon.*)

Ma femme, on doit le penser,
Croit ma richesse infinie;
Des lois de l'économie
Elle aime à se dispenser.
En fait de goûts et de mode,
Elle trouve plus commode
De ne suivre qu'un seul code :

L'art de plaire et de briller...
Dois-je rompre le silence?
Elle rêve l'opulence,
Je crains de la réveiller.

Voilà ma position...

HUSSON.

Ma foi, à ta place, je ferais comme l'enfant prodigue, je donnerais toujours aujourd'hui un spectacle, un bal, un bon souper... et demain, j'irais trouver mon oncle.

ARMAND.

Eh! il n'est pas ici... il est au fond de la Bretagne... Depuis deux mois, il m'ordonne d'aller le retrouver... je reçois lettre sur lettre.

HUSSON.

Et qu'est-ce que tu as répondu?

ARMAND.

La première fois, j'ai écrit que j'étais indisposé; la seconde, que j'étais malade, et toujours de suite en augmentant... de sorte qu'à présent il doit me croire mort pour le moins.

HUSSON.

Ça n'est pas un mal... les morts ont des priviléges, et ils obtiennent bien plus que les vivants; témoin les réputations posthumes que personne ne conteste... et en écrivant à ton oncle que tu viens de mourir, nous en obtiendrons peut-être de quoi vivre... ou du moins quand il croira que c'est inutile, il te donnera son consentement... son pardon, et cætera... le désespoir est généreux, il accorde tout.

ARMAND.

Mon oncle n'accordera rien... c'est le meilleur homme du monde, opulent, généreux pour tout ce qui l'entoure; mais des habitudes de province qu'il voulait me faire épouser, ainsi qu'une riche héritière de ce pays-là...

HUSSON.

C'est admirable... Eh bien! mon ami, rassure-toi... on

peut tirer parti de ces caractères-là... dès demain je pars pour la Bretagne et je me charge de tout arranger.

ARMAND.

Il se pourrait !

HUSSON.

Je te réponds du succès... mais aujourd'hui ne songeons qu'au plaisir... tiens, voici ta femme qui est déjà habillée, vois donc comme elle est bien... Du silence, de la discrétion!... compte sur moi ; je vais voir si tout notre monde est habillé et si l'on peut commencer.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ARMAND, LISE.

LISE, sortant du cabinet à gauche.

Comment ! monsieur, vous n'êtes pas encore prêt ? qu'est-ce que vous faisiez donc ici, avec M. Husson?

ARMAND.

Mais nous causions d'affaires particulières.

LISE.

Non pas... je vous devine... vous y mettez de l'amour-propre... et vous répétiez votre rôle... moi, de mon côté, je viens d'étudier le mien... et nous allons voir... D'abord, comment me trouvez-vous?

ARMAND.

Très-jolie.

LISE.

Je ne parle pas de moi, mais de mon costume... je me fais de cette fête une idée charmante.

ARMAND.

Vraiment !

LISE.

Oui... je suis heureuse de recevoir vos amis, de leur rendre

votre maison agréable... cet air de fête, cette opulence qui nous entoure, et à laquelle je ne suis point accoutumée, tout cela me ravit, m'enchante... non que ce soit là le bonheur... mais quand on s'aime bien, comme nous, et qu'on a de la fortune... il me semble qu'il est doux d'en faire jouir les autres... n'est-ce pas, mon ami? Eh bien! vous voilà encore avec cet air triste et préoccupé...

ARMAND.

Moi? du tout... mais comme tu le disais tout à l'heure, ce rôle m'inquiète.

LISE.

Bien vrai... vous ne l'avez donc pas répété avec M. Husson?

ARMAND.

Non, sans doute.

LISE.

Eh bien! monsieur, nous allons le repasser ensemble... et je te donnerai mes conseils, le veux-tu?

ARMAND, la regardant avec tendresse, à part.

Ah! comment ne pas l'aimer?... Ma foi, Husson a raison... à demain les affaires sérieuses, aujourd'hui tout au plaisir!

AIR : Lise qui règne par la grâce. (Amédée de Beauplan.)

Premier couplet.

Je vous adore, Zirzabelle.

LISE, de même.

Léandre, pourquoi me presser?

ARMAND.

Je suis hardi, mademoiselle.
(S'interrompant.)
C'est là que je dois t'embrasser.

LISE, voyant qu'il veut l'embrasser.

Y pensez-vous, quel soin frivole!
A ce soir, galant chevalier.

ARMAND.

Non pas, c'est pour étudier...
Il faut bien répéter son rôle,
Dans la crainte de l'oublier.

Deuxième couplet.

Ah! combien je te trouve belle !

LISE.

Est-ce Léandre ?

ARMAND.

Non, c'est moi.

LISE.

Ce soir, je joue une cruelle,
Je dois rester dans mon emploi.

ARMAND.

Choisis une plus douce école,
Vois ton amant te supplier !

LISE.

Moi qui croyais étudier...
Au lieu de m'apprendre mon rôle,
(Se laissant embrasser.)
Monsieur me le fait oublier.

Ah ! mon Dieu, l'on vient.

SCÈNE IX.

Les mêmes ; JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur, c'est un vieux monsieur et une dame qui descendent de voiture.

ARMAND.

Un monsieur, une dame... nous n'attendons plus personne. Mais n'importe... est-ce moi qu'ils demandent ?

JOSEPH.

Non, monsieur... ils voudraient d'abord parler en secret à M. le médecin qui doit être ici... je l'ai cherché et il n'est pas là.

ARMAND.

Le médecin?... qu'est-ce que cela veut dire?

LISE.

Ce sont des personnes de Choisy ou de Paris que le docteur veut nous présenter... mais je n'irai pas les recevoir dans ce costume; et vous, mon ami, vous n'êtes pas encore habillé... (A Joseph.) Prie-les d'attendre ici, ou dans la salle de spectacle, et bien poliment.

ARMAND.

C'est juste... un public payant... on ne lui doit que son argent, mais un public gratis!... on lui doit des égards.

(Lise entre dans le salon à gauche et Armand dans celui de droite.)

SCÈNE X.

JOSEPH, M. LA ROCANDIÈRE, Mme LA ROCANDIÈRE.

JOSEPH, les introduisant.

Entrez... entrez, monsieur et madame... on m'a dit de vous faire attendre ici.

M. LA ROCANDIÈRE.

Attendre!... qui a osé donner un pareil ordre?

Mme LA ROCANDIÈRE.

Prenez garde, monsieur, vous allez vous trahir.

M. LA ROCANDIÈRE.

C'est juste; cet homme, ne vous connaissant point, ne peut vous rendre le respect qu'il vous doit... Asseyez-vous, madame.

Mme LA ROCANDIÈRE.

Le médecin va-t-il venir?

JOSEPH.

Je ne l'ai pas trouvé... mais je vais prévenir M. Husson.

M. LA ROCANDIÈRE.

Quel est ce M. Husson?

JOSEPH.

Un ami de la maison.

M. LA ROCANDIÈRE, à sa femme.

C'est à lui seul que je veux me faire connaître, car la surprise pourrait causer au malade une révolution... (A Joseph.) Comment va-t-il?

JOSEPH.

Qui donc?

M. LA ROCANDIÈRE.

M. Armand de Beaufort, votre maître.

JOSEPH.

Ces messieurs disent tous qu'il n'ira pas mal; mais quand il sera habillé ce sera encore mieux, parce que le soir, aux lumières...

M. LA ROCANDIÈRE.

Qu'est-ce que cela signifie?... il n'est donc plus malade?

JOSEPH.

Lui, malade!... il ne l'a jamais été... (On entend sonner et appeler : Joseph, Joseph!) Pardon, c'est madame qui m'appelle.

M. LA ROCANDIÈRE.

Qu'est-ce que c'est que madame?

JOSEPH.

Parbleu... c'est ma maîtresse... c'est la femme de monsieur.

M. LA ROCANDIÈRE et Mme LA ROCANDIÈRE.

Il serait marié?

JOSEPH.

Depuis trois mois... D'où venez-vous donc? (On sonne tou-

jours.) On y va, on y va... et en même temps je préviendrai M. Husson ou le docteur.

(On sonne plus fort. Joseph sort.)

SCÈNE XI.

M. LA ROCANDIÈRE et Mme LA ROCANDIÈRE.

M. LA ROCANDIÈRE.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ?

Mme LA ROCANDIÈRE.

Et qu'est-ce que cela veut dire ?

M. LA ROCANDIÈRE.

D'après la dernière lettre que j'ai reçue, je croyais notre neveu à l'extrémité... vous savez quel a été mon effroi !... je fais atteler des chevaux de louage à notre carrosse... pour la première fois nous quittons notre province, et quand nous arrivons à Choisy-le-Roi monsieur mon neveu est marié !

Mme LA ROCANDIÈRE.

Et il se porte bien !

M. LA ROCANDIÈRE.

Se jouer de nous à ce point !...

Mme LA ROCANDIÈRE.

Manquer à toutes les convenances !

M. LA ROCANDIÈRE.

Cela n'est pas possible... et il y a sans doute quelque erreur... Mon neveu m'a écrit qu'il était à toute extrémité... mon neveu est honnête homme, et un honnête homme n'a que sa parole.

Mme LA ROCANDIÈRE.

Vous avez raison, et j'espère encore.

M. LA ROCANDIÈRE.

Moi de même. Car s'il m'avait trompé, s'il avait contracté mariage sans mon consentement, je jure que jamais...

Mme LA ROCANDIÈRE.

O ciel !... ne jurez pas... lui ! notre seul parent ! le seul héritier de notre nom !

M. LA ROCANDIÈRE.

Il n'est que trop vrai... mais dans ma vengeance, il n'est pas de moyen auquel je n'aie recours pour lui ravir cet héritage... et si vous me secondez... si vous partagez ma colère...

Mme LA ROCANDIÈRE.

Prenez garde d'aller trop loin, mon ami.

M. LA ROCANDIÈRE.

Vous savez bien que ce n'est pas mon habitude... Mais taisez-vous... voici le domestique qui revient.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur, monsieur... les voilà qui me suivent. J'ai dit à M. Husson qu'il y avait ici deux personnes qui demandaient à parler à lui et au docteur... et en même temps, je lui ai dépeint votre air et vos costumes... « Ce sont eux, s'est-il écrié, allons les recevoir. » Il a aussi ajouté que vous trouveriez ici du rouge et des mouches... mais je ne vous conseille pas d'y toucher... parce que, vraiment, c'est bien comme ça.

M. LA ROCANDIÈRE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; HUSSON en polichinelle, DUBREUIL en pierrot, suivis d'une troupe de PIERROTS, d'ARLEQUINS, etc.

LE CHOEUR.

AIR du Carnaval de Venise.

Sous les drapeaux de la folie,
Vous nous voyez tous accourir,
Il faut embellir cette vie
Par la gaîté, par le plaisir.

Mme LA ROCANDIÈRE, à son mari.

Mais quel est donc ce monde, je vous prie ?

M. LA ROCANDIÈRE.

Et que nous veut cette troupe de fous ?

HUSSON.

Pour compléter la compagnie,
Il ne nous manquait plus que vous.

LE CHOEUR.

Sous les drapeaux de la folie,
A nous venez vous réunir,
Il faut embellir cette vie
Par la gaîté, par le plaisir.

HUSSON.

Nous apprenons votre arrivée, et nous venons vous faire nos compliments.

M. LA ROCANDIÈRE.

A moi ?

HUSSON.

Oui, sans doute... il y a longtemps que je désirais me rencontrer avec vous... mais déjà rien qu'au costume, je m'avoue vaincu, il y a une vérité, un grotesque...

DUBREUIL.

Un portrait d'après nature.

M. LA ROCANDIÈRE.

A qui ce monsieur en a-t-il ?

Mme LA ROCANDIÈRE.

Est-ce à nous qu'il s'adresse ?

HUSSON.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

C'est tout à fait là le vieux style,
Je vous considère et je crois
Voir madame de Sottenville
Auprès du monsieur de Vieux-Bois.
A l'aspect seul de vos figures,
Oui, de rire il faut éclater,
Et vous êtes, sans vous flatter,
D'excellentes caricatures.

TOUS.

Oui vous êtes, sans vous flatter,
D'excellentes caricatures.

M. LA ROCANDIÈRE.

Caricatures !... celui-là est trop fort, vous perdez le respect.

HUSSON.

Ah ! ah !... il se met déjà en scène.

M. LA ROCANDIÈRE.

Apprenez, saltimbanque que vous êtes... que c'est à La Rocandière que vous parlez.

HUSSON, et tous les autres, en riant.

La Rocandière !

M. LA ROCANDIÈRE.

Propriétaire foncier.

HUSSON.

Et moi aussi, je suis propriétaire de la montagne ! et je porte sur mon dos un échantillon de mon domaine.

M. LA ROCANDIÈRE.

Vil bossu!

HUSSON.

Bossu !... ça n'empêche pas les sentiments... (S'avançant vers madame La Rocandière.) Je n'en offre pas moins mes hommages à la gentille...

Mme LA ROCANDIÈRE, s'éloignant.

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Ne m'approchez pas, troupe de fous!
Si l'un de vous m'offense,
Sachez qu'à l'instant mon époux
Va prendre ma défense.

M. LA ROCANDIÈRE.

Nous n'avons jamais, de père en fils,
Supporté la moindre incartade,
Et je suis, je vous en avertis,
Ferme sur la parade.

HUSSON.

La parade... nous y voilà, ça commence.

DUBREUIL.

C'est vous qui êtes le héros de la parade.

M. LA ROCANDIÈRE.

Corbleu !...

HUSSON.

C'est bien cela... un air gourmé... un maintien d'Alcide!... il faut convenir que vous êtes un fier farceur.

Mme LA ROCANDIÈRE.

Ah ! mon ami... il vous traite de farceur...

HUSSON.

Et la mère Gigogne est une enfant auprès de madame.

Mme LA ROCANDIÈRE, à son mari.

Ah ! mon cœur... vengez-moi !

M. LA ROCANDIÈRE.

Canaille!... (A Husson.) Il faut que je vous extermine... mon épée... mon épée!...

Mme LA ROCANDIÈRE.

Hélas ! elle est restée dans la voiture.

(Dubreuil va prendre sur la table à droite les deux épées que Joseph a apportées, et passant entre La Rocandière et Husson il les leur présente.)

M. LA ROCANDIÈRE, et HUSSON, se mettant en garde.

AIR du Page inconstant.

Ah ! ah !
Je suis en garde.
Ah! ah !
Comme il y va !
Ah ! ah !
Prenons bien garde
Ah ! ah !
A ce coup-là.

HUSSON.

Quelle fière tournure!
Aussi dès qu'on le voit,
On ne peut, je le jure,
(Riant.)
Se battre de sang-froid.

Ensemble

M. LA ROCANDIÈRE et HUSSON.

Ah! ah!
Je suis en garde.
Ah! ah !
Comme il y va !
Ah! ah!
Prenons bien garde
Ah ! ah!
A ce coup-là.

LE CHŒUR.

Ah! ah!

Ils sont en garde.
Ah ! ah !
Comme il y va !
Ah ! ah !
Qu'il prenne garde
Ah ! ah !
A ce coup-là.

M. LA ROCANDIÈRE.

Morbleu ! je le transperce !

HUSSON.

Quel feu brille en ses yeux !
Sur la quarte et la tierce
Saint George est moins fameux.
Ah ! ah !
Quel don Quichotte !

M. LA ROCANDIÈRE.

Ah ! ah !
Crains ma fureur !

HUSSON.

Ah ! ah !
Dieu, quelle botte !

M. LA ROCANDIÈRE, le frappant.

Ah ! ah !
Je suis vainqueur !

(Husson se laisse tomber sur un fauteuil en criant avec sa pratique ; tous ses amis l'entourent et le soutiennent.)

Mme LA ROCANDIÈRE, de l'autre côté.

Dieu ! m'amour, soutenez-moi... je ne puis supporter la vue d'un homme mort... puis, le danger que vous courez...

M. LA ROCANDIÈRE, la soutenant toujours.

Il est vrai que me voilà sur les bras... une terrible affaire... Venez, fuyons.

(Il sort en soutenant madame La Rocandière. Husson crie avec sa pratique et remue les bras et les jambes ; puis tout à coup il saute de dessus son fauteuil et se remet à danser.)

DUBREUIL.

AIR de la valse des Comédiens.

Mais avant tout, il nous faut rendre hommage
Aux grands talents de ces nouveaux acteurs;
Dieux! quel aplomb et surtout quel usage!
Courons, amis, les proclamer vainqueurs.

HUSSON.

Nobles exploits, bataille peu commune,
Et qu'à la guerre on devrait imiter,
Lorsque les morts, sans haine et sans rancune,
Vont aux vainqueurs pour les féliciter.

LE CHŒUR.

Courons, amis, leur rendre hommage :
Oui, ce sont d'excellents acteurs ;
Puisqu'ils ont sur nous l'avantage,
Il faut les proclamer vainqueurs.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; LISE, accourant.

LISE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! où est donc mon mari ? je le cherche.

HUSSON.

Qu'y a-t-il ?

LISE.

Si vous saviez ce qui vient d'arriver... je suis encore toute tremblante.

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

LISE.

Tout à l'heure... dans le jardin, je rencontre un cavalier et une dame... hors d'eux-mêmes, éperdus... « Madame,

me dit le cavalier, je viens de me battre ici près, et j'ai eu le malheur de blesser à mort mon adversaire... donnez-moi le moyen de fuir, car dans le premier moment, je n'ai point pensé à la rigueur des lois sur le duel... et si l'on m'atteint, je suis perdu. »

DUBREUIL.

Il a, ma foi, raison.

LISE.

Alors, je lui ai répondu : « Vous êtes ici chez M. de Beaufort... je suis sa femme... nous vous offrons un asile. — Quoi ! s'est-il écrié... c'est vous... c'est vous qui êtes sa femme !... il est donc vrai !... et c'est à vous que nous devons la vie... Ah ! ma chère ! » a-t-il continué en s'adressant à sa femme...

DUBREUIL.

Est-ce que, par hasard, ce serait un monsieur qui a une tenue si extraordinaire?

LISE.

Précisément.

HUSSON, riant.

Ah ! ah ! c'est délicieux... c'est notre homme... c'est avec moi qu'il vient de se battre... c'est vous, madame, vous, la maîtresse de la maison, qu'il a mystifiée la première.

LISE.

Que voulez-vous dire ?

HUSSON.

Que je lui cède la palme !... il a un aplomb et un sang-froid... et puis, il paraît que ce gaillard-là est toujours en scène... morbleu ! Husson... tu n'as plus qu'à te pendre, te voilà détrôné.

LISE.

Comment... est-ce que ce serait ?...

HUSSON.

M. Guénegaud et sa femme.

LISE.

Il se pourrait... eh bien ! c'est très-mal à lui, il m'a fait une frayeur dont je ne suis pas encore remise... Croiriez-vous qu'ils ont eu le courage de se laisser conduire par moi dans la petite serre qui est au milieu du jardin... là, je les ai enfermés en les priant de rester tranquilles... et il fallait voir comme ils étaient pâles et tremblants !

HUSSON.

Messieurs, quoique vaincu, je ne suis point jaloux... et je propose d'aller délivrer les prisonniers pour les ramener ici en triomphe.

TOUS.

Adopté !

HUSSON.

En avant le cortége !

LE CHOEUR.

Courons, amis, leur rendre hommage, etc.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; ARMAND, les interrompant et les arrêtant.

ARMAND.

Où courez-vous ?

HUSSON.

Commencer la parade... et tu n'es pas encore habillé ?

ARMAND.

Il s'agit bien de cela !... je n'ai guère eu le temps d'y penser... et voici bien un autre événement... Apprends, mon ami, que mon oncle, dont je te parlais ce matin... mon oncle arrive de Bretagne... il est ici.

HUSSON.

Ça n'est pas possible.

ARMAND.

Je viens de rencontrer Criquet, leur domestique, qui m'a sauté au cou, en m'apprenant qu'on me croyait mort au pays; et que c'était pour cela que M. et madame La Rocandière avaient quitté leur province.

TOUS.

La Rocandière !

HUSSON.

Ah ! mon Dieu... je devine tout; mon ami, qu'est-ce que nous avons fait là ?

ARMAND.

Qu'y a-t-il donc ?... est-ce que tu connais mon oncle ?

HUSSON.

Oh ! certainement... nous nous sommes vus de près, et nous venons de faire connaissance... puisque c'est moi qui les ai reçus... mais quelle réception ! J'ai joliment arrangé tes affaires... un oncle que j'ai été prendre pour un farceur !

ARMAND.

Que dis-tu ?

HUSSON.

Si ce n'était que cela... mais pour commencer, je me suis battu avec lui... à telles enseignes qu'il m'a tué.

ARMAND.

Ah çà ! as-tu perdu la tête ?

HUSSON.

Non vraiment... il y allait bon jeu, bon argent... il m'a tué franchement d'un bon coup d'épée... Ah ! mon Dieu ! quelle idée !

ARMAND.

Eh bien !... qu'est-ce qui te prend donc encore ?

HUSSON.

Rien, mon ami... rien... mais c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui dois tout réparer.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Oui, sur toi ma faute rassemble
Tous les traits du sort ennemi,
Ce serait trop de perdre ensemble
Et sa fortune et son ami.
Il est certain
Que le destin
D'un autre espoir nous berçait ce matin.
Oui, cher Beaufort,
Je suis bien mort,
Ne pleure pas
Cependant mon trépas.
Au moment même de descendre
Sur les bords effrayants du Styx,
Pour te servir, nouveau phénix,
Je renais de ma cendre.

TOUS.

Il renaît de sa cendre. (*Bis.*)

HUSSON, bas à Armand.

Emmène ta femme... et dis-lui la vérité... car maintenant il faut tout lui avouer... Laissez-moi faire et ne paraissez que quand il le faudra... à cette condition je réponds de tout... Allez.

(Armand et Lise sortent par la gauche.)

SCÈNE XVI.

HUSSON, DUBREUIL, PIERROTS, ARLEQUINS, etc., UN COMMISSAIRE.

HUSSON.

Vous, mes amis... priez nos spectateurs de prendre patience et d'attendre une petite demi-heure pour une parade

que l'on prépare... et d'abord pour frapper les grands coups... (A un homme habillé en manteau noir.) vous, mon cher commissaire... allez chercher la maréchaussée.

LE COMMISSAIRE.

Y pensez-vous ?

HUSSON.

Ces deux soldats du guet qui doivent être habillés... car ce sont eux qui m'amenaient à mon entrée en scène... envoyez-les à la petite serre, au milieu du jardin, et qu'ils conduisent ici les deux fugitifs, sans rire.

LE COMMISSAIRE.

Je comprends.

HUSSON.

Et ayez soin qu'ils ôtent leur rouge; de son état, le guet doit être pâle. (Le commissaire sort. — A ceux qui sont restés.) Quant à vous, mes amis, vous allez me seconder... approchez ce fauteuil et n'oubliez pas que je n'ai plus qu'une heure à vivre.

DUBREUIL.

Nous allons te panser, te pleurer, t'enterrer même, s'il le faut.

HUSSON.

M'enterrer... doucement, docteur... il parle bien comme un médecin... il s'agit d'abord d'une opération préalable.

AIR : Au clair de la lune.

Je n'ai plus à faire
Que mon testament;
(A Dubreuil.)
Va dire au notaire
Qu'il vienne à l'instant,
Suivant la coutume,
Mon ami Pierrot,
Me prêter sa plume
Pour écrire un mot.

DUBREUIL.

Est-ce le notaire de la comédie ?

HUSSON.

Eh! non, un véritable... celui qui est dans la grande rue... j'ai là mon plan, il ne sera pas dit que je me serai laissé tuer pour rien, et je veux, mes amis, exploiter mon trépas.

DUBREUIL.

Aujourd'hui, qu'on exploite tout!...

HUSSON.

Dépêche-toi, car voici le meurtrier...

(Dubreuil sort et rentre quelques instants après.)

SCÈNE XVII.

HUSSON, dans le fauteuil, enveloppé dans le tapis de la table et entouré de ses amis, M. LA ROCANDIÈRE et Mme LA ROCANDIÈRE, amenés par LES SOLDATS DU GUET, LE COMMISSAIRE et TOUTES LES PERSONNES DE LA SOCIÉTÉ.

M. LA ROCANDIÈRE.

Qu'est-ce à dire, messieurs, et où me conduisez-vous ?

LE COMMISSAIRE.

On parle d'un duel qui a eu lieu dans cette maison, et mon devoir est de m'assurer du coupable.

Mme LA ROCANDIÈRE.

Ah! c'est fait de nous!

HUSSON.

Il n'y point eu de duel, messieurs... comme je le prouverai tout à l'heure... mais je vous prie de vouloir bien me laisser un instant avec monsieur.

DUBREUIL, au commissaire.

Dans l'état où il est, vous ne pouvez le refuser.

(Le commissaire fait éloigner les soldats qui restent au fond avec tous les spectateurs.)

HUSSON, parlant avec peine.

Monsieur... je ne me doutais pas en venant prendre part, ce matin, à une parade, que le dénoûment en serait aussi difficile et aussi pénible pour moi.

M. LA ROCANDIÈRE.

N'y a-t-il donc plus d'espoir?

HUSSON.

Vous le voyez... on n'a pas même pu me changer... mais je ne vous en veux pas de ce que la fortune m'a tourné le dos... je mourrai comme j'ai vécu... en polichinelle... ce qui m'inquiète... c'est vous, monsieur!

M. LA ROCANDIÈRE.

Moi!

HUSSON.

Vous sentez bien qu'ayant eu l'honneur de mesurer mon épée avec la vôtre... cela m'impose des obligations... et une reconnaissance... aïe!...

M. LA ROCANDIÈRE, à part.

Parbleu! voici un galant homme!

HUSSON.

Et pour que vous ne soyez pas emprisonné, ou molesté à mon sujet, je suis prêt à déclarer que j'ai moi-même mis fin à mon existence... et qu'on ne doit point vous imputer... les plaies ou bosses que je me suis faites.

M. LA ROCANDIÈRE.

Quelle générosité!

(Le notaire entre et reste au fond.)

HUSSON.

Mais qui vient là?

DUBREUIL.

C'est le notaire que vous avez envoyé chercher.

HUSSON.

Ah! oui, le notaire. (Bas à ceux qui l'entourent.) Pleurez donc,

vous autres... la scène des mouchoirs... (Haut.) Cette vie est une comédie, où les notaires arrivent toujours à la fin, pour le dénoûment obligé... faites approcher le dénoûment... (Dubreuil fait avancer le notaire qui se place à la table.) Maître Bonnefoi, mettez-vous là, et écrivez... (Dictant.) « J'ignore si j'en reviendrai... mais en tout cas, attendu que « je suis garçon et que je n'ai point d'héritiers, je donne et « lègue tout ce que je possède, en biens, meubles et im-« meubles, à M. La Rocandière... »

M. LA ROCANDIÈRE.

Y pensez-vous ?... me léguer toute votre fortune !

HUSSON.

Voilà comme je suis.

M. LA ROCANDIÈRE.

A moi, votre meurtrier !...

HUSSON.

C'est pour cela même... c'est pour mieux dérouter les soupçons.

Mme LA ROCANDIÈRE.

Monsieur, c'est une action sublime !

HUSSON.

Ces actions-là ne me coûtent rien... Je nomme donc M. La Rocandière mon légataire universel, à condition par lui de pardonner à son neveu, et de lui faire seulement douze ou quinze mille livres de rentes, à son choix.

M. LA ROCANDIÈRE.

Quinze.

HUSSON.

Douze.

M. LA ROCANDIÈRE, insistant.

Quinze... (A madame La Rocandière.) On ne peut rien refuser à un ennemi vaincu... je pardonne.

HUSSON.

A merveille... (Au notaire.) Mettez que monsieur approuve ledit testament dans toutes ses parties, et consent, en l'acceptant, à ladite donation... Je signe le premier.

M. LA ROCANDIÈRE.

Moi ensuite.

HUSSON, à ceux qui l'entourent.

Maintenant, avertissez Armand et sa femme de venir embrasser un ami mourant, et un oncle qui leur pardonne. (Pendant que M. La Rocandière signe.) J'avais bien encore quelques legs particuliers, mais nous les inscrirons dans un codicille... Je lègue mon habit de polichinelle (Montrant Dubreuil.) à mon ami Pierrot et ma pratique à M. le notaire.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes; ARMAND et LISE.

ARMAND et LISE, accourant vers M. La Rocandière.

Mon oncle... mon cher oncle!

ARMAND.

AIR du Page inconstant.

Grands dieux! quelles nouvelles!
Quoi! vous daignez, dit-on,
A mes erreurs nouvelles
Accorder un pardon.

LISE.

Grands dieux! quelles nouvelles!
Quoi! vous daignez, dit-on,
A ses erreurs nouvelles
Accorder un pardon.

M. LA ROCANDIÈRE.

De ce pardon sublime,
Remerciez d'abord

Ce guerrier magnanime,
Là sur son lit de mort.

ARMAND.

Qui? Husson?

M. LA ROCANDIÈRE et Mme LA ROCANDIÈRE.

Quel est ce Husson?

HUSSON, *sautant sur son fauteuil et parlant en polichinelle.*

Un revenant!

LE CHOEUR.

Ah! ah!
Bonne nouvelle!
Ah! ah!
Malgré sa mort,
Ah! ah!
Polichinelle
Ah! ah!
Existe encor.

M. LA ROCANDIÈRE.

Vous n'êtes donc pas à toute extrémité?

HUSSON.

Pas tout à fait.

AIR de Préville et Taconnet.

Animé d'un joyeux délire,
Lorsqu'entouré d'amis nombreux,
On peut encor chanter et rire
Et faire même des heureux,
Lorsqu'autour d'une table ronde
On est toujours, comme moi, sans souci,
Qu'irait-on faire, hélas! dans l'autre monde?
On est si bien dans celui-ci!

TOUS.

Qu'irait-on faire en l'autre monde?
On est si bien dans celui-ci!

M. LA ROCANDIÈRE.

C'est donc une comédie?

HUSSON.

Non vraiment... nous n'avons pas tant de prétention... c'est tout uniment une parade... et rien n'est vrai, excepté le testament qui est valable, et par conséquent la donation... car je ne m'en dédis pas... après ma mort, vous aurez tout mon bien.

LA ROCANDIÈRE.

S'il en est ainsi... je suis humain, et j'aime autant qu'il ne soit pas mort...

Mme LA ROCANDIÈRE.

Mais quel est ce monsieur?... Quelque opulent financier?

ARMAND.

C'est un artiste.

LA ROCANDIÈRE.

Un artiste!... je renonce à la succession...

HUSSON.

Franchement, vous y gagnerez... mais l'union de votre famille, la joie de vos amis, la satisfaction intérieure; et plus que tout cela, le bonheur d'avoir fait des heureux... voilà des avantages auxquels vous ne renoncerez pas... (Armand et Lise pressent M. la Rocandière; madame la Rocandière joint ses instances à celles des jeunes gens. M. la Rocandière se remet et les embrasse.) et, je le vois, vous confirmez la donation et le testament de Polichinelle.

VAUDEVILLE

AIR du Page inconstant.

HUSSON.

Pan, pan, bonne nouvelle!
Pan, pan, malgré sa mort,
Pan, pan, Polichinelle
Pan, pan, existe encor.

LE CHŒUR.

Pan, pan, bonne nouvelle, etc.

HUSSON.

Lorsque l'on va toujours courant
Vers les honneurs, vers la richesse,
L'un sur l'autre on tombe souvent;
Voilà pourquoi l'on voit sans cesse
Bosses par-ci, bosses par-là,
Et grâce à ces bosses nouvelles,
Jamais chez nous ne s'éteindra
La race des polichinelles.

Pan, pan, bonne nouvelle!
Pan, pan, grâce à ses tours,
Pan, pan, Polichinelle
Pan, pan, vivra toujours.

LE CHŒUR.

Pan, pan, bonne nouvelle, etc.

ARMAND.

Bien des gens veulent des emplois,
Qui n'ont pas, dit-on, grand génie;
Mais on prétend qu'ils sont adroits,
Et que leur femme est fort jolie.
Bosses de moins, bosses de plus,
Qu'importe, quand la place est belle!
Et lorsqu'au palais de Plutus
S'en vient frapper Polichinelle.

Pan, pan, bientôt son zèle
Pan, pan, a triomphé;
Pan, pan, Polichinelle
Pan, pan, est né coiffé.

LE CHŒUR.

Pan, pan, bientôt son zèle, etc.

LA ROCANDIÈRE.

L'Académie, et c'est bien mal,
Aux mauvais plaisants est en butte,
On dit qu'au trône doctoral
On peut tomber de chute en chute!
Quoiqu'ayant derrière et devant
Mainte et mainte bosse assez belle,

A sa porte on dit qu'on entend
Frapper plus d'un polichinelle.

Pan, pan, ouvrez la belle,
In docto corpore,
Pan, pan, Polichinelle
Dignus est intrare.

LE CHŒUR.

Pan, pan, ouvrez la belle, etc.

LISE, au public.

Polichinelle a son secret,
Il aime à rire, il cherche à plaire;
De notre auteur c'est le projet,
C'est encor son plus doux salaire;
Témoins de son zèle éprouvé,
Messieurs, dans cette bagatelle,
Puissiez-vous dire : « Il a trouvé
« Le secret de Polichinelle. »

Pan, pan, jamais de terme,
Pan, pan, à vos bravos,
Pan, pan, tous frappez ferme,
Pan, pan, il a bon dos.

LE CHŒUR.

Pan, pan, jamais de terme, etc.



LES MANTEAUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. VARNER ET DUPIN.

Théâtre de S. A. R. Madame. — 20 Février 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLUM, garçon tailleur	MM. LEGRAND.
PLEFEL, intendant d'un riche seigneur . .	KLEIN.
MAURICE, soldat aux gardes, et amant de Louisa	FERVILLE.
Mlle BRIGITTE, prétendue de Blum, couturière	Mmes VIRGINIE-DÉJAZET.
LOUISA, pupille de Plefel	ADELINE.

PLUSIEURS CONJURÉS.

Dans une ville d'Allemagne.



LES MANTEAUX

ACTE PREMIER

Une chambre assez simplement meublée. — Une petite porte au fond, un peu à droite. A la gauche de l'acteur, sur le second plan, une autre petite porte. Sur le devant une table avec du fil, des ciseaux, et autres différentes choses à l'usage d'une couturière.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLEFEL, LOUISA, ils entrent par la porte du fond.

PLEFEL.

Oui, mademoiselle Louisa, oui, ma chère pupille, voici désormais votre appartement. Monseigneur, dont je suis l'intendant, m'a permis de vous loger dans cet hôtel et de vous donner au cinquième cette jolie petite chambre en garni, qui est vacante depuis hier.

LOUISA.

Ah ! et pourquoi ?... comme c'est triste ! je vais m'ennuyer ici.

PLEFEL.

Pendant quelque temps; mais bientôt vous allez être ma

femme; je ne vous quitterai plus; nous ne ferons qu'un.

LOUISA.

Tant pis : quand je suis seule, je m'ennuie. Pourquoi m'avoir fait quitter la maison de M. Kaufmann, mon parrain, où c'était si gai et si amusant, et où il venait tant de monde?

PLEFEL.

Parce que M. Kaufmann, qui est le premier traiteur de cette résidence, reçoit chez lui la ville et la cour, des militaires surtout, et je connais les militaires allemands.

AIR : du vaudeville de L'Homme vert.

Lorsque l'Allemand est à table,
Aux belles il ne pense pas;
Mais il devient plus redoutable
Dès que vient la fin du repas;
L'amour chez lui ne songe à naître
Que quand la bouteille a vécu,
Et l'un ne commence à paraître
Que lorsque l'autre a disparu.

On m'a d'ailleurs parlé d'un certain M. Maurice, soldat aux gardes...

LOUISA.

Ah! et pourquoi?

PLEFEL, à part.

Ah! et pourquoi?... elle n'a jamais que cette question à faire. (Haut.) Il y a ensuite d'autres motifs, inutiles à vous expliquer; car ce soir, chez votre parrain, il doit se passer des choses...

LOUISA.

Ah!

PLEFEL.

Que vous n'avez pas besoin de savoir.

LOUISA.

Vous me dites toujours cela, depuis quelque temps, et vous avez surtout un air sombre et mystérieux...

PLEFEL.

Voulez-vous bien vous taire, et ne pas répéter de pareils propos! Je vous ordonne, au contraire, de dire à tout le monde que je suis gai, très-gai. Adieu. Je ne viendrai peut-être pas vous voir ce soir, parce que j'attends chez moi quelques amis à qui j'ai donné rendez-vous. Enfermez-vous ici, et n'en sortez pas.

LOUISA.

Ne pas sortir de cette chambre! (Elle aperçoit le fil et les ciseaux qui sont sur la table à gauche.) Mais elle est encore habitée, car je vois là, sur cette table, des ciseaux et du fil.

PLEFEL.

Comment, mademoiselle Brigitte est encore ici!... une petite couturière à qui j'ai donné congé depuis un mois... elle devait s'en aller hier matin... Péters, le portier, m'avait même assuré qu'elle était partie... et il m'a trompé.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Oser tromper un intendant!
Ah! c'est aussi par trop d'audace!
Dans l'hôtel, d'un œil indulgent,
Je vois souvent ce qui se passe.
A l'erreur, au tort le plus grand,
J'ai pu pardonner... et pour causes;
Mais attraper un intendant,
C'est renverser l'ordre des choses!

LOUISA.

Ah! et pourquoi?

PLEFEL.

Pourquoi? parce que je veux être obéi, et je vais renvoyer à l'instant même mademoiselle Brigitte, et de plus Péters, le portier.

LOUISA.

Quoi! vous voulez, sans pitié?...

PLEFEL.

Est-ce que je ne suis pas intendant? intendant de monseigneur, et, comme tel, responsable?

LOUISA.

Et l'humanité !

PLEFEL.

Les loyers d'abord, l'humanité après... si cela se peut... sans se gêner : voilà les principes d'un intendant. Et cette chambre qui ce soir devait être vacante !... (A part.) Ah ! mon Dieu ! c'est ce qu'il nous faut... (Haut.) Je change d'idée. Pour ce soir vous prendrez mon appartement, parce que celui-ci... (A part.) est plus convenable pour notre conférence... au cinquième... sous les mansardes... deux sorties... deux escaliers... impossible qu'on puisse nous surprendre. Je vais prévenir ces messieurs.

LOUISA.

Eh bien ! qu'avez-vous donc encore ? voilà votre air de mystère qui vous reprend.

PLEFEL.

Moi, du tout. Voyez cette petite sotte avec ses remarques !

AIR : Dieu tout-puissant par qui le comestible.

Écoutez bien ; c'est Brigitte, je pense.

LOUISA.

Il m'a semblé qu'on montait l'escalier.

PLEFEL.

Tant mieux, morbleu !

LOUISA.

Mais faites donc silence !
Je crois près d'elle entendre un cavalier.

PLEFEL.

Un cavalier! hâtons-nous de descendre,
Envoyons-leur un fondé de pouvoir;
Comme intendant, je suis là s'il faut prendre;
(Montrant son épaule.)
J'ai mon huissier dès qu'il faut recevoir.

Ensemble.

PLEFEL.

Éloignons-nous, car je crois que c'est elle,
Et descendons par mon autre escalier.
Je n'aime point affliger une belle
Alors qu'elle est près d'un preux chevalier.

LOUISA.

Éloignons-nous, car je crois que c'est elle,
Et descendons par votre autre escalier.
Il n'aime point affliger une belle
Alors qu'elle est près d'un preux chevalier.
(Ils sortent par la petite porte à gauche.)

SCÈNE II.

BRIGITTE, BLUM ; ils entrent par la porte du fond. Blum a une veste, et par-dessus un manteau qu'il dépose en entrant. Sous son bras est un paquet enveloppé dans de la serge verte.

BRIGITTE, tenant un panier à son bras.

Oui, monsieur, j'étais chez ce bon Péters, le portier, à parler de vous. Venir aussi tard ! Depuis cinq ans, c'est la première fois ! Mais je me disais bien que cet amour-là ne durerait pas.

BLUM.

Vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle Brigitte ! Mais quand vous saurez...

BRIGITTE.

Je le devine. Vous vous disiez : « Je n'ai pas besoin de me presser. Je suis sûr que mademoiselle Brigitte est là à m'attendre ; parce qu'une couturière en chambre, c'est sage et sédentaire, ça n'est pas comme les garçons tailleurs. » Oui, monsieur, dans votre état, vous voyez tant de monde !

AIR de Oui et Non.

Obligé de porter vos pas

Chez des gens de mœurs fort légères,
En leur prenant mesure, hélas!
Vous prenez souvent leurs manières;
Et de plus d'un jeune élégant
Adoptant ainsi la méthode,
Monsieur Blum s'est fait inconstant
Afin de se mettre à la mode.

Et je remarque que, depuis quatre ou cinq jours surtout, vous devenez très-léger.

BLUM.

Moi! un Allemand!

BRIGITTE.

Oui; mais il y a chez votre maître des garçons tailleurs français. Ce sont ceux-là qui vous perdront... Surtout depuis qu'on a établi dans cette résidence un magasin de modes à l'instar de ceux de Paris... et l'autre jour, quand vous me donniez le bras, vous avez salué une des demoiselles de comptoir.

BLUM.

C'est par honnêteté. Vous savez que je salue toujours tout le monde. Pouvez-vous avoir des idées pareilles? Moi qui vous aime depuis cinq ans, et qui attends de jour en jour l'instant de nous marier!

BRIGITTE.

Oui; mais on se lasse d'attendre.

BLUM.

Est-ce que vous vous lassez, mademoiselle Brigitte?

BRIGITTE.

Je ne dis pas cela pour moi; mais pour vous, monsieur Blum. Nous ne devions nous marier que quand nous aurions des économies. Et loin de cela, nous avons des dettes: témoin mon terme, qui n'est pas payé; et sans M. Péters le portier, qui, en l'absence de l'intendant, a bien voulu me laisser quelques jours de plus...

BLUM.

Sans doute, il faut de l'argent pour entrer en ménage, pour s'établir; et puis, quand nous serons mariés tous les deux, peut-être que nous deviendrons trois, quatre, cinq; qui sait? on ne peut pas prévoir. Il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle Brigitte; parce que c'est tout naturel, et que tout est possible dans l'ordre des choses.

BRIGITTE.

Je ne rougis pas, monsieur Blum. Mais je réfléchis, et je me dis :

AIR : Voilà huit ans qu'en ce village. (*Léocadie.*)

Avant d' former cet hyménée,
Nous prétendions, en bons parents,
Fixer d'abord la destinée
De notre... ou bien de nos enfants,
Oui, le destin de nos enfants.
Matin et soir tenant l'aiguille,
Voilà pourtant cinq ans et plus
Que nous songeons à not' famille,
Et voilà cinq ans de perdus;
Tout en songeant à not' famille...
Oui, voilà cinq ans de perdus!

BLUM.

Hélas! oui; et ces années-là, mademoiselle Brigitte, ça ne se retrouve plus. Je me rappelle encore la première fois que je vous vis dans ce bal champêtre, j'avais vingt ans et vous en aviez quinze. Quel gaillard je faisais! Comme je dansais deux fois plus vite que le violon, et un pied plus haut que les autres! On ne voyait que moi. Et vous donc?...

Même air.

Que vous étiez gentille et leste!
Quell' grâce, quel joli minois!
Votre taille souple et modeste
Aurait tenu dans mes dix doigts;
J' croyais voir la rose nouvelle.
Quell' fraîcheur! quels traits ingénus!

Vous êtes toujours fraîche et belle;
Mais voilà cinq ans de perdus.

Aussi, j'ai pris un parti désespéré; et je suis venu pour vous le proposer.

BRIGITTE.

Ah! mon Dieu!

BLUM.

Ne vous effrayez pas; voilà ce dont il s'agit. Il y a une vingtaine de jours, un monsieur que je ne connais point vint me trouver, non pas chez mon maître, mais dans ma chambre, où je travaille, et me demanda si, dans douze jours, je pourrais lui livrer douze manteaux bien confectionnés. Vous savez comme je couds vite, surtout quand je pense à vous. Je lui donnai ma parole; il m'apporta une pièce d'étoffe toute particulière, et comme je n'en avais pas encore vu; je me mets donc à l'ouvrage...

BRIGITTE.

Et vous faites les douze manteaux?

BLUM.

Mieux que cela; j'en fais treize; un de plus... rien qu'avec les morceaux... tout cela dépend de la coupe... ils n'y auront rien perdu, car ils ne s'en apercevront seulement pas : et moi j'y aurai gagné un vêtement bien chaud pour cet hiver.

BRIGITTE.

Mais ce n'est pas bien, monsieur Blum. Vous qui ne feriez tort à personne d'un denier!

BLUM.

Pour de l'argent! non, sans doute, je n'y toucherais pas; mais du drap, c'est bien différent. C'est l'usage chez les tailleurs; chaque corporation a ses priviléges : voyez les gens d'affaires, les marchands, les cuisinières; ce sont des grâces d'état; et la preuve, c'est que la pratique dont je vous parlais a été enchantée, et m'a donné, pour la façon des douze manteaux, douze frédérics.

BRIGITTE.

Vraiment!

BLUM, les lui donnant.

Oui, mademoiselle, les voilà; ce n'est pas grand'chose; mais j'ai idée que nous ne serons jamais plus riches qu'en ce moment; et si vous vouliez...

BRIGITTE.

Eh bien?

BLUM.

Eh bien! nous irions nous marier dès ce soir.

BRIGITTE.

Comment! monsieur Blum, vous voudriez, comme ça à l'improviste, et sans réfléchir?...

BLUM.

Ma foi, oui! Un coup de tête. Il n'y a que cela pour en finir.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Luttant jadis contre l'adversité,
Nous souffrions chacun de not' côté.

BRIGITTE.

Mais tous deux n'ayant rien, pour l'avenir je tremble.

BLUM.

Moi, je vois sans frayeur
L'hymen qui nous rassemble.
Si nous somm's malheureux, nous le serons ensemble.

BRIGITTE.

C'est presque du bonheur.

Mais il faudrait passer à la paroisse, prévenir le ministre, avertir des témoins.

BLUM.

Je vais m'en occuper. (On entend frapper à la porte du fond.) Qui frappe là?

BRIGITTE.

Ce ne peut être que Maurice, mon cousin, qui est soldat aux gardes.

BLUM.

Ah! M. Maurice, votre cousin le Westphalien, un bon enfant, qui vous aime bien; mais c'est un luron qui est d'une vivacité... comme tous les militaires allemands.

SCÈNE III.

Les mêmes; MAURICE.

MAURICE.

Ah! bonsoir, cousine, ch' afré bas pu fenir ce matin, parce que ché être de carde chez le comte de Rinsberg, la favori du prince; c'étaient pas là des pékins... Ah! vous voilà, monsieur Blum; je suis pien aise de fous foir.

BLUM.

Et moi aussi, monsieur Maurice.

MAURICE.

Quoiqué vous m'havré fait mon ternier uniforme un beu chéné des entournures, fous êtes un homme de pon conseil; et je fenais fous consulter toutes les deux sur mes amours.

BLUM.

Comment! et vous aussi?

BRIGITTE.

Vous êtes amoureux?

MAURICE.

Ya, de la petite Louisa, la filleule de Kaufmann, le plus riche traiteur de la ville. J'étais distingué par le jeune personne; mais la parrain et la marraine ils foulaient point me recevoir.

BRIGITTE.

Comment alors faites-vous pour voir mademoiselle Louisa?

MAURICE.

Jé allais poire chez la parrain.

AIR : Elle a trahi ses serments et sa foi.

Lorsque j'allais pour faire les doux yeux,
On me priait d' sortir de la boutique;
Le pèr' Kaufmann renvoie un amoureux,
Mais n'a jamais renvoyé de pratique.
C' n'est qu'en buvant que je pouvais la voir:
Et j' la vôyais du matin jusqu'au soir.

Mais j'ai eu aujourd'hui un mouvement de fifacité qui a fait du tort à ma passion. En temandant un' bouteille de vin, j'ai temandé mondemoiselle Louisa; on m'a répondu qu'elle avait un tuteur qui être fenu aujourd'hui l'emmener pour l'épouser. L'épouser! tarteiff! la fifacité m'a pris, et j'ai lefé le canne sur la parrain.

BLUM.

Vous l'avez levée! il serait possible!

MAURICE.

Mieux que cela; elle afre retombé... à différentes reprises... mais pas bien fort. Son femme, la marraine de Louisa, elle est arrivée au secours; j'ai dit : « Montame, taisez-vous; taisez-vous, montame; » et comme elle se taisait pas, je havré encore eu une autre fifacité; ché foulu, de la main, la faire rasseoir sur son chaise, ché pas visé juste, et la montame elle s'est assise par terre, pouf, mais pas bien fort.

BLUM.

Ah! mon Dieu!

MAURICE.

AIR du vaudeville de Fanchon.

Premier couplet.

Quand je suis amoureuse,
J'ai la main malheureuse.
Qui s' présente un empêchement,
A grands coups je l'élague
Car un militaire allemand

Ne connaît que la schlague
Et que le sentiment.

Deuxième couplet.

On dit qu' dans son ménage,
Quand sa femme est peu sage,
L'Anglais
Se munit d'un procès,
L'Espagnol d'une dague;
Mais un bon époux allemand
Ne connaît que la schlague
Et que le sentiment.

BLUM.

Mais c'est fait de vous et de votre mariage!

MAURICE.

Ce être rien encore. Dans le fifacité des moufements, ché afré tout cassé dans le boutique; le peuple il est fenu; les chens de loi afoir tressé un procès-ferpal; et si temain ché paie pas une amende de six frédérics, moi aller en prison.

BRIGITTE.

O ciel!

MAURICE.

Pour moi, ce être égal; mais ché fais fous tire : ché poufoir plus poursuifre ce coquin d'intendant qui a enlevé montemoiselle Louisa, et qui fouloir l'épouser; alors, temain, ché pendre moi tout toucement par mon cou.

BLUM.

Et je le souffrirais! le cousin de mademoiselle Brigitte! non, corbleu!

BRIGITTE.

Quoi! vous voudriez?...

BLUM.

Est-ce qu'entre parents on ne doit pas s'entr'aider? (A Maurice.) Tenez, nous avions douze frédérics pour entrer en ménage; partageons, et ce soir vous serez de la noce; vous nous servirez de témoin.

MAURICE.

Il serait vrai? vous vous técidez enfin?

AIR : Amis, voilà la riante semaine. (*Le Garnaval.*)

Quoi! mon cousin' va cesser d'être fille!
Vous qui craigniez de tevenir époux?

BLUM.

Ça nous regarde.

MAURICE.

Et le petit' famille?

BLUM.

S'il en arrive, ils feront comme nous.

BRIGITTE.

A l'espérance ici mon cœur se livre,
De leur destin pourquoi s'inquiéter?
Et pour savoir s'ils auront de quoi vivre,
Permettons-leur, avant tout, d'exister.

MAURICE.

C'est ça; ché fais aller bayer le père Kaufmann, et tâcher en touceur d'afoir des nouvelles de montemoiselle Louisa et de son tuteur.

BLUM.

Je descends avec vous; car il faut que je passe au presbytère.

BRIGITTE.

Y pensez-vous? dans ce costume? votre veste de travail?

BLUM.

Je n'en ai pas d'autre; et, grâce à mon beau manteau neuf, que je mettrai par-dessus, j'aurai l'air d'un comte du Saint-Empire.

BRIGITTE.

On ne se marie pas avec un manteau.

BLUM.

Vous avez raison; mais pour avoir un habit neuf, c'est

trop cher. Attendez, j'ai ce qu'il nous faut. (Courant au paquet de serge verte.) Voilà un beau frac bleu, que mon maître m'a dit de porter ce soir chez une pratique ; je peux bien ne le lui porter que demain, et l'essayer en attendant; c'est un service que je lui rendrai.

BRIGITTE, à Blum.

Est-ce que c'est permis?

BLUM.

Tiens, par exemple ! il appartient à un grand seigneur qui en a bien d'autres, le comte de Rinsberg.

MAURICE.

Le comte de Rinsberg, la favori du prince, chez qui j'étais de carde ce matin.

BLUM.

Est-ce un bon enfant ?

MAURICE.

Ya, pour le soldat ; parce que lui se battre bien. Mais dans cette résidence, voyez-vous...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (Romagnési.)

Il afre, à caus' de son crédit,
Des ennemis emplis d'audace,
Qui voudraient lui prendre sa place.

BLUM.

Je ne lui prends que son habit. (*Bis.*)

MAURICE.

Et pourtant c'est un homme honnête,
Qui voudrait combler tous les vœux.

BRIGITTE.

Alors, cela se trouve au mieux :
Car l'habit que ce soir il prête
Va servir à fair' deux heureux.

(Blum ôte sa veste et met l'habit.)

BLUM.

Partons, partons, et vous, cousin, n'oubliez pas que nous

vous attendons ici à dix heures, pour donner la main à la mariée.

MAURICE, à Brigitte.

C'est tit, ché serai au boste. A propos, cousine, voilà un papier que le concierge m'a dit de fous remettre fifement. (Blum a pris son manteau et sort avec Maurice par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

BRIGITTE, seule.

AIR du vaudeville de *La Somnambule.*

Enfin, au gré de mon impatience,
Je vais ce soir former ce nœud charmant;
Dans les beaux jours de mon adolescence,
J'en conviendrai, j'y pensai bien souvent.
Je sais, m' rappelant mon aurore,
Qu'on est curieuse à quinze ans,
Mais à vingt ans, on l'est bien plus encore,
Car on attend, et depuis plus longtemps.

Et quand on est comme ça au moment, ça produit un effet qu'on ne peut pas rendre. Il est vrai que M. Blum est un garçon si doux, si honnête et si respectueux... c'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il s'est hasardé à me faire une telle demande. C'est singulier que ça ne lui soit pas venu plus tôt; j'en ai eu souvent l'idée; mais une demoiselle qui se respecte n'avoue jamais ces idées-là... Voyons ce papier que m'a remis mon cousin; c'est peut-être quelque patron; non c'est de l'écriture; eh mais! c'est de M. Plefel, l'intendant! un ordre de lui remettre les clefs, et de partir ce soir, à l'instant même, sous peine d'y être contrainte, et par corps. Une contrainte par corps! le jour de mon mariage! qu'est-ce que ça veut dire? Je ne peux pourtant pas partir sans payer; et je lui dois six frédérics.

juste ce qui nous reste ! de sorte que, pour entrer en ménage, nous allons nous trouver plus pauvres qu'auparavant ; et il va falloir encore attendre ! Ah mon Dieu ! mon Dieu ! attendre encore, quand on était au moment !... moi, d'abord, c'est fini... je n'ai plus de patience.

SCÈNE V.

BRIGITTE, BLUM.

BLUM, en dehors.

Mademoiselle Brigitte ! mademoiselle Brigitte ! (Il entre.) Eh bien ! qu'avez-vous donc à pleurer ?

BRIGITTE.

Ce que j'ai ? l'intendant, M. Plefel, me renvoie d'ici, à l'instant même, et il faut que je lui porte les clefs.

BLUM.

N'est-ce que cela ? venez chez moi, et ne craignez rien ; nous sommes riches maintenant.

BRIGITTE.

Que dites-vous ?

BLUM.

Ah ! de fameuses nouvelles ! mais ça et les cinq étages, ça vous coupe la respiration. Je venais de chez le ministre luthérien qui est à deux pas, et tout est convenu pour ce soir à minuit ; lorsqu'en passant près des murs du presbytère, je me sens arrêté par le bras.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! je meurs de peur.

BLUM.

J'ai bien aussi commencé par là ; mais à la lueur du demi-clair de lune, je lève les yeux en tremblant ; et vis-à-vis de moi, je vois un grand homme enveloppé d'un manteau pareil au mien. « Tiens, me dit-il en me donnant un por-

tefeuille... tout à l'heure, au rendez-vous convenu... songe à tes promesses... voici les nôtres... » et en achevant ces mots, il avait déjà disparu.

BRIGITTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BLUM.

Je n'en sais rien. Mais voilà qu'à la lueur d'un réverbère, j'ai regardé, et le portefeuille contenait des billets de banque, *Banque d'Autriche* : c'était écrit.

BRIGITTE.

Il se pourrait !

BLUM.

Il y en a pour huit cents florins. Les voilà, je vous les apporte, je vous les donne.

BRIGITTE.

AIR du vaudeville des Amazones.

Il se pourrait ! quel bonheur, quelle ivresse !

BLUM.

J' suis millionnaire, ou je n'en suis pas loin.

BRIGITTE.

J' n'y conçois rien ; car toujours la richesse
Va chez les gens qui n'en ont pas besoin.
En v'nant chez nous, ell' s'est trompée de route,
J' n'espérais pas la connaître aussi tôt...
Mais la fortune est aveugle... et sans doute
Ell' nous a pris pour des gens comme il faut.

Nous aurions huit cents florins !

BLUM.

Vous le voyez. C'est notre mariage qui nous a porté bonheur... Dieu ! quelle idée ! maintenant que nous voilà riches, nous pourrons, mademoiselle Brigitte, nous marier avec un peu plus d'éclat. Ce soir, chez moi, un petit repas de noce, une réunion de famille... notre cousin le soldat,

quelques amis... puis au dessert, on rira, on s'embrassera, on boira à la santé des mariés ; et puis ensuite, comme ce sont des amis, j'espère qu'ils s'en iront ; alors, mademoiselle Brigitte, nous resterons seuls.

BRIGITTE, baissant les yeux.

Oui, monsieur Blum.

BLUM.

Nous serons chez nous.

BRIGITTE, de même.

Oui, monsieur Blum.

BLUM.

Nous causerons, comme de bons bourgeois, de nos richesses et de notre avenir ; et puis, madame Blum... car enfin vous serez madame Blum...

BRIGITTE.

Il serait possible !

BLUM.

Tenez, mademoiselle Brigitte, si nous partions tout de suite ?

BRIGITTE.

Et les clefs que je vais porter à M. Plefel... et ce souper dont vous me parliez... il faut y penser ! Je vais aux provisions ; vous, pendant ce temps, allez avertir mon cousin ; car il viendrait ici nous chercher à dix heures, comme c'est convenu.

BLUM.

Oui, Brigitte. Je vais y aller, je te le promets.

BRIGITTE.

Comment, monsieur, me tutoyer ! pour la peine, vous ne viendrez pas avec moi ; (Tendrement.) mais vous me trouverez chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BLUM, seul.

Oui, mademoiselle Brigitte... oui, ma femme... C'est égal, je l'ai tutoyée... si elle ne s'était pas en allée, je crois que j'allais l'embrasser... il faut que la fortune donne de l'audace ; car depuis que je suis riche c'est étonnant comme je suis hardi. (Prenant son manteau.) Allons prévenir le cousin. (Tout en l'attachant.) Quelle femme je vais avoir ! la sagesse, la sévérité même ; car ici, excepté moi, elle ne voyait personne. (On tourne une clef dans la serrure de la petite porte à gauche.) Qu'est-ce que cela veut dire ? Je croyais que cette petite porte-là était condamnée ; du moins Brigitte ne l'ouvrait jamais, et n'en avait pas même la clef. (La porte s'ouvre ; il paraît un homme enveloppé d'un manteau.) Que vois-je ? (En tremblant.) Est-ce que Brigitte aurait l'habitude de recevoir ce monsieur?

SCÈNE VII.

PLEFEL, en manteau ; BLUM.

PLEFEL, à part, en entrant et en refermant la porte.

On vient de me remettre les clefs, et mademoiselle Brigitte est partie pour ne plus revenir ; nous serons tranquilles. (Apercevant Blum.) C'est bien ; en voici déjà un au rendez-vous. (Il s'approche de lui.) Bonsoir, frère.

BLUM, à part.

Je crois que je peux toujours le saluer, pour le voir venir.

PLEFEL.

Monseigneur ne viendra pas ce soir.

BLUM, de même.

Comment, il y a un seigneur qui vient aussi chez mademoiselle Brigitte !

PLEFEL.

C'est moi qui le représente ; c'est plus prudent. Vous savez, du reste, que tout s'arrange à merveille ; le comte de Rinsberg soupe ce soir chez le traiteur Kaufmann avec trois seigneurs de la cour.

BLUM.

Ah ! trois seigneurs !

PLEFEL.

Oui.

BLUM.

Trois autres ?

PLEFEL.

Apparemment.

BLUM.

Alors, ça n'est plus cela, et je n'y comprends rien.

PLEFEL.

Vous n'avez donc pas reçu ?...

BLUM.

Si, monsieur, un portefeuille.

PLEFEL.

C'est bien ; mais la circulaire ?

BLUM.

Non, monsieur.

PLEFEL, lui donnant une lettre.

En voici une.

BLUM, la prenant, à part.

Je peux toujours la mettre dans ma poche. (Il la met dans la poche de droite de son habit.) Mais il est sûr qu'on me prend pour un autre. (A Plefel.) Monsieur, je suis Blum.

PLEFEL.

Silence !

BLUM.

Je vous répète que je suis Blum, rue Cyprien, nº 10.

PLEFEL.

C'est inutile; nous n'avons pas besoin de nous connaître; moi qui vous parle, est-ce que vous me connaissez?

BLUM.

Non, monsieur.

PLEFEL.

C'est ce qu'il faut; notre entreprise en marche tout aussi bien, et n'en est que plus sûre.

BLUM, à part.

Une entreprise! Ah! mon Dieu!

(On entend frapper à la petite porte à gauche.)

PLEFEL va ouvrir, et introduit plusieurs personnages en manteau, en leur disant :

Entrez, messieurs.

BLUM, se retournant et les apercevant, dit avec effroi :

Qu'est-ce que je vois là? un, deux, trois, quatre... encore des manteaux! Il paraît que ce soir il y en a partout.

SCÈNE VIII.

PLEFEL, BLUM, PLUSIEURS HOMMES en manteau.

(Les hommes en manteau se rangent dans le fond, Plefel est près de la porte à gauche, et Blum est à la droite; ils saluent d'abord Plefel, qui leur rend le salut, ensuite ils se tournent du côté de Blum, qu'ils saluent de même, et qui leur rend le salut.)

PLEFEL, aux hommes en manteau et ensuite à Blum.

Dans le trajet vous n'avez rien vu? (Les hommes en manteau font signe que non; Blum répond par le même signe.) Rien entendu? (Même réponse de la part des hommes en manteau et de Blum.)

BLUM, à part.

Je ne sais ce que cela signifie; mais voilà la peur qui me galope joliment.

PLEFEL, se mettant au milieu d'eux.

J'ai pensé que nous serions mieux ici qu'ailleurs; car, dans cette chambre isolée et sous les mansardes, on ne peut nous surprendre. Tous nos frères ne sont pas encore arrivés; mais en attendant nous pouvons toujours délibérer. Prenons place.

(Ils vont prendre chacun une chaise au fond du théâtre et s'asseyent sur le devant, rangés en demi-cercle. Plefel occupe le centre, et Blum est placé le dernier, à la droite de Plefel.)

BLUM, à part.

Je me croirais parmi des voleurs, sans les billets de banque... les huit cents florins... (Sur l'invitation de Plefel, il prend une chaise et s'assied à l'extrême droite, et lorsqu'il est assis, tâtant le manteau de son voisin, il dit à part :) Il n'y a plus de doute, ce sont mes manteaux, je reconnais l'étoffe.

PLEFEL.

Chacun doit parler à son tour. (Désignant Blum.) A vous, monsieur; commencez; vous avez la parole.

BLUM, à part.

Dieu! que devenir?

PLEFEL.

Vous avez entendu...

BLUM, toussant et se préparant à parler.

Monsieur... messieurs...

PLEFEL.

Plus haut, plus haut!

BLUM, continuant.

N'ayant pas l'habitude de parler en public...

PLEFEL.

C'est égal, on ne vous demande que votre avis; chacun ici a le sien.

BLUM.

Certainement... j'ai aussi le mien... mais il est entière-

ment conforme au vôtre... je n'ai aucune objection... ainsi je cède la parole à celui qui voudra.

PLEFEL.

Non, monsieur, après vous, après vous. (On frappe à la porte du fond; ils se lèvent tous.) Silence! c'est sans doute le reste de nos frères.

(Il fait signe à ses hommes de se rasseoir, et va regarder par le vasistas.)

BLUM, à part.

Ah! mon Dieu! c'est fait de moi; dès que les douze y seront, ils verront qu'ils sont treize.

PLEFEL, revenant effrayé, et à voix basse.

Messieurs, un soldat, un soldat aux gardes.

TOUS, se levant.

Un soldat!

BLUM, à part.

C'est Maurice qui vient pour la noce.

PLEFEL, à ses hommes, à voix basse.

Messieurs, par cet escalier dérobé.

(Désignant la petite porte à gauche.)

AIR : Dépêchons, travaillons. (*Le Maçon.*)

PLEFEL et les HOMMES en manteau.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit;

(Plefel leur fait signe de remettre les chaises au fond du théâtre.)

Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

PLEFEL, à part.

Louisa, ma pupille,
Je ne puis pas ainsi,
Seule, dans cet asile,
La laisser aujourd'hui.

Que résoudre, que faire?
(Regardant Blum.)
Oui, je puis sans façon...
Car c'est le seul confrère
Dont je sache le nom.

(A la fin de cette reprise il parle bas à Blum. Pendant ce temps un des hommes a pris la lanterne qui était sur la cheminée; il sort en faisant entendre à ses compagnons qu'il va voir si rien ne s'oppose à leur sortie.)

PLEFEL et LES HOMMES en manteau.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit;
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

PLEFEL, continuant à parler à Blum.

Je vais... cette personne,
La remettre à ta foi.
Jusqu'à demain, j'ordonne
Qu'elle reste chez toi.
Tiens ta bouche muette
Sur tout ce que tu sais;
Il y va de ta tête.

BLUM.

Quoi! vraiment?

PLEFEL.

C'est assez!

BLUM.

Vous voulez que chez moi...

PLEFEL, allant du côté de la porte.

Tais-toi, tais-toi.

(L'homme qui était descendu rentre, et annonce par ses gestes, à ses compagnons, qu'ils peuvent sortir librement, qu'il n'y a rien à craindre.)

Ensemble.

PLEFEL et LE CHŒUR.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons point de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit;
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

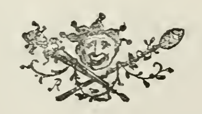
BLUM, à voix basse.

Écoutons,
Et tâchons
De r'mettre nos esprits.
Je suis pris et ne puis
Deviner où je suis.
Eh! mais, que me veut-on?
J'en perdrai la raison.

MAURICE, en dehors.

Ouvrez donc!
N'est-il donc
Personne à la maison?
Vous savez, en c' réduit,
Quel motif me conduit.
Ah! tarteiff! n'est-il donc,
Personne à la maison?

(Ils sortent tous par la petite porte à gauche. Plefel emmène Blum, qu'il entraîne presque malgré lui, tandis qu'à la porte du fond on entend Maurice qui frappe toujours.)





ACTE DEUXIÈME

La chambre de Blum. — Au fond, une grande armoire; la porte d'entrée au fond, à la gauche de l'acteur. A droite et à gauche, sur le premier plan, porte de cabinet; quelques chaises, quelques fauteuils et deux petites tables.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLUM, couvert de son manteau, donnant le bras à LOUISA.

BLUM.

Entrez, entrez, madame ou mademoiselle. Vous êtes chez moi, ne craignez rien.

LOUISA.

Mais c'est que j'ai peur.

BLUM.

Là-dessus je vous en livre autant.

LOUISA.

AIR : C'est au feu qu'il faudra vous voir. (*Le Secrétaire et le Cuisinier.*)

Daignez au moins me rassurer;
Où prétendez-vous me conduire?

BLUM.

Quelqu'un a pu vous voir entrer :
Dans le quartier que va-t-on dire?
Moi qui passais jusqu'à présent
Pour un garçon pudique et sage,
Je m' dérange, et c'est justement
L' premier jour de mon mariage.

Ah! mon Dieu! le plus terrible, c'est qu'elle est jolie. Et

ce monsieur mon confrère, l'homme au manteau, qui me l'a confiée, sur ma tête, jusqu'à demain matin.

LOUISA.

Jusqu'à demain! ah! et pourquoi? qu'est-ce que ça signifie?

BLUM.

Je vous le demanderai.

LOUISA.

Dame! moi je vous dirai tout ce que je sais.

BLUM, à part.

On ne peut pas en exiger davantage. Cette jeune personne est, comme moi, une victime innocente.

LOUISA.

Vous saurez, monsieur, que j'ai un amoureux.

BLUM.

Ah!

LOUISA.

C'est-à-dire, monsieur, j'en ai deux; mais il y en a un que j'aime.

BLUM, à part.

C'est bien heureux qu'elle ne les aime pas tous deux.

LOUISA.

Et celui que je n'aime pas, qui est mon tuteur, m'a dit tout à l'heure : « Tu ne peux rester chez moi, à cause du danger, et chez ton parrain c'est encore pis. »

BLUM.

Des dangers! chez votre parrain! Votre parrain est sans doute un des premiers fonctionnaires de l'État?

LOUISA.

Monsieur, il est restaurateur.

BLUM.

Restaurateur! Je n'y suis plus.

LOUISA.

« Tu vas suivre un de nos frères, » a-t-il continué. C'était vous.

BLUM.

Oui, c'était moi.

LOUISA.

« Avant de venir nous rejoindre, il va te conduire chez lui, et il t'expliquera tout. »

BLUM.

Ah! c'est moi qui dois vous expliquer?...

LOUISA.

Oui, monsieur. Ainsi vous allez me dire où je suis, et pourquoi vous m'avez amenée?

BLUM.

Eh bien! par exemple. (Écoutant à la porte.) Ah! mon Dieu! qui vient là? ce doit être ma prétendue; tâchez, de grâce, qu'elle ne vous voie pas.

LOUISA.

Et qui donc?

BLUM.

Non... vous pouvez rester hardiment. Me cacher ainsi d'elle, ce n'est pas bien... mais, d'un autre côté, si elle voit mademoiselle, il faudra bien lui expliquer... et le monsieur en manteau m'a dit : « Pas un seul mot, il y va de ton existence. » (On frappe encore.) Voilà, chère amie, ne vous impatientez pas. (A Louisa.) Décidément, vous ne pouvez pas rester ici.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Cachez-vous pour quelques instants;
Dans ce cabinet entrez vite.
(Désignant le premier cabinet à droite.)

LOUISA.

Ne m'y laissez pas trop longtemps.
(Elle entre dans le cabinet.)

BLUM.

Dieu! què dira mamzell' Brigitte?
Depuis cinq ans, il m'en souvient,
Plein de l'ardeur qui me transporte,
J'attends l' bonheur, et quand il vient,
Il faut que j' le laisse à la porte.

(Il ouvre la porte du fond à gauche.)

SCÈNE II.

BLUM, BRIGITTE.

BRIGITTE.

C'est bien heureux, monsieur; j'ai cru que vous ne m'ouvririez jamais, depuis une heure que je suis à la porte...

BLUM.

J'étais là, dans ma cuisine. Un ménage de garçon, vous savez... Est-ce que vous avez eu froid? Est-ce que vous êtes enrhumée?

BRIGITTE.

Non pas, j'ai été si vite! j'ai toutes mes provisions pour le souper, et nous ferons un repas charmant. J'ai d'excellente choucroute, un gâteau de pommes de terre, et une oie grasse que j'ai achetée chez le rôtisseur. Et, pour tout cela, je n'ai pas été trop longtemps, car je n'ai pris que le temps de marchander et de leur raconter à tous l'histoire de notre mariage.

BLUM.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous avez parlé des huit cents florins, et de la manière dont ils nous sont arrivés?

BRIGITTE.

Sans doute.

AIR du Ballet des Pierrots.

J' n'y t'nais plus, j'avou' ma faiblesse;
Il m'a fallu par maint détour

Si longtemps cacher ma tendresse,
Et garder pour moi mon amour!
Aussi, me vengeant à la ronde
De cinq ans d' silence assidu,
J'en parle, parle à tout le monde
Pour réparer le temps perdu.

BLUM.

Eh bien! ma chère amie, je vous dirai que vous auriez dû... non pas que vous ayez mal fait; mais dorénavant, autant que possible, il faudra tâcher de vous taire.

BRIGITTE.

Comment, monsieur?

BLUM.

Pardon! ç'a m'est échappé. Je ne dis pas cela pour moi; car lorsque nous sommes ensemble, vous savez bien, chère amie, que vous parleriez toute la journée... comme ça vous arrive quelquefois, que ça me serait tout à fait égal; dans ce moment-ci, surtout, où je n'écoute pas... parce que le trouble, l'émotion...

BRIGITTE.

Eh bien! c'est comme moi; tout à l'heure, en frappant à votre porte, j'étais toute tremblante; car, voyez-vous, monsieur Blum... (L'entraînant du côté du cabinet.) je vous dis cela, parce que nous devons être mariés, et que nous sommes seuls ici...

BLUM, regardant le cabinet.

Ça se trouve bien.

BRIGITTE.

Mais ce moment, que j'éloignais et que j'avais l'air de craindre... (Baissant les yeux.) je le désirais autant que vous.

BLUM, s'avançant pour l'embrasser.

Il serait vrai! (S'arrêtant tout à coup, à part.) Dieu! que c'est gênant un tête-à-tête où l'on est trois!

BRIGITTE, étonnée de ce qu'il s'arrête.

Eh bien! qu'avez-vous?

BLUM.

Rien, rien, mademoiselle... (On frappe à la porte.) c'est que, voyez-vous... on frappe.

BRIGITTE.

Oui, sans doute ; mais tout à l'heure on ne frappait pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; MAURICE.

MAURICE.

Fife le joie et le gaieté ! Chez fous, à la bonne heure, on peut entrer ; mais chez le cousine... ché afoir frappé pendant deux heures ; ce n'est pas être bien de laisser sa famille tehors.

BRIGITTE.

M. Blum ne vous avait donc pas prévenu ?...

BLUM.

Eh ! mon Dieu, non, je n'ai pas pu, et puisque le voilà, ça revient au même.

MAURICE.

C'est chuste : me voilà pour le mariage.

BLUM.

AIR du Ménage de garçon.

Au petit goûter qui s'apprête,
Cousin, nous osons vous prier.

BRIGITTE.

Avec nous souper tête à tête,
Cela va bien vous ennuyer.

MAURICE.

Non, ça va pas me ennuyer.
J'afoir un appétit de diable !
J'aime, avec moi, dans un repas,

Que les amoureux soient à table;
Les amoureux ne mangent pas.

Mais avant de souper, ché tirai à fous qu'on temande en bas le marié.

BLUM.

Ah! mon Dieu! qui donc? (En tremblant.) Un homme en manteau?

MAURICE.

Non, un garçon en feste, qui fient de la part de la maître tailleur. Le comte de Rinsberg havre envoyé temanter son habit, pour ce soir aller souper en file.

BLUM.

Est-ce ennuyeux! toutes les contrariétés! comment faire maintenant?

BRIGITTE.

Le lui renvoyer sur-le-champ.

BLUM, ôtant son habit.

Elle a raison. Dépêchons... je vais le porter à l'hôtel du comte, c'est à deux pas; (A part.) mais les laisser ainsi! (Il plie l'habit dans la serge, prenant Maurice à part.) Cousin, un seul mot : tâchez que Brigitte ne dérange rien, ne regarde rien dans mon appartement, ni dans mes armoires, parce qu'un mobilier de garçon... il y a toujours du désordre.

MAURICE.

Ya, ché conçois; les anciennes amourettes... les pillets doux... le restant d'affaires...

BLUM.

Précisément. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

BRIGITTE.

Vous, mon cousin, au lieu de causer, vous feriez mieux de me donner des couteaux et des serviettes, si toutefois il y en a.

MAURICE.

Ché fais foir dans son petit cuisine.

(Il entre dans un petit cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

BRIGITTE, seule.

C'est si mal administré un ménage de garçon ! heureusement, quand j'y serai, ça sera sur un autre pied. D'abord, je ne veux pas qu'on mette ainsi des assiettes sur mes chaises et sur mes fauteuils, pour me les abîmer. Et cette chambre... comme elle est en désordre ! pendant que je suis seule, faisons un peu l'inventaire de son mobilier... (Elle va de tous côtés, regarde partout, et s'approchant de la porte du cabinet où Louisa est enfermée, elle ouvre en disant :) et voyons donc ce qu'il y a chez un garçon. (Elle aperçoit Louisa et pousse un cri.) O ciel !

SCÈNE V.

BRIGITTE, LOUISA.

AIR : Pardon, car je crois voir. (*Le Maçon.*)

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux !
Ah ! c'est indigne ! c'est affreux !
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits !
Dieux ! que sera-ce après?

Ensemble.

LOUISA.

Mais un instant, madame, apaisez-vous;
Daignez, daignez m'écouter sans courroux.

BRIGITTE.

Ah! c'en est trop, d'ici retirez-vous,
Craignez, craignez d'exciter mon courroux.

SCÈNE VI.

Les mêmes; MAURICE.

MAURICE, sortant du cabinet à gauche et tenant un plat qu'il dépose sur la table.

Même air.

Vous le voyez, j'y mets du zèle.

BRIGITTE, allant à lui.

Apprenez donc que mon mari
Aimait encore une autre belle,
Et qu'elle était cachée ici.

MAURICE.

Cachée ici!
Je refiens pas de mon surprise.
Quoi! son maîtresse il être ici?
Foyons s'il être bien choli.
(S'avançant et apercevant Louisa.)
Dieu! qu'ai-je vu? mamzell' Louise!

Ensemble.

MAURICE.

En croirai-je mes yeux?
Quoi! ma maîtresse dans ces lieux!
Ah! c'est indigne, c'est affreux!
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits!
Dieu! que sera-ce après?

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux, etc.

LOUISA.

En croirai-je mes yeux?
Monsieur Maurice dans ces lieux !
Mais écoutez-moi tous les deux.
Oui, je vous le promets,
C'est par hasard, et j'ignorais
Dans quel endroit j'étais.

Ensemble.

MAURICE.

Je réponds plus de mon fifacité,
Craignez, craignez l'excès de mon fifacité.

BRIGITTE, le retenant.

Calmez, calmez votre vivacité;
Il faut toujours respecter la beauté.

LOUISA.

Mais écoutez au moins la vérité,
Calmez votre cœur irrité.

SCÈNE VII.

Les mêmes; BLUM.

BLUM, entrant.

A l'amour, au devoir fidèle,
Je reviens auprès de ma belle.

MAURICE, pendant que Blum ferme la porte.

Pour tout le monde, Dieu merci,
Celui-là va payer ici.

BRIGITTE, à part, faisant le geste de le battre.

Non, sans l' respect que s' doit un' femme...

BLUM, arrivant près d'elle.

J'arrive ici, plein de ma flamme.

BRIGITTE.

Je conçois cet empressement,
Car mademoiselle, ou madame,

Depuis une heure vous attend.

BLUM, l'apercevant.

Plus d'espérance!

MAURICE et BRIGITTE.

J'aurai vengeance.

Ensemble.

LOUISA.

C'est fait de moi, grands dieux!
Monsieur Maurice dans ces lieux! etc.

MAURICE et BRIGITTE.

Qu'en dites-vous tous deux?
Une femme était dans ces lieux!
Ah! c'est indigne, c'est affreux! etc.

BLUM.

En croirai-je mes yeux!
Que faire et que dire en ces lieux?
Daignez m'écouter tous les deux.
Loin d' vous faire des traits,
Je vous aime, je le promets,
Et bien plus que jamais.

MAURICE.

Ah! c'en est trop, tarteiff! je suis jaloux,
Craignez l'excès de mon courroux.

BRIGITTE, à Louisa.

Ah! c'en est trop, d'ici retirez-vous,
Craignez l'excès de mon courroux.

BLUM et LOUISA.

Mais un instant, de grâce apaisez-vous.
Daignez calmer votre courroux.

MAURICE.

Taisez-vous! si j'afais mon sapre, je l'aurais déchà passé au travers de ton intifitu.

BLUM.

Par exemple!

BRIGITTE.

Faites donc l'étonné ; n'est-ce pas mademoiselle Louisa ?

BLUM.

Mademoiselle Louisa !

BRIGITTE.

La maîtresse de Maurice, ou plutôt la vôtre.

BLUM.

Vous pourriez supposer?... monsieur Maurice... mademoiselle Brigitte...

BRIGITTE.

Enfin, monsieur, comment mademoiselle se trouve-t-elle chez vous ?

MAURICE.

Répontez ; pourquoi est-elle ici ?

LOUISA.

Oui, monsieur, pourquoi y suis-je ? est-ce que je le sais ?

BLUM.

Eh bien ! et moi donc ? car à la fin, la patience m'échappe, et je m'en prendrai à tout le monde ; je demanderai s'il est possible de placer un citoyen honnête et paisible dans une suite non interrompue de situations équivoques, qui compromettent son honneur ou son existence. Que diable ! il faut que ça finisse, ou je me fâcherai aussi.

BRIGITTE, s'élançant vers Blum pour les séparer.

O ciel ! monsieur Blum !

LOUISA, s'élançant de même près de Maurice.

De grâce, monsieur Maurice...

MAURICE.

Finissons, car il être tard ; temain matin, à cinq heures, ché fiendrai avec deux sapres.

BLUM.

Pourquoi faire ?

MAURICE.

Et temain, vous comprenez, l'un de nous teux, il ne décheunera pas.

BLUM.

O ciel !

MAURICE.

En attendant, matemoiselle Louisa, fous allez avoir la ponté de fenir... que je contuise vous chez vos parents.

BLUM.

O ciel ! et moi à qui on l'a confiée sur ma tête, je ne souffrirai pas...

BRIGITTE.

Taisez-vous, perfide !... et vous, mon cousin, allez, qu'on ne vous revoie plus.

(Elle fait sortir Maurice, qui emmène Louisa, et elle empêche Blum de les suivre, en lui ordonnant de rester dans la chambre.)

SCÈNE VIII.

BLUM, BRIGITTE.

BLUM.

Elle s'en va ! et l'homme au manteau, qui demain ou ce soir peut-être viendra me la redemander... Ah ! Brigitte, qu'avez-vous fait ? malheureuse Brigitte, qu'avez-vous fait ?

BRIGITTE.

Laissez-moi, monsieur, et ne me parlez plus. Tous les hommes sont des monstres ; et si je regrette quelque chose maintenant, c'est la fidélité que je vous ai gardée pendant cinq ans. Dieu ! que les femmes sont dupes ! aussi, certainement, si c'était à recommencer...

BLUM.

Brigitte ! la colère vous égare. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

BRIGITTE.

Il suffit, monsieur. (Remettant son mantelet.) Vous allez me reconduire chez moi; car bien certainement je ne resterai pas un quart d'heure de plus avec un homme aussi immoral et aussi dangereux.

BLUM.

Quoi ! Brigitte ! vous me quittez ! et vous me quittez fâchée contre moi !

AIR de Paris et le Village.

Est-ce donc ainsi que devait
Se terminer cette soirée !
(A Brigitte, qui reprend son mantelet.)
Vous reprenez ce mantelet...

BRIGITTE.

A partir je suis préparée.

BLUM.

Lorsqu'en entrant, je vous ai vue ici
L' déposer avec tant de grâce,
Je me flattais que d'aujourd'hui
Il ne reprendrait plus sa place.

BRIGITTE.

C'est votre faute, monsieur Blum.

BLUM.

Et si j'étais innocent, mademoiselle Brigitte ?

BRIGITTE.

C'est impossible; n'ai-je pas vu de mes propres yeux ?...

BLUM.

Alors je vois bien que vous ne m'aimez plus, mademoiselle Brigitte; car vous croyez à ce que vous avez vu, plutôt qu'à ce que je vous dis.

BRIGITTE.

Mais comment se fait-il ?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; UN HOMME, enveloppé d'un manteau.

(Il est entré pendant que Blum parlait encore; il s'est avancé en silence, et au moment où Brigitte a fini de parler, il frappe sur l'épaule de Blum.)

BLUM, se retournant.

Ah! mon Dieu! encore un?

L'INCONNU.

Blum! te voilà; où est la jeune fille que je t'ai confiée il y a une heure?

BRIGITTE, à part.

Il serait vrai!

BLUM, à part.

C'est fait de moi! (Haut.) Monsieur... car à la voix il me semble...

L'INCONNU.

Silence!

BLUM.

Il me semble reconnaître la personne inconnue...

L'INCONNU.

Qui que je sois, tu dois taire mon nom. Où est cette jeune fille?

BLUM.

Je ne sais comment vous dire... vous saurez, monsieur, que, d'après vos ordres... mademoiselle Louisa...

L'INCONNU.

Tu la connais donc?

BLUM.

Oui, mademoiselle Louisa Kaufmann, la filleule du restaurateur...

L'INCONNU.

Silence! puisque tu sais son nom, tu devines le reste; et tu te doutes sûrement que, voulant du bien à cette petite, ou du moins lui portant quelque intérêt, je ne pouvais pas la laisser chez son parrain dans un pareil moment; elle y courait trop de dangers.

BLUM, à part.

Ah! mon Dieu! comment lui dire?... (A l'inconnu.) C'est qu'il n'y a qu'un instant, et sans que j'aie pu l'empêcher, elle vient d'y retourner.

L'INCONNU.

Chez son parrain! à la bonne heure, je n'aurais pu l'emmener dans ma fuite, et tu as aussi bien fait.

BLUM.

Vraiment, j'ai bien fait? (A part.) c'est sans le savoir. (Haut.) Vous n'êtes donc pas fâché?

L'INCONNU.

Eh non! tu sais bien qu'à présent, il n'y a plus rien à craindre, et que les dangers qui la menaçaient ont disparu.

BLUM.

Ah! ils ont disparu! (A part.) Que diable ça peut-il être?

L'INCONNU, à voix basse.

L'entreprise a manqué.

BLUM.

Il serait possible! quoi! cette fameuse entreprise?

L'INCONNU.

Tout le monde n'y a pas mis le même zèle que toi, ni surtout la même fidélité; n'importe, en ce qui me concerne, grâce au crédit de mon maître, je suis sûr de m'en tirer; mais c'est toi et les autres!

BLUM.

Ah! mon Dieu!

L'INCONNU.

Du reste, à trois heures du matin, au bord du fleuve, il

y aura une chaloupe amarrée... Eh bien! est-ce que tu ne comprends pas?

BLUM.

Si, monsieur, une chaloupe amarrée... Pourquoi me dites-vous cela?

L'INCONNU.

Pour que tu en profites, si tu veux.

BLUM.

Et si je ne voulais pas?

L'INCONNU.

Tu en es le maître; auquel cas je dois te prévenir qu'à sept heures tu seras pendu.

BLUM.

Pendu à sept heures!

L'INCONNU.

Peut-être plus tôt, peut-être plus tard; mais ça ne peut pas te manquer.

(Il s'éloigne.)

BLUM, l'arrêtant.

Encore un mot.

L'INCONNU, s'éloignant toujours, et avec mystère.

Adieu. Oublie les relations que nous avons eues ensemble. A trois heures... au bord du fleuve... une chaloupe vous attendra. Adieu, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE X.

BLUM, BRIGITTE; ils se regardent quelque temps sans rien dire.

BLUM.

Eh bien?

BRIGITTE.

Je n'y comprends rien.

BLUM.

Eh bien! mademoiselle, depuis une heure, voilà comme je suis.

BRIGITTE.

Mais quels sont ces dangers qui vous menacent?

BLUM.

Est-ce que je sais? est-ce que j'ai le temps de m'y reconnaître? A trois heures, une chaloupe... à cinq heures, Maurice qui doit me passer son sabre à travers le corps... à sept heures, être pendu... ça se succède avec une rapidité... je ne pourrai jamais suffire à tout.

BRIGITTE.

Pourquoi alors ne pas déclarer aux magistrats?...

BLUM.

Eh! parbleu, j'y avais bien pensé, et j'aurais été sur-le-champ tout leur révéler... si j'avais su quelque chose.

BRIGITTE.

Quoi! vous n'êtes pas au fait?

BLUM.

Pas le moins du monde; car, excepté les huit cents florins de tantôt, ce maudit manteau ne m'a rapporté que des tribulations, sans compter celles que j'ai en perspective.

BRIGITTE.

Alors il faut vous cacher, il faut partir.

BLUM.

Partir! non, morbleu! je veux connaître ce mystère.

BRIGITTE.

Et si vous êtes pendu?

BLUM.

On me dira pourquoi, et c'est un moyen de tout savoir : aussi je ne m'en irai pas, je tiens à être pendu, ne fût-ce que par curiosité.

BRIGITTE.

C'est fini, il a perdu la tête. Dieux! mon cousin Maurice.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MAURICE.

BLUM.

M. Maurice! Ah çà, il avance; car il n'est pas l'heure.

MAURICE.

Non, monsieur Blum, je fenir point en ennemi; je être raccommodé afec montemoiselle Louisa: elle m'afoir tout raconté; ché ouplié mon fifacité pour saufer fous.

BRIGITTE.

Eh! au contraire; c'est le moment d'en avoir, et plus que jamais. De quoi s'agit-il?

MAURICE.

D'un éfénement qui fait tiaplement du bruit, et que jé afré appris en reconduisant montemoiselle Louisa. Deux ou trois personnes de qualité, qui prudemment restent derrière, hafré formé une conspiration contre le comte de Rinsberg, la favori du prince; ils hafaient fait entrer dans c'té complot sept ou huit personnes du peuple, des artisans, des ouvriers, à qui on hafré donné chacun huit cents florins.

BLUM, tremblant.

Dieu! nous y voilà.

MAURICE.

Mais voilà lé malice; ces gens-là ils se connaissaient pas même entre eux, et ils se distinguaient seulement à des signes de ralliement confenus; entré autres, à un manteau noir de forme particulière.

BLUM et BRIGITTE.

Oh ciel!

MAURICE.

Ya, le cousin savoir très-bien.

BLUM.

Moi, du tout; c'est que je ne savais pas; oh! non, je ne savais pas.

MAURICE.

Pien, pien, vous hafré raison de dire ainsi; mais on croira pas fous; la comte de Rinsberg, ell' defait souper ce soir, avec quelques amis, chez Kaufmann, le restaurateur; alors le dessein, il était pris, suivant les uns, de faire sauter lui à la fin du rebas, avec de la boudre...

BRIGITTE.

Le faire sauter!

MAURICE.

Ya, au dessert, comme un' pouteille de Champagne, pouf, mais pas pien fort. Selon les autres, on tevait seulement enlever lui sur un chaloupe qui attendait, et le contuire en pays étranger; mais la comblot, il fient d'être découvert.

BRIGITTE et BLUM.

Et comment?

MAURICE.

On n'en sait rien encore, mais on poursuit les gaillards. Ce coquin d'intendant, le tuteur de Louisa, il en était; et nous en foilà téparrassés pour notre mariage. Montemoiselle Louisa et moi nous connaissons une autre personne combromise, et vous aussi, mon cousine, (Regardant Blum.) et ché suis fenu, sans manquer à mon consigne, pour lui tire en ami : Fa-t'en, toi, tout de suite.

BRIGITTE.

Je vous remercie, mon cousin, ainsi que mademoiselle Louisa; mais apprenez que Blum n'est pas coupable.

BLUM.

Non, sans doute; mais comment le prouver? est-ce que vingt personnes ne m'ont pas vu avec ce maudit manteau?

est-ce que vous n'avez pas dit ce soir à toutes vos connaissances que j'avais reçu huit cents florins? est-ce que je n'ai pas assisté à la séance qui s'est tenue?

MAURICE.

Ce être un homme pertu.

BLUM.

Et pendu! Il n'y a plus qu'un moyen... vous savez...

BRIGITTE.

Et lequel?

BLUM.

Celui qu'on m'indiquait tout à l'heure, la chaloupe; c'est mon seul refuge.

BRIGITTE.

Quoi! monsieur Blum, vous me quittez?

BLUM.

Hélas! oui, mademoiselle Brigitte! et la nuit de nos noces! vous le disiez bien ce matin : il est impossible que jamais nous puissions être mariés.

BRIGITTE.

Dieu! quelle fatalité! et tout cela pour avoir fait douze manteaux!

BLUM.

Et un treizième par-dessus le marché; moi qui ne m'étais jamais mêlé de politique.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

Adieu! séparons-nous.

BRIGITTE.

Oh ciel!
Combien cet adieu m'est pénible!

BLUM.

Ah! c'est un moment bien cruel!

MAURICE.

Oui, c'être tiaplement sensible.

BRIGITTE.

De l'hymen nous faisions l'essai.

BLUM.

Le destin ne veut pas permettre...
Vous m'écrirez, n'est-il pas vrai?

BRIGITTE.

Oui, mais qu'est-c' que c'est qu une lettre!

(Ils tirent tous trois leurs mouchoirs et se mettent à pleurer.)

MAURICE.

Allons, cousin, bartez! tout de suite.

BLUM.

Dieu! l'on vient. Il n'est plus temps.

BRIGITTE.

Que vois-je! mademoiselle Louisa.

MAURICE.

Montemoiselle Louisa!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LOUISA.

LOUISA.

C'est moi-même; on m'a permis de venir; et je suis accourue chercher M. Blum.

BLUM.

Me chercher!

LOUISA.

Eh! oui vraiment. Le comte de Rinsberg vient d'arriver pour souper chez nous avec plusieurs jeunes seigneurs. « Messieurs, a-t-il dit en entrant, il paraît qu'on voulait interrompre notre repas : raison de plus pour le faire splendide. »

MAURICE.

Tarteiff! ce être bien.

LOUISA.

Alors on s'est mis à table.

MAURICE.

Ce être encore mieux.

LOUISA.

Or, vous savez que je les servais, parce que le comte de Rinsberg veut toujours que ce soit moi.

MAURICE.

Ce être plus aussi bien.

LOUISA.

On lui a demandé alors comment il avait découvert le complot. « De la manière la plus bizarre, a-t-il répondu. On m'avait apporté ce soir, de chez mon tailleur, un habit neuf, et en fouillant dans ma poche, j'y ai trouvé une lettre qui m'a à peu près tout dévoilé, et j'ai agi en conséquence. »

BLUM.

Dieu! la circulaire de l'inconnu que j'avais laissée dans la poche à droite.

LOUISA.

« J'ai pensé, continua le comte, que des gens qui ne pouvaient arriver jusqu'à moi me faisaient passer ce charitable avis; et j'ai envoyé chez mon tailleur, qui n'avait aucune connaissance de l'aventure : car l'habit avait été fait et porté chez moi par un de ses garçons nommé Blum, que je ferai chercher demain pour le remercier du service qu'il m'a rendu. »

BLUM et BRIGITTE.

Il serait possible!

LOUISA.

Alors je me suis avancée et j'ai dit à M. le comte que je connaissais votre demeure. « Eh bien! petite, a-t-il répondu, fais annoncer à M. Blum que je le nomme mon tailleur, le tailleur de la cour. Et nous voulons qu'il vienne au dessert, pour nous raconter son histoire. »

BLUM.

Dieu! que de faveurs à la fois! je n'y puis croire encore.

BRIGITTE.

Tailleur de la cour! Ah! monsieur Blum!

BLUM.

Ah! mademoiselle Brigitte! nous serons donc mariés! (A Louisa.) Et dites-moi, monseigneur avait-il l'air content de son habit neuf? lui allait-il bien?

LOUISA.

A merveille.

BLUM.

C'est ce qu'il m'a semblé en l'essayant. Mademoiselle Louisa, mon cher Maurice, nous ne serons point ingrats; apprenez que nous avons huit cents florins, les dépouilles de l'ennemi, que je vais porter à monseigneur; et s'il me les laisse, nous partagerons.

LOUISA et MAURICE.

Dieu! quel bonheur!

BRIGITTE.

Vous allez donc tout lui raconter?

BLUM.

Oui, vraiment, toute la vérité, excepté l'histoire de la chaloupe, dont je ne dirai pas un mot.

BRIGITTE.

C'est juste, nous avons bien assez à nous occuper de notre mariage.

TOUS.

AIR : Il faut rire, il faut boire. (La Dame blanche.)

Bénissons à la ronde
L' sort qui nous unit tous;
Le hasard en ce monde
En sait plus que nous.

BRIGITTE, au public, montrant Blum.

AIR du vaudeville de L'Actrice.

N'allez pas causer la disgrâce
D'un innocent conspirateur;
Quand on vient de lui faire grâce,
Ne vous armez pas de rigueur;
Laissez, dans cette circonstance,
Passer ses faut's incognito,
Et permettez à l'indulgence
De les couvrir de son manteau.

CHOEUR.

Bénissons à la ronde, etc.



LA BELLE-MÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

Théatre de S. A. R. Madame. — 1er Mars 1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DUVERSIN, négociant	MM.	Clozel.
LE COLONEL DE GIVRY		Paul.
CHARLES, fils de M. Duversin		Béranger.
ÉLISA, femme de M. Duversin	Mmes	Théodore.
CLAIRE, } autres enfants de M. Duversin.		Dormeuil.
JULES, } autres enfants de M. Duversin.		Virginie-Déjazet.
Mlle TURPIN, gouvernante		Julienne.

A Paris, dans la maison de M. Duversin.



LA BELLE-MÈRE

Un salon. Porte au fond, deux portes latérales ; une table, sur le devant, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Non, colonel, non, ma caisse n'est jamais fermée pour vous ; voici le montant de vos traites.

LE COLONEL.

Ah ! monsieur, c'est un véritable service que vous me rendez ; s'il fallait avoir affaire à un autre que vous...

M. DUVERSIN.

Eh mais ! je ne le veux pas ; comment donc ? mais je tiens à être toujours votre banquier et votre confident ! car vous savez que je suis votre confident. (Lui donnant des billets.) Voyez, c'est la somme, je crois, neuf mille francs.

LE COLONEL.

Oui, oui, parfaitement. Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de compter.

AIR du vaudeville du Piége.

Au diable ces gens froids et lourds

Qu'on voit, pleins de terreurs secrètes,
Passer la moitié de leurs jours
A compter dépenses, recettes!
Ah! pour mes revenus, je crois
Que je suis un meilleur système,
Car sans compter je les reçois,
Et je les dépense de même.

M. DUVERSIN.

Sans doute; vous êtes toujours occupé d'affaires plus importantes. Et dites-moi, comment vont les amours?

LE COLONEL.

Ah! que me dites-vous là?

M. DUVERSIN.

Est-ce que par hasard vous ne seriez pas éperdument amoureux?

LE COLONEL.

Au contraire, vous devez me trouver triste, abattu, défait.

M. DUVERSIN.

Allons, vous adorez encore une jolie femme, j'en suis sûr?

LE COLONEL.

Bah! qui est-ce qui n'aime pas une jolie femme? Il s'agit bien d'autre chose!

M. DUVERSIN.

Vrai! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Une jolie femme! parbleu! j'en aimai toujours une, moi; mais aujourd'hui...

M. DUVERSIN.

Aujourd'hui?

LE COLONEL.

J'en aime deux.

M. DUVERSIN.

Deux!

LE COLONEL.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Ah! vous allez sermonner, je parie;
J'aime deux femmes.

M. DUVERSIN.

Deux, vraiment?
Rien que cela!

LE COLONEL.

Mais quoi donc, je vous prie?
Ce n'est pas trop.

M. DUVERSIN.

Eh! non assurément.
Mon cher ami, lorsque j'avais votre âge,
Il me semblait, incertain dans mon choix,
Qu'on pouvait, sans être volage,
Les aimer toutes à la fois.

LE COLONEL.

Oh! ce n'est pas une plaisanterie!... D'honneur! (Montrant son cœur.) elles sont là toutes les deux, deux demoiselles! Je ne vous les nommerai pas, ce serait indiscret... et puis il y en a une dont je ne sais pas le nom; mais toutes les deux sont charmantes, et j'ai pour elles un amour également tendre, également sincère. Ah! je crois cependant que j'aime mieux la brune; elle a l'œil plus vif, la taille plus... Il est vrai que la blonde a plus de charmes, des traits plus doux, et je ne sache pas qu'il y ait une femme qui plaise davantage... si ce n'est l'autre, peut-être.

M. DUVERSIN.

A la bonne heure! au moins on peut comparer, choisir.

LE COLONEL.

Choisir! ça ne se peut pas. Vous croyez que je suis infidèle, hein? Oui, eh bien! non, c'est impossible; il y a de la fatalité dans mon aventure : une jeune personne que j'ai connue il y a six mois en province, où elle était avec sa tante...

M. DUVERSIN.

Ah! c'est la blonde?

LE COLONEL.

Justement; et je l'adorais, lorsqu'un matin j'appris qu'elles venaient de partir en poste pour Paris; et depuis lors, je n'ai pas revu ma charmante inconnue.

M. DUVERSIN.

Mais c'est un roman que cela!

LE COLONEL.

N'est-ce pas qu'en y mettant deux ou trois duels et un enlèvement, ça serait quelque chose de drôle? Jugez de mon désespoir! ses traits charmants ne sortaient plus de ma pensée, je ne pouvais quitter les lieux où je l'avais vue, où je lui avais parlé; c'est alors que nous changeâmes de garnison, et que je connus...

M. DUVERSIN.

La brune?

LE COLONEL.

Oui. Jamais je ne vis plus de grâces, plus de beauté.

M. DUVERSIN.

Et l'autre fut oubliée?

LE COLONEL.

Non, oh! non; l'autre doit aimer plus tendrement! Que voulez-vous? je les adore toutes les deux, et quoi qu'il arrive, vous voyez bien que je serai toujours le plus malheureux des hommes.

SCÈNE II.

LES MÊMES; Mlle TURPIN.

M. DUVERSIN.

Eh bien! qu'est-ce, mademoiselle Turpin?

LE COLONEL, bas.

Ah! c'est une demoiselle!

M. DUVERSIN, de même.

Mon Dieu, oui.

AIR : Je ne veux pas qu'on me prenne.

Elle se donne cinquante ans.

LE COLONEL, de même.

Mais elle en porte bien soixante.

M. DUVERSIN, de même.

Ses attraits ne sont pas brillants,
Sa douceur n'est pas séduisante,
Elle est sèche dans son maintien,
De son esprit elle raffole...
Elle se dit fille de bien,
Très-sage...

LE COLONEL, de même.

Et je parierais bien
Qu'on la croit toujours sur parole.

M. DUVERSIN.

Voyons, mademoiselle Turpin.

Mlle TURPIN.

Monsieur, j'attendais. L'artificier est dans le jardin, et le glacier fait demander à quelle heure il doit être ici.

M. DUVERSIN.

Mais, comme l'orchestre, de huit à neuf. Ah! mademoiselle Turpin, dès que mes enfants seront arrivés, vous me les enverrez ici.

Mlle TURPIN.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Je vous demande bien pardon ; vous étiez occupé. Il paraît que vous êtes au milieu des préparatifs d'une fête.

M. DUVERSIN.

Un bal de noces.

LE COLONEL.

Ah! vous mariez un de vos enfants?

M. DUVERSIN.

Non; vous ne devinez pas?

LE COLONEL.

Vous vous remariez?

M. DUVERSIN.

C'est fait; je suis arrivé de la campagne ce matin, et, comme vous voyez, j'attends ma femme ce soir : c'est pourquoi mes bureaux sont fermés aujourd'hui.

LE COLONEL.

Ma foi, mon cher monsieur Duversin, je vous fais mon compliment; une jeune femme sans doute... (A part.) Ils épousent toujours de jeunes femmes.

M. DUVERSIN.

Vingt-deux ans.

LE COLONEL.

C'est charmant! Mais vous disiez que vous ne vous remarieriez pas à cause de vos enfants?

M. DUVERSIN.

Oh! cela tient à des circonstances... Et cependant ils sont loin d'approuver mon mariage; au moins ils ont cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie; et en ce moment encore ils sont chez une tante.

LE COLONEL.

De l'humeur, du dépit? c'est assez l'usage.

M. DUVERSIN.

Il n'y a pas jusqu'à ma vieille gouvernante, que vous venez de voir, qui ne me déclare la guerre.

LE COLONEL.

Une gouvernante! parbleu! je crois bien, la voilà détrônée; elle a maintenant une maîtresse.

M. DUVERSIN.

Et puis, ce que vous n'osez pas dire, c'est qu'à mon âge, j'ai fait, en me mariant, une extravagance.

LE COLONEL.

Moi! je ne dis pas cela.

M. DUVERSIN.

Mais vous le pensez.

LE COLONEL.

Du tout; chacun est libre, surtout quand c'est à ses risques et périls.

M. DUVERSIN.

Vous avez raison; et pourtant je parie qu'à ma place le danger ne vous eût pas arrêté.

LE COLONEL.

Je crois bien, nous autres militaires, c'est notre état! Mais vous, un négociant, qui n'y étiez pas obligé! Elle est donc bien jolie?

M. DUVERSIN.

Mieux que cela; c'est un ange à qui je dois la vie et l'honneur. Fille d'un colon de Saint-Domingue, elle me fut autrefois confiée par un ami mourant; et pendant le temps qu'elle fut ma pupille, j'eus le bonheur de lui rendre quelques services, de réaliser sa fortune qui, dans nos colonies, était fort exposée; depuis, elle a habité Strasbourg avec son frère.

LE COLONEL.

Strasbourg!

M. DUVERSIN.

Oui. Qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Rien, rien; c'est l'endroit où j'ai connu ma seconde; et des souvenirs... Mais, pardon, continuez.

M. DUVERSIN.

Il y a six mois, des retards, des malheurs, des spécula-

tions hasardées avaient mis ma fortune en péril, j'étais près de manquer; et, décidé à ne pas survivre à mon déshonneur, j'avais éloigné de moi ma famille; j'avais envoyé ma fille en province, et mon fils aîné chez un de mes correspondants; encore quelques jours, et j'allais exécuter mon fatal dessein, quand je vois arriver ici, à Paris, ma jeune pupille qui venait d'atteindre sa majorité, et qui avait appris ma position. « Cette fortune que je vous dois, me dit-elle, je viens vous l'offrir pour conserver la vôtre. »

LE COLONEL.

Il se pourrait!

M. DUVERSIN.

Je vous vois, comme moi, ému de tant de générosité; et quant à ma réponse, vous la devinez sans peine. « Eh bien! continua-t-elle, si mon tuteur, si mon ami me refuse, mon époux doit accepter. » Jugez de ma surprise; elle m'avoua qu'elle m'aimait; que depuis son enfance, mes soins, ma tendresse, avaient touché son cœur; et qu'étrangère en France, elle serait heureuse de trouver en moi un guide, un ami. Que vous dirai-je! j'étais trop heureux moi-même de croire à son amour, je me laissai persuader, je l'épousai, et le bonheur est entré avec elle dans ma maison. Voilà, colonel, toute l'histoire de mon mariage; voilà cette femme que mes enfants refusent de voir, et contre laquelle vous-même peut-être aviez tout à l'heure des préventions.

LE COLONEL.

Eh bien! je n'en ai plus, sa conduite est admirable; et maintenant je suis pour vous, et surtout pour elle. J'espère bien que vous me présenterez à madame.

M. DUVERSIN.

Comment donc! mais dès aujourd'hui, si vous le voulez; car cette fête est pour célébrer son arrivée; je ne vous savais pas à Paris; d'ailleurs, je vous vois rarement; tenez, faites-moi le plaisir d'accepter mon invitation, restez.

LE COLONEL.

Monsieur...

M. DUVERSIN.

J'aurai du plaisir à vous présenter à ma famille, et nous vous distrairons de vos chagrins.

LE COLONEL.

Ah! vous avez raison; quand on a des peines... et j'aime la danse à la folie! J'accepte volontiers; mais permettez un quart d'heure à ma toilette, et je suis à vous. Ah! mon cher monsieur Duversin, quand pourrai-je vous retenir au bal de ma noce!

M. DUVERSIN.

Avec la brune?

LE COLONEL.

Oui, oui, avec la blonde.

(Il sort.)

M. DUVERSIN.

Je compte sur vous... C'est bien l'homme le plus aimable et le plus fou!

SCÈNE IV.

M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

Mlle TURPIN.

Monsieur, voici vos enfants.

M. DUVERSIN.

Ah! ah! les rebelles! approchez, approchez, ne craignez rien. Charles, tu n'as pas coutume de m'aborder ainsi; est-ce que tu n'as pas de plaisir à me revoir?

CHARLES.

Moi! bien au contraire.

M. DUVERSIN.

Eh bien! Claire, tu ne viens pas m'embrasser?

CLAIRE.

Mon papa...

M. DUVERSIN, à Jules, qui se cache derrière sa sœur.

Jules se cache? je le croyais encore au collége.

JULES.

Non, mon papa, je n'y suis plus.

M. DUVERSIN.

Tant mieux, pour aujourd'hui. J'aurais bien quelques reproches à vous faire, ingrats! en n'assistant pas à mon mariage, vous m'avez désobéi, vous m'avez outragé; (Ils font un mouvement.) mais ne craignez rien, vous dis-je, votre belle-mère a demandé grâce pour vous.

Mlle TURPIN, à part.

Une belle-mère qui demande grâce!

M. DUVERSIN.

Ce n'est pas tout. Charles, tu as un cheval à la campagne, tu aurais dû venir le chercher, mais on te l'amènera.

CHARLES.

Comment, mon père, vous avez eu la bonté...

M. DUVERSIN.

Non, non, ce n'est pas moi; c'est un présent de ta belle-mère.

CHARLES, à part.

Oh! en ce cas...

M. DUVERSIN.

Jules!

(Il lui donne une montre.)

JULES.

Une montre à répétition!

M. DUVERSIN.

Ta belle-mère espérait te la remettre elle-même; tu n'es pas venu, je m'en suis chargé.

JULES.

Ma belle-mère! oh! c'est égal, je la prends, mon papa.

M. DUVERSIN, à Claire.

Quant à toi, ma chère, depuis longtemps tu avais prié madame Germeuil, ta tante, de te procurer une demoiselle de compagnie pour t'aider dans tes études. Eh bien! j'y ai consenti ; elle t'envoie aujourd'hui mademoiselle de Lussan, une jeune orpheline élevée par elle.

CLAIRE.

Ah! cette bonne tante! elle a bien senti le besoin que j'avais d'une amie, surtout dans ce moment-ci; et mademoiselle de Lussan sera reçue par nous à bras ouverts; (A mademoiselle Turpin.) car celle-là, du moins, ne vient pas...

M. DUVERSIN.

De votre belle-mère? il paraît que ce nom-là suffit pour tout gâter.

Mlle TURPIN.

Monsieur, je vous l'avais prédit.

M. DUVERSIN.

Vous êtes folle, vous; de grâce, plus de mutinerie! Préparez-vous à recevoir ma femme comme vous le devez; c'est à vous à faire les honneurs de la fête que je donne ce soir ; je vous en prie ; au besoin, je vous l'ordonne ; et vous, mademoiselle Turpin, de la prudence.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

CHARLES.

Je vous l'ordonne! c'est la première fois qu'il nous parle ainsi.

Mlle TURPIN.

Pauvres enfants! comme on sent bien tout de suite que c'est une belle-mère qui commande!

CLAIRE.

Cependant je croyais qu'il nous gronderait davantage.

Mlle TURPIN.

Pourquoi? parce que vous avez refusé d'assister à la cérémonie? mais décemment vous ne le pouviez pas; et moi-même, qui ne suis que gouvernante, si votre père m'eût mandé d'aller à la campagne...

JULES.

Vous y auriez été.

Mlle TURPIN.

Non, monsieur.

JULES.

Laissez donc; une noce, c'est si bon! (A part.) Elle est gourmande, mademoiselle Turpin, très-gourmande.

Mlle TURPIN.

Non, monsieur; on peut vous gagner par des présents; mais moi...

JULES.

C'est pour la montre que vous me dites cela, n'est-ce pas? c'est papa qui me l'a donnée, je ne connais que lui, moi. Une montre est si utile à mon âge! surtout quand on commence à avoir des affaires, et des rendez-vous, pour ne pas confondre.

Mlle TURPIN.

Oui, des rendez-vous!... si vous en avez désormais, ce sera au collége, avec votre professeur de grec et de latin.

JULES.

Comment! vous croyez que ma belle-mère me fera renvoyer au collége?

Mlle TURPIN, avec colère.

Elle n'y manquera pas.

JULES.

Par exemple, voilà de l'arbitraire et du despotisme; moi qui ai fini mes humanités!

Mlle TURPIN, *toujours avec colère.*

Oui, parlez d'humanité à une marâtre!

CHARLES.

Mes pauvres amis, c'est vous que je plains; car, moi, je n'ai plus longtemps à rester ici.

CLAIRE.

Si vous saviez, si mon père savait qu'il s'est engagé, et qu'il part demain!

CHARLES.

AIR de Oui et Non.

Oui, je partirai; mais avant
Je prétends écrire à mon père,
Afin qu'il apprenne comment
Nous aimons notre belle-mère.

JULES.

C'est bien... écris-lui, fâche-toi;
Présent, on craint quelque riposte;
Mais on est bien plus fort, je croi,
Lorsqu'on se fâche par la poste.

Mlle TURPIN.

Comment, vous êtes décidé?

CHARLES.

Oui, sans doute, mon père aurait pu me pardonner les dettes, les folies que j'ai faites, s'il n'y avait pas là une belle-mère; mais maintenant, il n'y a plus d'espoir, me voilà soldat. Le plus ennuyeux, c'est qu'on vient de me donner un nouveau colonel que je ne connais pas, et auquel il faut que je me présente demain.

Mlle TURPIN.

Et tout cela, à cause de cette étrangère!

CLAIRE.

Et moi, mes amis, j'ai bien d'autres sujets de haine. Vous savez ce jeune officier qui venait si souvent nous voir dans cette ville où mon père nous avait envoyés en secret?

Mlle TURPIN.

Eh bien?

CLAIRE.

Eh bien! après notre départ, son régiment fut appelé à Strasbourg; et là... oh! c'est ma tante qui m'écrit tous les détails, il est devenu éperdument amoureux d'une demoiselle; et cette demoiselle, c'est notre belle-mère.

Mlle TURPIN.

Votre belle-mère! quelle indignité!

CLAIRE.

Et personne qui partage mes peines! Au moins quand mademoiselle de Lussan sera près de moi, nous pourrons en causer et en dire tout le mal qu'elle mérite.

Mlle TURPIN.

Oui, ça soulage.

JULES.

Moi, je parierais qu'elle est laide, cette femme-là.

CHARLES.

Ce doit être une grande, sèche, jaune.

CLAIRE.

Je ne crois pas; c'est une grosse rouge.

JULES.

Oh! dites donc? c'est une Américaine, n'est-ce pas? elle est peut-être noire? Tiens, ce serait drôle.

Mlle TURPIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas bonne; et votre père veut que vous fassiez les honneurs...

CHARLES.

Aux étrangers, soit; mais à elle, jamais!

JULES.

Oui, qu'elle vienne!

CLAIRE.

Oh! je sens là que je ne pourrais pas lui dire un mot, si je ne pouvais la tourmenter.

Mlle TURPIN.

Oh ! que ce serait bien fait ! Mais qu'entends-je ? une voiture ! C'est sans doute quelqu'un invité à la fête.

CHARLES.

Eh ! non, des cartons, des paquets; c'est quelqu'un qui voyage.

CLAIRE.

Si c'était notre belle-mère !

CHARLES.

Non, une jeune personne.

CLAIRE.

Mademoiselle de Lussan ?

CHARLES.

Il n'y a pas de doute ; quelle jolie tournure !

JULES.

Oh ! comme elle est bien !

CHARLES.

Eh ! vite, je cours la recevoir.

JULES.

Attends, je mets mes gants, et j'y vais.

CHARLES.

Laisse donc ! il veut recevoir les dames, lui !

JULES.

Tiens, pourquoi pas ? une jolie demoiselle... Tout comme un autre ; parce que mon frère Charles est militaire, il croit qu'il n'y a que lui de la famille qui doive être galant.

Mlle TURPIN.

Galant, galant ! Avant d'être galant, il vous faut passer encore quelques années au collége.

JULES.

Au collége, au collége ! ils n'ont que cela à dire...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Pour le latin, grec et logique,
Oh! j'en ai raisonnablement;
Je sais la danse et la musique;
J'ai de l'esprit, je suis charmant;
J'aime les dames, et que sais-je?
Je commence à plaire déjà;
Dites-moi donc, après cela,
Ce qu'on peut m'apprendre au collége?

SCÈNE VI.

ÉLISA, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

(Jules va au-devant d'Élisa et prend son chapeau, qu'il met sur la table.)

ÉLISA, à Charles.

Monsieur, combien je vous remercie!

CHARLES, à Claire.

Ma sœur, mademoiselle de Lussan. Je l'aurais deviné, rien qu'au trouble de mademoiselle, lorsqu'elle a appris que mon père n'y était pas. (A Élisa.) Mais rassurez-vous; nous sommes les enfants de M. Duversin. Voici mon frère Jules, ma sœur Claire...

CLAIRE.

Qui vous attendait avec impatience.

ÉLISA.

Et mademoiselle Turpin, sans doute? Une demoiselle très-respectable.

Mlle TURPIN.

Mademoiselle... (A part.) Elle est charmante, cette jeune personne!

ÉLISA.

Quant à M. Charles, je l'ai reconnu tout de suite : on m'a si souvent parlé de toute la famille!

CLAIRE.

Oui, madame Germeuil, qui vous envoie.

ÉLISA.

Elle-même; et il me tardait bien de vous voir.

CLAIRE.

Et moi donc! j'en avais grand besoin.

JULES.

Car dans l'état de tyrannie et d'oppression où nous sommes...

CLAIRE.

C'est quelque chose qu'un allié de plus.

ÉLISA.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

CLAIRE.

Est-ce que ma tante ne vous a pas dit?... est-ce que vous ne savez pas que nous avons une belle-mère?

ÉLISA.

Ah! oui, votre belle-mère!

Mlle TURPIN.

Dites donc une marâtre.

ÉLISA.

C'est donc une bien méchante femme?

CHARLES.

Une intrigante, qui vient ici pour nous désunir.

JULES.

Qui donne de mauvais conseils à mon père.

CLAIRE.

Et qui veut être seule aimée de lui.

JULES.

Oui; mais, en revanche, nous ne l'aimerons guère, voyez-vous.

ÉLISA.

Oh ! ni moi non plus; et, d'après ce que vous me dites là, je la déteste déjà de confiance et sur parole.

CLAIRE.

Vrai ! eh bien ! tenez, embrassons-nous; car j'en mourais d'envie.

(Elles s'embrassent.)

Mlle TURPIN.

Bravo ! J'ai vu tout de suite que nous serions d'accord contre l'ennemi commun; car c'est moi qui ai formé la coalition. Ils n'y pensaient seulement pas.

ÉLISA.

Ah çà ! il y a donc des motifs bien graves? des choses...

JULES.

Des choses affreuses.

ÉLISA.

Quoi ! vous croyez qu'elle est capable?...

Mlle TURPIN.

Elle est capable de tout. Tenez, ne voilà-t-il pas mademoiselle à qui elle a enlevé un amant!

ÉLISA.

Un amant ! et lequel ? car on dit que votre belle-mère avait quelques adorateurs.

Mlle TURPIN.

Quelques adorateurs ! vous êtes bonne; je suis sûre qu'il y a mieux que cela. Et puis ne voilà-t-il pas monsieur, le fils aîné de la maison, qui, n'osant plus avouer ses étourderies à son père, a pris le parti de s'engager, sous le nom de Charles, dans le 5e régiment de chasseurs, et qui part demain pour Strasbourg ?

CHARLES.

Mademoiselle Turpin !

JULES.

Et ne voilà-t-il pas que moi, qui espérais rester à la mai-

son, libre avec un précepteur, elle va me faire retourner au collége ? Mais je ne lui pardonnerai de ma vie : aussi quand vous êtes arrivée, nous conspirions.

ÉLISA.

Une conspiration ! c'est charmant ! j'en veux être aussi.

CHARLES.

Sans doute, vous en serez.

Mlle TURPIN.

Parce que d'abord il faut qu'elle sorte de la maison, ou que j'en sorte moi-même.

ÉLISA, souriant.

C'est trop juste.

CLAIRE.

Oh ! d'abord, mon père veut que je paraisse au bal; mais j'y serai triste, ennuyée; je ne veux pas dire un mot de toute la soirée.

ÉLISA.

Vous avez raison; il sera bien puni.

CHARLES.

Pour moi, je suis fou de la danse, on le sait, eh bien ! je ne danserai pas; mon père aura beau se fâcher, il n'y a pas de loi qui force un mineur à danser.

ÉLISA.

C'est cela, ne dansons pas.

AIR : Travaillons, dépêchons. (*Le Ma on.*

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

JULES.

Grand Dieu! quelle malic
Pour ce soir on comptait

Sur un feu d'artifice...
Mais j'ai là mon projet.
Je sais ce qu'il faut faire,
Afin qu'il n'ait pas lieu,
Et notre belle-mère
N'y verra que du feu.

(Il sort.)

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons ;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté Jules; M. DUVERSIN, sortant du cabinet à gauche.

Mlle TURPIN, parlant.

Voilà monsieur.

Même air.

Je vais, ma toute belle,
Vous présenter à lui.
(A M. Duversin, en lui présentant Élisa.)
Voici mademoiselle.

M. DUVERSIN.

Grand Dieu ! que vois-je ici ?
(Il court à Élisa, et l'embrasse.)

Mlle TURPIN.

Quelles sont ces manières ?

M. DUVERSIN.

Mais qui vous trouble ainsi ?

Mlle TURPIN.

Ces façons familières...

M. DUVERSIN.

Sont celles d'un mari.

CHARLES et CLAIRE.

Que dit-il?

Mlle TURPIN.

Ah! grands dieux!

CHARLES et CLAIRE.

Quoi! c'est elle?

Mlle TURPIN.

En ces lieux!

M. DUVERSIN.

C'est ma femme : et pourquoi
Ce trouble et cet effroi?

CHARLES, CLAIRE et Mlle TURPIN.

Je le voi,
C'est fait de moi!

Ensemble.

CHARLES, CLAIRE, Mlle TURPIN.

Quel regret!
C'en est fait!
Elle a notre secret :
Mais aussi conçoit-on
Pareille trahison?

ÉLISA, à son mari.

Indiscret,
Qu'as-tu fait!
Découvrir mon secret!
Pour cette trahison
Il n'est point de pardon.

M. DUVERSIN, à Élisa.

Qu'ai-je fait?
Quel était
Ce prétendu secret?
De cette trahison
Quelle est donc la raison?

Mlle TURPIN.

C'est affreux !

ÉLISA.

N'est-il pas vrai ? se glisser dans un conseil, surprendre les secrets de l'Etat ! c'est une perfidie. (A M. Duversin.) Mon ami, je suis arrivée ici, seule, inconnue, et déjà je gagnais l'amitié de vos enfants, même celle de mademoiselle Turpin ; mais votre indiscrétion a tout gâté.

Mlle TURPIN.

Certainement, madame, je ne crains rien, je suis tranquille, et je répéterai ce que je vous ai dit... j'ai dit que je n'aimais point...

ÉLISA.

Les femmes qui venaient pour tout brouiller et pour tout désunir.

Mlle TURPIN, bas.

Sans doute.

ÉLISA.

Vous n'aimez pas la concurrence.

Mlle TURPIN.

La concurrence, la concurrence !... Me faire causer, m'arracher des secrets, c'est de l'inquisition, madame.

M. DUVERSIN.

Mademoiselle Turpin !

CHARLES.

Oui, madame, venir ainsi sous un nom supposé, sous le nom de mademoiselle de Lussan...

ÉLISA.

Ah ! ce n'est pas moi qui l'ai pris ; c'est vous qui me l'avez donné.

CLAIRE.

N'importe, madame ; c'est bien mal à vous ; et moi qui l'ai embrassée !

ÉLISA.

Allons, songez que vous m'avez promis votre amitié; Charles, je danserai, moi, et je compte sur vous pour le bal; quant à vous, mademoiselle Turpin, il faut vous résigner; mais ce qui doit vous rassurer, c'est que tout le monde peut compter sur ma discrétion : vous pouvez être sûrs que votre belle-mère ne saura rien des secrets confiés à mademoiselle de Lussan.

CLAIRE, *sortant.*

Adieu, madame, adieu... J'en pleurerais de dépit.

CHARLES.

Et moi aussi, je me retire; mais rappelez-vous, mon père, que vous aurez fait notre malheur.

(*Il sort.*)

Mlle TURPIN.

Ah ! monsieur Duversin, je prévois des choses, des choses ! Je ne puis rester plus longtemps chez vous, car j'ai de l'honneur.

M. DUVERSIN.

Et qui est-ce qui pense à votre honneur, et qui songe à l'attaquer?... Sortez !

(*Mademoiselle Turpin sort.*)

ÉLISA.

De grâce, modérez-vous; voici un étranger.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Eh! c'est notre jeune colonel; tant mieux, morbleu! car sa présence va dissiper la mauvaise humeur qui allait me gagner.

LE COLONEL.

Vous voyez, monsieur, que je suis exact; moi, d'abord,

j'arrive toujours le premier. Ah! mon Dieu, cette jeune personne que j'aperçois!

M. DUVERSIN.

Qu'avez-vous donc?

LE COLONEL.

C'en est une, celle de Strasbourg.

ÉLISA, s'avançant.

M. de Givry! (A M. Duversin.) Comment, mon ami, vous le connaissez?

LE COLONEL.

Elle vous appelle son ami.

M. DUVERSIN.

Oui, vraiment; et je vais vous dire pourquoi. (Prenant Élisa par la main.) Colonel, je vous présente ma femme.

LE COLONEL.

Votre femme!

M. DUVERSIN.

Oui, colonel, et puisque vous la connaissez, vous me permettrez plus volontiers de vous laisser un instant. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que madame vous réponde elle-même.

ÉLISA.

Mon ami, n'oubliez pas de recommander à votre fils de danser la première contredanse avec moi.

M. DUVERSIN.

La seconde, s'il vous plaît, je tiens beaucoup à la première. (Au colonel.) Vous voyez, je suis redevenu danseur pour ma femme.

LE COLONEL, à part.

Voilà qui est piquant, par exemple!

M. DUVERSIN, bas au colonel.

Dites donc, mon colonel, il faut vous en tenir à l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ÉLISA.

LE COLONEL, à part.

Il a l'air de se moquer de moi.

ÉLISA.

Ah! monsieur, vous connaissez mon mari?

LE COLONEL.

Votre mari, Élisa? (A part.) Mais c'est qu'elle est encore mieux depuis son mariage!

ÉLISA.

Mon Dieu! colonel, vous paraissez troublé.

LE COLONEL.

AIR : Le choix que fait tout le village. (*Les Deux Edmond.*)

Sans doute au plaisir que j'éprouve
Se mêle un mouvement d'effroi...
Ce bien charmant que je retrouve
Serait-il donc perdu pour moi?
Ah! je le sens au feu qui me dévore,
Ce triste hymen, source de mes regrets,
A mon amour ajoute encore,
Comme il ajoute à vos attraits.

ÉLISA, souriant.

Ah! vous pensez encore à cela?

LE COLONEL.

Je conçois que ma constance vous étonne, vous qui m'avez oublié, vous qu'un autre hymen...

ÉLISA.

Ah! brisons là, de grâce; des circonstances que vous ignorez...

LE COLONEL.

Je sais tout, madame : la reconnaissance a fait plus que

l'amour. Vous avez trahi un malheureux pour en sauver un autre; mais avez-vous pensé que je pusse oublier tant d'attraits, de si douces espérances? Car vous m'aimiez; oui, madame, vous m'aimiez; mon hommage n'était pas rejeté, j'ai surpris dans vos regards un aveu...

ÉLISA.

Que vous avez cru y voir.

LE COLONEL.

Non, madame, que j'ai vu; j'ai assez d'habitude pour m'y connaître, et vous étiez émue.

ÉLISA.

Ah! j'en conviens. Je voyais avec peine une passion qui alors était une folie, et qui maintenant mériterait un autre nom.

LE COLONEL.

Il faut se résigner, madame, il faut vous fuir, et au moment où je croyais me rapprocher de vous, car depuis deux mois je sollicite le ministre, mon parent, pour que mon régiment soit envoyé à Strasbourg, et je partais demain dans l'espérance de vous revoir.

ÉLISA.

Demain à Strasbourg! Est-ce que par hasard vous seriez nommé au 5e chasseurs?

LE COLONEL.

Oui, madame.

ÉLISA, à part.

Le régiment de Charles! c'est son colonel.

LE COLONEL.

Adieu donc, puisque vous me bannissez, puisque je ne dois plus vous revoir. Ah! je suis bien malheureux!

(Il s'éloigne.)

ÉLISA.

Colonel!

LE COLONEL, revenant précipitamment.

Madame, vous m'avez rappelé.

ÉLISA.

Oui, je pense qu'aujourd'hui, du moins, vous pouvez rester avec nous.

LE COLONEL.

Je resterais, si je le pouvais sans vous aimer.

ÉLISA.

Alors je n'ose plus vous retenir, et j'en suis fâchée, car j'avais un service à vous demander.

LE COLONEL.

A moi? expliquez-vous; je cours, je vole... que faut-il faire?

ÉLISA.

Un soldat, nommé Charles, s'est récemment engagé dans votre régiment : je voudrais avoir son congé; et de plus, j'aurais bien là une pétition que je voudrais présenter au ministre des finances; mais deux faveurs à la fois, c'est trop, sans doute.

LE COLONEL.

Non, madame; donnez, je m'en charge; je cours chez mon oncle, et je compte sur sa tendresse encore plus que sur mon crédit.

ÉLISA.

En vérité! vous pouvez m'obtenir une réponse favorable?

LE COLONEL.

Assurément, madame. Je suis trop heureux; mais me sera-t-il permis de vous l'apporter moi-même?

ÉLISA.

Oui, oui.

CHARLES, entrant et voyant le colonel.

Un jeune homme! un militaire inconnu! qu'est-ce que cela signifie?

(Il se cache dans le cabinet, à droite, dont il entr'ouvre de temps en temps la porte.)

LE COLONEL.

Et cet aveu que j'implore?

ÉLISA.

Je vois que monsieur met un prix à ses services.

LE COLONEL.

Non, madame; mais...

ÉLISA.

Mais il vous faut une récompense.

LE COLONEL.

AIR : Ses yeux disaient tout le contraire.

Une récompense... ah, grands dieux!
Pour moi, quel bien! quelle fortune!

ÉLISA.

N'en pas demander vaudrait mieux;
N'importe, on vous en promet une.

LE COLONEL.

Quoi! vous en faites le serment!

ÉLISA.

Cela doit suffire, je pense.

LE COLONEL.

Oui, sans doute, mais cependant...

ÉLISA.

Ne faut-il pas payer d'avance?
Monsieur, je vois, est exigeant,
Et veut être payé d'avance.

LE COLONEL.

Non, madame, non, je crois à votre parole.

ÉLISA.

Eh bien! ce soir, pendant le bal.

LE COLONEL.

Ce soir?

ÉLISA.

Ce soir, n'oubliez pas.

LE COLONEL.

Ici?

ÉLISA.

Ici.

(Elle sort par le fond.)

SCENE X.

LE COLONEL, puis CHARLES.

LE COLONEL.

A merveille! je crois que je suis aimé, (S'approchant de la table à gauche.) et je puis d'un trait de plume exécuter déjà la moitié de ses ordres.

(Il écrit.)

CHARLES, sortant du cabinet; à part.

Je ne puis le croire encore; et si je n'en avais pas été témoin... Et je le souffrirais! non, morbleu! Quoique je déteste ma belle-mère, son honneur est maintenant celui de mon père, c'est le mien, et je saurai quelles sont ses intentions.

LE COLONEL, achevant d'écrire.

Et ce cher banquier qui avait l'air de me défier!

AIR du vaudeville du Charlatanisme.

Mes chers financiers, ici-bas,
On ne voit que des infidèles,
Et pour vous, sans doute, il n'est pas
De privilége auprès des belles.
Grâce à la caisse où chaque jour
Vous puisez vos petits mérites,
Vous pouvez jouer tour à tour
Sur les rentes et sur l'amour...
Mais attendez-vous aux faillites.

CHARLES, à part.

C'est clair; et nous allons voir.

LE COLONEL, qui a pris son chapeau et va pour sortir, aperçoit Charles.

Ah! il y a là quelqu'un. Pardon, monsieur, êtes-vous de la maison?

CHARLES.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

Voulez-vous me faire le plaisir de remettre cette lettre, une lettre d'affaires, à madame Duversin?

CHARLES, prenant la lettre; à part.

Morbleu! c'en est trop. (Haut.) Volontiers, monsieur. Mais service pour service; car j'aurais un mot à vous dire.

LE COLONEL.

Un mot! ça me convient parfaitement; mais pas un de plus : je suis pressé.

CHARLES.

Ce ne sera pas long; car ce n'est pas ici que nous pouvons nous expliquer. Ciel! mon père! (M. Duversin paraît au fond, donnant quelques ordres à ses domestiques. — Charles, bas au colonel.) Je vous demanderai seulement votre nom et votre adresse.

LE COLONEL.

Et pour quelle raison?

CHARLES, de même.

Votre nom?

LE COLONEL.

M. de Givry, colonel au 5e chasseurs.

CHARLES, à part.

Dieu! qu'allais-je faire? mon colonel!

LE COLONEL, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc? (Haut.) En tous cas, je vous prie de vous presser : je pars demain pour Strasbourg.

(Il va pour sortir.)

M. DUVERSIN, l'arrêtant.

Eh bien! colonel, vous nous quittez?

LE COLONEL.

Pour une affaire importante; mais soyez tranquille, je vous reviens. (A part, en s'en allant.) Un mari d'un côté, un amant de l'autre... Je crois que c'est le cas de battre en retraite.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CHARLES, M. DUVERSIN.

M. DUVERSIN.

Comment! tu connais M. de Givry?

CHARLES.

Oui, mon père, oui, beaucoup. (A part.) Que faire à présent?

M. DUVERSIN.

C'est un galant homme, un homme d'honneur.

CHARLES.

Oh! sans doute. (A part.) Ils sont tous comme cela. (Haut.) Mais dans votre intérêt, je vous engage à ne plus le recevoir.

M. DUVERSIN.

Et pour quel motif?

CHARLES.

Pour des motifs que je voulais vous taire; car j'espérais que moi seul, et sans que vous en eussiez connaissance... Mais des obstacles que je ne pouvais prévoir...

M. DUVERSIN.

Ah çà, d'où vient ce trouble? et qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Il y a... que M. de Givry a connu autrefois notre belle-mère.

M. DUVERSIN.

Oui, je le sais; après?

CHARLES.

On dit qu'il l'a aimée.

M. DUVERSIN.

Je sais; après?

CHARLES.

Après, après! et s'il l'aimait encore, s'il osait le lui avouer, si cette lettre contenait la preuve de sa tendresse?

M. DUVERSIN.

Il se pourrait!

CHARLES.

Oui, mon père; voilà ce que je n'osais vous dire. Maintenant vous pouvez voir par vous-même.

M. DUVERSIN, prenant la lettre et lisant l'adresse.

C'est bien cela. A madame Duversin.

(Il sonne.)

CHARLES.

Il est des circonstances où l'on peut vérifier, où il est permis de s'assurer... Enfin, mon père, puisque vous savez...

M. DUVERSIN, à un domestique qui entre.

Tenez, portez cette lettre à ma femme.

(Le domestique sort.)

CHARLES.

Comment, mon père, vous l'envoyez?

M. DUVERSIN.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (*Les Pages du duc de Vendôme.*)

Monsieur, je pense au fond de l'âme
Qu'il est encor des vertus... et j'y crois.
Du moins, jusqu'à présent, ma femme
De me tromper n'a pas encor les droits;
Car jusqu'ici je n'ai rien fait moi-même
Qui méritât un tel oubli;
Mais soupçonner celle qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi.

CHARLES.

Et si mes soupçons étaient fondés? si le colonel était aimé? si ce soir un rendez-vous?...

M. DUVERSIN.

Charles, taisez-vous; je ne croyais pas que chez vous la haine pût aller si loin.

CHARLES.

Quoi! vous m'accusez de calomnie! Eh bien! c'est vous qui me forcez à parler. Oui, je l'ai vu, je l'ai entendu ; je le jure, je le jure sur l'honneur.

M. DUVERSIN.

O ciel!

CHARLES.

Et si vous voulez, je puis vous rendre témoin d'un entretien.

M. DUVERSIN.

Écoute; j'aime ma femme, je l'estime; et oser douter de son amour est un crime que je ne pardonnerais, ni à moi, ni à qui que ce fût. Mais je veux te confondre, j'accepte ; et souviens-toi bien d'une chose : si tu me trompes, si tes soupçons étaient injustes, je te chasse de chez moi, je ne te reverrai jamais.

CHARLES.

Mon père, je me soumets à tout.

SCÈNE XII.

Les mêmes; JULES.

JULES.

Mon frère, mon frère!

M. DUVERSIN.

Que nous veux-tu?

JULES.

Rien. Je croyais que mon frère... Et puis j'avais aussi, mon papa, une idée à vous communiquer.

M. DUVERSIN.

Dans un autre moment, je n'ai pas le temps. (A Charles.) Songe à tenir ta promesse, je tiendrai la mienne.

(Il sort.)

JULES.

Mais toi, mon frère, dis-moi au moins...

CHARLES.

Plus tard; j'ai des affaires.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

JULES, seul.

C'est ça : aucun d'eux ne daigne me répondre... C'est singulier le peu d'égards qu'on a pour moi dans la maison! moi qui, depuis une heure, suis dans le jardin à déficeler les pétards et à jeter de l'eau sur les soleils! Je ne sais pas où en est la conspiration; et je tiens cependant à ce qu'elle réussisse, d'abord dans l'intérêt général, et puis ensuite dans le mien particulier, parce qu'il m'est venu une idée que je voulais communiquer à mon père. Ah! voilà mademoiselle de Lussan; elle est encore plus jolie.

SCÈNE XIV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA.

Vous trouvez?... je vous plais?

JULES.

Oh! oui, beaucoup, et je vous aime depuis ce matin, depuis que vous êtes dans notre parti.

ÉLISA, à part.

Il paraît que celui-là n'est pas encore détrompé; c'est un allié qui me reste.

JULES.

Mais, dites-moi, où ça en est-il?

ÉLISA.

La belle-mère est arrivée; et dans ce moment, elle es dans une position assez délicate.

JULES.

Elle est embarrassée; tant mieux, parce qu'elle ne songera pas à moi, et qu'elle ne pensera pas à me mettre au collége.

ÉLISA.

Il vous ennuie donc beaucoup?

JULES.

Oui, habituellement; mais maintenant surtout, parce que depuis que vous êtes dans la maison, j'ai encore plus d'envie d'y rester.

ÉLISA.

Vraiment!

JULES.

C'est comme je vous le dis; à mon âge, à quinze ans passés, on est déjà quelque chose dans le monde : dans les fêtes, dans les bals où l'on se trouve, on se choisit déjà une inclination, celle avec qui on danse toujours de préférence...

ÉLISA.

Et vous aviez fait un choix?

JULES.

Pas encore, parce que j'hésitais entre mademoiselle Mimi, la nièce de l'agent de change, et mademoiselle Lolotte, la fille du notaire; mais depuis que vous voilà, je n'hésite plus, et si vous voulez ce soir danser avec moi la première contredanse...

ÉLISA.

Impossible, je suis engagée.

JULES.

Et par qui?

ÉLISA.

Par M. Charles, votre frère.

JULES.

La ! qu'est-ce que je disais ?... mais mon frère va partir pour son régiment, et c'est moi qui lui succéderai, n'est-il pas vrai ? et puis, dans quelques années, il faudra bien penser à mon établissement ; et quand j'aurai dit à mon père que je vous aime et que je veux vous épouser...

ÉLISA.

Comment, monsieur, y pensez-vous ?

JULES.

Est-ce que mon père peut blâmer les gens qui vous aiment et qui veulent vous épouser ?

ÉLISA.

Non, sans doute, et lui moins que personne, mais il y aura probablement d'autres obstacles.

JULES.

J'entends, c'est la belle-mère qui ne voudra pas donner son consentement.

ÉLISA.

Précisément.

JULES.

Dieu, les belles-mères ! voyez-vous à quoi ça sert, les belles-mères ?... mais soyez tranquille, me voilà son ennemi mortel, et pour commencer, j'ai mis bon ordre aux fusées et aux pétards.

ÉLISA.

Mais voilà qui est très-mal.

JULES.

Eh ! mon Dieu ! vous aimez peut-être les feux d'artifice ; mais laissez manquer celui-là, nous en ferons d'autres exprès pour vous, car vous êtes si bonne, si aimable ! Eh ! c'est ma sœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; CLAIRE.

JULES.

Claire, viens donc... Tiens, elle pleure un jour de bal; mais prends donc garde, tu auras les yeux rouges.

CLAIRE.

Eh! que m'importe?

JULES.

Dame! si ça ne te fait rien... c'est cependant ce qui empêche les demoiselles d'avoir du chagrin.

CLAIRE.

Jules, laisse-nous un moment.

JULES.

Comment! et toi aussi, tu me renvoies; mon frère, à la bonne heure, mais je n'entends pas me laisser mener par une petite fille.

CLAIRE, avec un peu d'impatience.

Petite fille ou non, va-t'en.

JULES.

Et moi, je ne m'en irai pas. Parce que ce n'est pas la peine de conjurer si on me met toujours hors de la conspiration.

CLAIRE.

Est-il obstiné!

JULES.

C'est que je sais bien ce qui arrivera. Je ne suis pas des secrets; mais s'il y a à être puni, j'en serai, et décidément je veux partager les chances.

ÉLISA, doucement.

Jules, mon bon ami, je vous prie de nous laisser un instant, vous n'en serez pas fâché.

JULES.

Elle a dit : « Mon bon ami, » et avec une voix si douce! Je m'en vais sur-le-champ, parce qu'au fait, c'est tout naturel, un secret! les demoiselles en ont toujours à se dire, et l'on renvoie toujours les messieurs. (A Claire.) Eh bien! rassure-toi, je vous laisse. Est-elle enfant, ma sœur, elle pleurait pour ça! (Bas à Élisa.) Vous me direz son secret, n'est-ce pas? (Il lui baise la main.) Comme mon grand frère.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉLISA, CLAIRE.

ÉLISA.

Eh bien! ma chère amie... pardon, mademoiselle, vous désirez me parler?

CLAIRE.

Oui, madame.

ÉLISA.

Des larmes, des soupirs, qu'est-ce donc? si je pouvais vous rendre quelque service...

CLAIRE.

C'est moi, madame, qui viens vous en rendre un. Quoique je n'aie aucune raison de vous aimer, au contraire; mais il y va de l'honneur de mon père, il y va de la vie de mon frère, et je n'ai pas hésité.

ÉLISA.

Expliquez-vous.

CLAIRE.

Ne devez-vous pas tantôt, ici, recevoir en secret un jeune colonel, M. de Givry?

ÉLISA.

Oui, sans doute, un charmant cavalier.

CLAIRE, à part.

O ciel! il est donc vrai? (Haut.) Eh bien! madame, mon frère Charles, qui l'a appris, je ne sais comment, peut-être par le colonel lui-même, car les hommes sont si indiscrets, celui-là surtout!... enfin, mon frère Charles l'a répété à mademoiselle Turpin, mademoiselle Turpin me l'a répété.

ÉLISA, souriant.

Voyez-vous comme les bonnes nouvelles se répandent?

CLAIRE.

Comme eux, j'avais juré votre perte; mais je n'ai pas eu le courage de tenir ma parole; et sans leur en faire part, je suis venue vous prévenir en secret.

ÉLISA.

C'est bien, c'est très-bien, et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié.

CLAIRE.

Ne recevez pas le colonel, madame; renvoyez-le, je vous en prie.

ÉLISA.

Et pourquoi donc le renvoyer?

CLAIRE.

Comment! pourquoi? puisque tout le monde le sait, puisque notre père lui-même en est instruit, et qu'il en est furieux.

ÉLISA.

Quoi! mon mari pourrait soupçonner?...

CLAIRE.

Vous voyez tous les malheurs qui vont arriver, et que vous pouvez détourner d'un seul mot: c'est de dire au colonel que vous ne voulez plus le voir, que c'est un infidèle, un perfide; que vous ne l'aimez plus, et vous aurez bien raison. Du moins, madame, ce que je vous en dis c'est pour vous, et dans votre intérêt.

ÉLISA.

Vous croyez! c'est étonnant. Depuis un instant j'aurais

pensé... mais j'aime mieux éloigner une pareille idée, et croire que dans le service que vous me rendez, il n'y a ni intérêt personnel, ni amour, ni jalousie.

CLAIRE, interdite.

Quoi! madame, vous pourriez supposer?...

ÉLISA.

Cela serait, que je vous devrais encore de la reconnaissance pour un tel service.

CLAIRE.

De la reconnaissance! eh bien! non, madame, vous ne m'en devez pas; et s'il faut tout vous avouer, avant de vous connaître, le colonel m'aimait, ou plutôt il me le disait.

ÉLISA.

Quoi! c'est là cet amant que je vous avais enlevé?

CLAIRE.

Je ne l'aime plus, madame; je l'oublierai, je vous le jure, du moins je tâcherai.

ÉLISA.

C'est bien, je le lui dirai.

CLAIRE.

Eh! non, madame; car pour le repos de mon père, pour le mien peut-être, ne le recevez pas chez vous, surtout ne le recevez pas ce soir; car j'en mourrais.

ÉLISA.

Pauvre enfant! (*Lui prenant la main et l'embrassant sur le front.*) vous serez contente de moi, je l'espère.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; Mlle TURPIN.

Mlle TURPIN.

M. le colonel de Givry demande à parler à madame.

CLAIRE, à part.

Le perfide!

ÉLISA, froidement.

Faites entrer.

CLAIRE.

Quoi ! ne venez-vous pas de me promettre...

ÉLISA.

Sans doute ; mais je désirerais lui parler un instant.

CLAIRE.

Comment, madame, après ce que je vous ai appris, vous le recevez ?

ÉLISA.

Oui, oui.

CLAIRE, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.

Eh bien ! nous allons voir ce qu'ils vont se dire.

ÉLISA.

Non, je voudrais lui parler seule.

CLAIRE, se levant.

C'en est trop ; je vous laisse, madame. (A part.) Elle le reçoit ! la méchante femme !

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

ÉLISA, Mlle TURPIN, LE COLONEL.

Mlle TURPIN, annonçant.

Monsieur le colonel de Givry.

LE COLONEL.

Madame, je...

ÉLISA va pour commencer la conversation avec le colonel ; mais s'apercevant que mademoiselle Turpin reste, elle lui dit :

Mademoiselle Turpin, laissez-nous.

Mlle TURPIN.

Comment !

ÉLISA, plus sévèrement.

Laissez-nous.

Mlle TURPIN.

Ah, Dieu!

(Elle sort.)

ÉLISA.

Colonel, j'ai reçu votre lettre. On n'est pas plus aimable que vous. Oh! je tenais beaucoup à ce congé.

LE COLONEL.

Une folie de jeune homme. Il n'y avait rien de terminé. Mais voici la réponse à votre nouvelle demande.

ÉLISA.

Le brevet déjà? mais ce n'est pas possible!

LE COLONEL.

Quand je vous ai parlé de mon crédit, vous pouviez me croire; et d'ailleurs, que n'eussé-je pas fait pour mériter la récompense que vous m'aviez promise!

ÉLISA, baissant les yeux.

La récompense?

LE COLONEL.

Oui, madame, et vous la connaissez comme moi celle que j'ai le droit d'attendre, que vous me devez, et que je réclame.

ÉLISA.

Colonel, vous êtes pressant... je ne vous demande qu'un moment, le temps seulement de vous adresser une question; et quand vous m'aurez répondu avec franchise, je vous promets de m'acquitter envers vous.

LE COLONEL.

Il se pourrait! parlez, madame.

ÉLISA.

Eh bien! lorsqu'à Strasbourg vous me faisiez une cour assidue, avouez-le, colonel, vous ne cherchiez qu'à vous distraire de vos chagrins d'un amour plus tendre, plus vrai.

LE COLONEL.

Madame...

ÉLISA.

Ah! ne mentez pas, vous aimez encore cette jeune personne, que des raisons de famille forcèrent à vous taire son nom, et qui disparut tout à coup.

LE COLONEL.

Comment! vous savez...

ÉLISA.

Oui, je sais tout, colonel; et que votre amour-propre n'aille pas interpréter à son avantage les informations que j'ai prises : on m'a parlé de cette jeune personne.

AIR : Hier encor j'aimais Adèle.

Elle est aimable, elle est belle, elle est sage;
Elle a surtout, dans ce siècle inconstant,
Un grand mérite, un très-grand avantage :
C'est qu'elle aime... et sincèrement.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Autrefois, auprès d'elle,
Vous lui juriez de l'aimer en tout temps;
Vous lui juriez d'être toujours fidèle...
C'est elle qui tient vos serments;
C'est elle, oui, c'est elle
Qui tient vos serments.

LE COLONEL.

serait vrai?

ÉLISA.

Et que diriez-vous, monsieur, si je vous apprenais que je suis sa confidente, son amie, qu'elle m'a tout avoué, et que tout à l'heure encore j'ai vu couler ses larmes?

LE COLONEL.

O ciel! elle pleurait! et elle est ici! et elle m'aime encore! (Se reprenant.) Pardon, madame; la surprise, l'étonnement...

ÉLISA.

Vous n'avez pas besoin d'excuses, je vous pardonne tout, même votre joie; car, grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer; votre trouble, votre embarras, ce bonheur même que vous cherchez à me déguiser, tout me le prouve. C'est le cas d'être infidèle, ou jamais : il y a si peu d'occasions où on puisse l'être avec l'approbation générale! et pour qui négligeriez-vous une jeune personne charmante? pour une femme qui s'est donnée à un autre, et qui s'est donnée par amour, car j'aime mon mari; il fut le guide, l'ami de mon enfance, je lui dois ma fortune et mon bonheur. J'ai promis de le rendre heureux, colonel, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. Maintenant répondez : d'un côté le malheur d'un galant homme, le mien, le vôtre peut-être! de l'autre, l'estime de mon mari, mon amitié, à moi, l'amour de la belle inconnue : choisissez.

LE COLONEL.

Ah! madame, pouvez-vous douter de ma réponse?

ÉLISA.

Je la devine; et comme vous méritez maintenant la récompense que je vous ai promise, je vais vous la donner.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Cette jeune personne dont je vous parle m'appelle sa belle-mère.

LE COLONEL.

Il se pourrait!

ÉLISA.

J'ai promis à mon mari de faire le bonheur de ses enfants; je veux commencer par sa fille, et c'est pour cela, colonel, que je vous la donne.

LE COLONEL.

Ah! madame, c'est à vos genoux que je vous remercie.

ÉLISA.

A mes genoux, à la bonne heure; voilà comme je voulais vous y voir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

CHARLES, à M. Duversin.

Maintenant, mon père, le croirez-vous?

CLAIRE, à Élisa.

Oui, madame, c'est affreux.

Mlle TURPIN.

C'est indigne! un homme ici à genoux! Depuis trente ans ça n'était pas arrivé.

JULES.

Et c'est là notre belle-mère! Moi qui l'aimais déjà. Fi! madame, c'est une perfidie de surprendre ainsi les gens.

M. DUVERSIN.

Taisez-vous; et vous, madame, que tout le monde accuse ici, qu'avez-vous à répondre?

ÉLISA.

Rien.

Mlle TURPIN.

Elle est confondue et démasquée.

ÉLISA.

C'est le colonel que je charge du soin de ma défense.

LE COLONEL, souriant.

Oui, monsieur, j'étais aux genoux de madame, et je vais rester aux vôtres, s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la main de votre fille.

CLAIRE.

Que dit-il?

M. DUVERSIN.

Ma fille!

LE COLONEL.

Oh! cette jeune personne qui voyageait avec sa tante, (A demi-voix.) vous savez bien, l'autre, celle que j'aime le mieux.

M. DUVERSIN.

Il se pourrait! épousez vite; j'y gagne cent pour cent : j'ai un gendre de plus, et un rival de moins.

CLAIRE.

Quoi! madame, c'est à vous que je devrais... Ah! je n'ose accepter.

ÉLISA.

Acceptez, ma chère enfant, acceptez, c'est mon présent de noces.

M. DUVERSIN, à Charles.

Quant à vous, monsieur, vous savez nos conventions?

ÉLISA.

Mon ami, il me semble que, pour un jaloux, vous vous rendez bien vite. (Donnant une lettre à Charles.) Tenez, Charles, lisez. (A M. Duversin.) Voilà encore une lettre que je viens de recevoir, et qui pourrait donner gain de cause à votre fils.

CHARLES.

Comment, madame, une place et mon congé!

M. DUVERSIN.

Son congé! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉLISA.

Oh! c'est un secret entre nous.

CHARLES.

Mais je n'avais rien demandé.

ÉLISA.

Il est vrai; mais voilà votre place obtenue : soldat ou receveur, il faut opter.

CHARLES.

Une recette, et le bonheur de ma sœur! Ah! madame, je suis indigne de vos bontés.

M. DUVERSIN.

Sans doute, et j'exige...

ÉLISA.

Mon ami, prenez garde; vous avez pu me soupçonner; qu'il ait son pardon, le vôtre est à ce prix; et de plus, j'ai quelque chose à demander pour Jules, mon second fils; mais nous en reparlerons.

JULES.

Quel bonheur! je n'irai pas au collége; (A demi-voix.) mais c'est égal, je suis toujours fâché que vous soyez ma belle-mère, à cause d'autres idées.

ÉLISA.

Vous danserez ce soir avec mademoiselle Mimi ou mademoiselle Lolotte; et quant à mademoiselle Turpin, l'âme de la coalition, qui voulait que l'une de nous deux sortît de la maison...

Mlle TURPIN, à part.

C'est sur moi que va retomber toute sa colère.

ÉLISA.

Nous avons dans un château, en Bretagne, une place de femme de charge qui lui conviendra à merveille.

Mlle TURPIN.

C'est ça; elle veut m'éloigner pour rester maîtresse de la maison. Dieu! les belles-mères!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Premier Prix.*

M. DUVERSIN.

Mes enfants, votre injuste ligue
Casse l'arrêt qu'elle a porté;
Où vous craigniez rigueur, intrigue,
Vous trouvez esprit et bonté :

La leçon est bonne; à votre âge,
En toute chose il faut songer
A ce vieux proverbe du sage :
Ne nous pressons pas de juger.

LE COLONEL.

Je l'avoûrai, de belle en belle,
J'ai cherché, longtemps incertain,
La plus tendre, la plus fidèle;
Je cherchais encor ce matin ;
Douce blonde, piquante brune,
Tour à tour voulaient m'engager;
Un moment, disais-je, encore une...
Ne nous pressons pas de juger.

Mlle TURPIN.

Autrefois, pour mieux me connaître,
On restait longtemps près de moi;
A présent me voit-on paraître,
Soudain on s'éloigne... et pourquoi?
Je ne suis plus à mon aurore;
Mais faut-il vous décourager?
Le cœur peut-être est jeune encore...
Ne vous pressez pas de juger.

JULES.

Cet avoué célibataire
Doit sa charge... cent mille écus;
Dans son étude il fait litière
De procès gagnés ou perdus ;
En menus frais comme il nous gruge!
Ah! dit-il pour les allonger,
Soyons prudents, monsieur le juge,
Ne vous pressez pas de juger.

ÉLISA, au public.

Messieurs, vous jugez bien sans doute;
Mais il peut arriver, je crois,
Que le tribunal qu'on redoute
Se trompe... une première fois !

D'un arrêt trop prompt, ce soir même,
Ah ! n'allez pas nous affliger...
Attendez à la cinquantième :
Ne vous pressez pas de juger.



'ONCLE D'AMÉRIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Théatre de S. A. R. Madame. — 14 Mars 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERSAN	MM. PERRIN.
BONNICHON, conducteur de diligences. .	FERVILLE.
BARTHÉLEMY, garçon sellier-carrossier .	LEGRAND.
ESTELLE, artiste	Mmes DORMEUIL.
LOUISE, couturière.	VIRGINIE-DÉJAZET.

UN DOMESTIQUE.

A Paris, dans un appartement occupé par Estelle.



L'ONCLE D'AMÉRIQUE

Un petit salon servant de chambre de travail à Estelle ; quelques bustes, quelques tableaux, un chevalet et autres objets formant l'atelier d'un peintre, sur le premier plan à gauche de l'acteur ; à droite, la porte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHÉLEMY, ESTELLE, LOUISE.

(Estelle est occupée à peindre Louise, qui travaille à l'aiguille ; Barthélemy, avec le tablier de garçon sellier, est debout derrière la chaise d'Estelle, et la regarde peindre.)

BARTHÉLEMY.

Dieu ! que c'est ressemblant ! que c'est agréable de voir double les gens qu'on aime !

ESTELLE.

Vous trouvez, Barthélemy?

BARTHÉLEMY.

Oh ! c'est mademoiselle Louise, c'est elle-même ; on la reconnaîtrait les yeux fermés. Savez-vous, mademoiselle Estelle, que c'est un fameux honneur que vous faites à une

petite couturière de vouloir bien faire son portrait pour rien ?

LOUISE.

Vous qui êtes déjà une artiste distinguée, et dont les tableaux se vendent si cher !

ESTELLE.

Tant mieux, mes bons amis ; ce sera mon présent de noce. Louise n'est-elle pas ma voisine ? ne demeurons-nous pas dans la même maison ? il y a quelques mois d'ailleurs, quand j'étais encore plus pauvre que je ne le suis, elle me faisait des robes pour rien ; je m'acquitte aujourd'hui.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai ; entre artistes, ça se trouve toujours ; aussi, mademoiselle, dépêchez-vous de devenir bien riche et de rouler carrosse. Alors vous vous adresserez à moi, qui suis sellier-carrossier, et vous verrez que je vous ferai du soigné ; car je suis dans les fameux, je m'en vante ; j'ai travaillé aux voitures du sacre.

ESTELLE.

Vraiment !

BARTHÉLEMY.

Et voilà souvent ce qui me désole, c'est de passer ma vie dans les landaus et les calèches, et d'aller toujours à pied.

LOUISE.

Oh ! toi, Barthélemy, tu as toujours eu de l'ambition.

BARTHÉLEMY.

Pour ce qui est de ça, j'en conviens. Ferme sur l'essieu. Il n'y a que ça qui donne du ressort ; et si je veux m'élever et être quelque chose, c'est pour toi seule ! Je voudrais, le jour de mes noces, te voir dans un tilbury de ma façon.

LOUISE.

Bah ! un tilbury !

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Pourquoi donc tant d' cérémonie ?
Va, mon cher, pour un' fill' de bien,
Quand elle arrive à la mairie,
Cela suffit... l' reste n'est rien.
Et m'sieur l' mair', qui tient la séance,
Souvent du modeste sapin
Voit descendre plus d'innocence
Qu' des landaus du quartier d'Antin.

(A Estelle.) Vous saurez, mademoiselle, que c'est dans huit jours... (A Barthélemy.) et je parie que tu n'as pas encore tous tes papiers, le consentement de tes parents.

BARTHÉLEMY.

Ça ne sera pas long, j'en ai pas ! Du côté paternel, rien, et de l'autre côté un oncle, que je ne vois jamais ; je ne sais pas ce qu'il devient.

ESTELLE.

C'est dans le genre de mon oncle d'Amérique, dont nous parlions l'autre jour, n'est-ce pas, Louise ?

BARTHÉLEMY.

Oh ! mais un oncle d'Amérique, ça vaut mieux ! ça revient toujours riche.

ESTELLE.

Oui, quand ça revient jamais ; et en attendant, le meilleur est de s'en passer et de ne compter que sur soi.

BARTHÉLEMY.

Vous avez bien raison ; car lorsqu'il faut faire son chemin, les parents, voyez-vous, les parents sont comme une cinquième roue à un carrosse ; jamais mon oncle ne m'a donné un sou. Aussi, toute ma famille, à moi, c'est ma pauvre nourrice, la mère Joseph, qui demeure avec moi, et qui m'aime tant que mademoiselle Louise en serait jalouse. Elle assistera à la noce et elle vous racontera ses campagnes ; car la mère Joseph, ma nourrice, a été vivandière,

et pendant dix ans on l'a crue morte, et elle n'a reparu que depuis quelque temps. Mais vous entendrez tout cela, car j'espère bien que vous voudrez bien, mamzelle Estelle, honorer aussi notre mariage.

ESTELLE.

Avec grand plaisir ; j'en éprouve tant à vous savoir heureux ! vous, du moins, vous pouvez l'être.

BARTHÉLEMY.

Ah ! si vous le vouliez, mademoiselle, il ne tiendrait qu'à vous.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire ?

LOUISE.

Qu'il y a ici, n'est-ce pas, Barthélemy? un beau jeune homme qui ne demanderait pas mieux.

BARTHÉLEMY.

Ce M. Dersan, qui vient si souvent pour faire faire son portrait, et qui n'est jamais content.

LOUISE.

AIR de Turenne.

Tous les matins, depuis six s'maines,
Il vient poser... ça doit être ennuyeux !
Et vous r'commencez par douzaines
Les bouch's, les fronts, les nez, les yeux.

BARTHÉLEMY.

Y en a tant, et d' si magnifiques,
Qu'avec c' qui vous reste, je crois,
Vous pourriez fair' pendant six mois
Des portraits pour tout's vos pratiques.

ESTELLE.

Vous vous trompez ; M. Dersan est fort aimable, sans doute; mais jamais je n'ai entendu de lui un seul mot qui pût me faire supposer...

LOUISE.

C'est qu'il n'ose pas parler.

BARTHÉLEMY.

Mais il fait mieux que cela ; et si nous ne craignions pas de fâcher mademoiselle, nous lui apprendrions bien des choses...

ESTELLE.

Et quoi donc?

BARTHÉLEMY.

Mademoiselle a bien du talent, sans doute ; mais elle n'est pas encore connue ; et ces portraits qu'elle vendait mille francs, c'est M. Dersan qui les faisait acheter par-dessous main.

ESTELLE.

O ciel !

LOUISE.

Ce joli appartement, où il y a chambre à coucher, boudoir, salon et antichambre, mademoiselle ne croit le payer que quatre cents francs ; il en vaut quinze cents ; c'est M. Dersan qui s'est entendu avec le propriétaire; non pas qu'il nous en ait rien dit ; mais je le sais par la portière ; car on sait toujours tout par les portières.

ESTELLE.

Grand Dieu ! que m'apprenez-vous là ? et quelle idée va-t-on avoir de moi? Bien certainement, je ne resterai pas un jour de plus dans cet appartement. Barthélemy, je vous en conjure, descendez dire à la portière qu'elle mette l'écriteau; mais sur-le-champ, à l'instant même !

BARTHÉLEMY.

Y pensez-vous ? ce n'était pas là notre intention, et je me garderai bien d'y aller.

ESTELLE.

Aimez-vous mieux que j'y descende moi-même?

BARTHÉLEMY.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Écoutez bien... j'entends une voiture...
Monsieur Dersan!... c'est lui-même.

ESTELLE.

C'est lui!...

LOUISE.

Regarde donc quelle aimable tournure!

BARTHÉLEMY.

Il est bien, lui... mais vois son tilbury!
Est-il possibl' de travailler ainsi!
Il faut qu' du cuir on n'ait aucun usage!
Gn'y en a qui s' vant'nt d'avoir étudié...
Et qui f'raient mieux d' racc'mmoder l'équipage
Des gens qui vont à pié.

(Louise et Barthélemy sortent.)

SCÈNE II.

ESTELLE, puis DERSAN.

ESTELLE.

Je ne reviens pas de ma surprise ; lui, Dersan, m'aimer à ce point ! Ah ! depuis que je le sais, j'ai encore plus besoin de courage qu'auparavant. C'est lui, le voici.

DERSAN.

Mille pardons, mademoiselle, d'arriver aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; je venais vous prévenir que ce matin je ne pourrai prendre séance.

ESTELLE, froidement.

Il fallait envoyer, et ne pas vous donner la peine de venir.

DERSAN.

C'est que je voulais... parce que j'avais à vous parler, au sujet de cette affaire dont vous m'aviez chargé ; j'ai pris des informations sur cet oncle que vous aviez en Amérique ;

j'ai idée qu'il est encore à Saint-Domingue, ou du moins qu'il y a laissé quelque fortune ; et peut-être alors auriez-vous des droits à l'indemnité qu'on accorde maintenant.

ESTELLE.

J'en doute ; mais en ce cas, quel indice, quelle preuve en avez-vous ?

DERSAN.

Aucune, jusqu'à présent. Mais j'espère en obtenir ; et je vous demanderai à venir vous rendre compte, chaque jour, du résultat de mes démarches. Le permettez-vous ?

ESTELLE.

Non, monsieur.

DERSAN.

O ciel ! et pourquoi ?

ESTELLE.

Je quitte cette maison, cet appartement, dès aujourd'hui.

DERSAN.

Que dites-vous ? et pour quels motifs ?

ESTELLE.

Je n'ai pas besoin de vous les dire ; vous les connaissez mieux que moi, et j'aurais le droit de me plaindre d'une générosité qui me poursuit ainsi sans mon aveu.

DERSAN.

Vous savez tout... eh bien ! oui, je n'ai pu vous voir sans vous aimer, sans admirer votre courage, votre résignation dans le malheur... Orpheline à dix-huit ans, sans appui, sans autres ressources que votre talent, vous aviez tout refusé de moi et, malgré ma fortune, je me voyais dans l'impuissance de vous secourir, si je n'avais eu l'idée de vous tromper.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Votre âme et fière et généreuse
Eût repoussé tous mes bienfaits ;
Et c'était pour vous rendre heureuse

Qu'en silence je vous trompais.
Si d'une femme on encourt la vengeance
En faisant son bonheur... eh bien!
Égalez la peine à l'offense :
Vengez-vous en faisant le mien.

Je suis maître d'une fortune considérable, et, quelles que soient les idées de ma famille, elle ne peut maintenant empêcher ce mariage.

ESTELLE.

Quoi! vous ne craignez pas d'offrir votre main à une pauvre orpheline, à une artiste? Jamais, monsieur, je n'oublierai une telle marque d'estime. Mais je dois songer à mon tour à votre réputation, à votre avenir.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

AIR de Coraly. (AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

Si j'oubliais mon indigence
Et si j'osais vous épouser,
D'avoir recherché l'opulence
On viendrait bientôt m'accuser.

DERSAN.

Vous accuser!...

ESTELLE.

C'est la règle commune...
Mais aux yeux du monde, je vais,
En refusant votre fortune,
Prouver que je la méritais.

DERSAN.

Dites plutôt que vous n'éprouvez rien pour moi, que mon amour n'a pu vous toucher.

ESTELLE.

Pourquoi me parler ainsi, quand vous savez, monsieur, qu'il ne m'est pas permis de vous répondre? Je vous ai dit ma résolution; je la crois noble, généreuse, digne de vous,

enfin, et c'est pour avoir le courage de la tenir, que je quitte aujourd'hui cet appartement, et que je vous laisserai ignorer celui que je vais choisir.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DERSAN, seul.

Est-on plus malheureux ! elle m'aime, j'en suis sûr ! mais je connais son caractère. Rien au monde ne la fera manquer à ce qu'elle regarde comme un devoir : et je ne sais que résoudre, que faire. Inventer encore quelque ruse, imaginer quelque expédient pour l'enrichir malgré elle ; mais maintenant qu'elle se méfie de moi, elle découvrira tout. Quant à son oncle de Saint-Domingue, il n'y faut pas penser ; j'avais sur moi des renseignements que je me suis bien gardé de lui montrer ; ce pauvre diable, nommé Dupré, est mort sans enfants, sans fortune ; voilà son extrait mortuaire, et il faut qu'Estelle renonce à tout espoir.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Malgré mes vœux et ma tendresse,
Pour l'obtenir, aucun moyen...
Vous qui désirez la richesse,
Voyez quel destin est le mien.
La fortune en vain me protége,
De ses faveurs pourquoi m'environner,
Si je n'ai pas son plus beau privilége,
Si je n'ai pas le droit de la donner?

Hein ! qui vient là?

SCÈNE IV.

DERSAN, BONNICHON.

BONNICHON.

Merci, la portière, restez à votre loge; puisqu'il y a du monde, je verrai sans vous l'appartement.

DERSAN, *à part.*

Eh quoi! elle l'aurait déjà mis à louer?

BONNICHON.

Ah! diable! rien qu'au premier coup d'œil, je vois que c'est trop beau pour moi; ce n'est pas cela qu'il me fallait.

DERSAN, *le regardant.*

Eh! mais, il me semble que je connais cette figure-là, et que je l'ai vue autrefois dans la maison de mon père; c'est Thomas.

BONNICHON.

Qui m'appelle?

DERSAN.

Thomas Bonnichon, ancien cocher de M. Dersan.

BONNICHON.

C'est cela même; ma dernière maison! M. Dersan, rue du Helder. Si je m'en souviens, il avait un fils et quatre chevaux.

DERSAN.

Il avait un fils, et tu ne te rappelles pas?...

BONNICHON.

Quoi! ce serait M. Jules, le fils de mon bon maître! Qui vous aurait reconnu? depuis dix ans! Dieu! comme les jeunes gens grandissent dans ce siècle-ci!

DERSAN.

Et qu'es-tu devenu, mon cher Bonnichon?

BONNICHON.

Monsieur, j'étais las des maisons bourgeoises. A la mort de M. votre père, je suis entré dans l'administration publique, rue Notre-Dame-des-Victoires, les grandes messageries. J'avais quelques protections du côté des femmes; j'ai été nommé conducteur de diligences.

DERSAN.

Diable! un bel état...

BONNICHON.

Un état superbe, un poste élevé, toujours sur l'impériale, toujours en course, sans bouger de place; voyageur sédentaire de Bordeaux à Paris et de Paris à Bordeaux, route de première classe, toujours du pavé, chéri des aubergistes et des marchands de comestibles, président né des tables d'hôte, entouré d'égards, de considération et de pâtés de Périgueux. Je passais mon temps à m'engraisser et à faire des réflexions philosophiques; car que faire sur l'impériale, à moins d'y réfléchir? Ah! que de fois je me suis dit :

AIR de Préville et Taconnet.

La diligence et les célérifères
M'offrent l'aspect des États policés :
Je vois d'abord dans les fonctionnaires
Les voyageurs, parfois un peu pressés,
Mais satisfaits, pourvu qu'ils soient placés.
Bon conducteur et fidèle à son poste,
Veillant toujours, de crainte de broncher,
Le ministre, c'est le cocher,
Et l' bon bourgeois est le cheval de poste
Qui ne dit rien et qui fait tout marcher.

Hélas! monsieur, je vous parle du temps de ma gloire! mais ce n'est plus ça! la cabale, l'injustice... depuis quinze jours je suis à pied.

DERSAN.

Tu es destitué?

BONNICHON.

Oui, monsieur, sous prétexte que j'allais trop vite, et que

je risquais de verser. C'est cependant comme cela qu'on arrive; et je vous demande un peu, si l'on destituait tous ceux qui vont trop vite!... Vous me voyez tout démonté, tout démoralisé. J'ai bien un rendez-vous à deux heures, chez un de nos administrateurs, à qui je dois remettre une pétition; mais je n'ai pas grand espoir; et c'est le ciel qui m'a fait vous rencontrer; car si vous daignez seulement vous intéresser à moi...

DERSAN.

Volontiers, mon cher Bonnichon! quoique je sois peu disposé dans ce moment à protéger les autres.

BONNICHON.

Et qu'avez-vous, mon cher maître? qui peut vous inquiéter? Ce n'est point la fortune; ce ne sont point les amours. Quoi donc peut vous manquer?

DERSAN, montrant les papiers qu'il tient à la main.

Ce qui me manque? tiens, c'est un oncle, un oncle d'Amérique dont j'aurais besoin, et voilà ce qui ne peut pas se trouver.

BONNICHON.

Et pourquoi donc, monsieur? à Paris on trouve de tout.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Avec de bons billets de banque
Tout est possible, en général;
Pour trouver l'oncle qui vous manque
Vous avez là le principal.
Avec les parents les plus proches
On trouve peu d'écus comptants;
Avec des écus dans ses poches
On trouve toujours des parents.

Moi, je suis là, disposez de moi; je suis votre grand-père, votre oncle, tout ce qui pourra vous faire plaisir.

DERSAN.

Eh non! ce n'est pas le mien; mais celui d'une jeune

orpheline que j'aime, que je voudrais enrichir malgré elle, et sans qu'elle s'en doutât.

BONNICHON.

Raison de plus; du romanesque, de la sensibilité ; je suis votre homme.

DERSAN, à part.

Au fait, quelle idée! ce M. Dupré n'était pas connu. (A Bonnichon.) Quoi! vraiment, tu serais homme à arriver de Saint-Domingue ?

BONNICHON.

De Saint-Domingue, d'Haïti! comme vous voudrez; de plus loin encore, s'il le faut; qu'est-ce que ça me fait! moi qui ai l'habitude des voyages, ça me change d'élément, et voilà tout. J'arrive donc de Saint-Domingue, je reconnais ma nièce, je lui donne des millions, je vous enrichis, je vous marie, je vous bénis, et fouette cocher; ça va tout seul, comme sur une route royale.

DERSAN.

Il a un ton d'assurance qui me persuade malgré moi.

BONNICHON.

Ajoutez à cela que je suis grand amateur de spectacle, et que je sais comment sont faits tous les oncles d'Amérique. D'abord, j'ai déjà le costume; car les oncles d'Amérique commencent toujours par reparaître déguisés aux yeux de leurs parents étonnés et attendris. Je suis donc déguisé; j'ai le ton brusque et sans façon, je suis franc, loyal; j'ai une canne, je suis millionnaire, c'est-à-dire je n'ai pas le sou; mais...

DERSAN.

Tiens, ce portefeuille que je portais à mon agent de change, voilà dix mille francs.

BONNICHON, prenant.

Bien; et le portefeuille aussi! ils ont toujours un portefeuille. Quand on verra de l'argent, on ne doutera pas de

la parenté; ce sont les pièces à l'appui. Après la reconnaissance, vous serez le maître de me payer mes frais de représentation, si vous êtes content.

DERSAN.

Mais est-ce que tu sauras assez bien mentir?

BONNICHON.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que j'arrive de Bordeaux. Comment s'appelle-t-elle, ma nièce?

DERSAN.

Estelle, Estelle Deschamps. Cet oncle se nommait Dupré; tiens, voilà l'acte mortuaire, et la lettre que j'ai reçue.

BONNICHON.

Bien, je vais étudier mon rôle; d'ailleurs, vous me soufflerez.

DERSAN.

Moi, rester ici! être témoin... je n'oserai jamais.

BONNICHON.

C'est juste, vous me feriez manquer ma réplique... Eh bien! laissez-moi, et revenez dans un moment; c'est l'affaire d'un quart d'heure, une demi-poste. Un peu de sang-froid, le menton dans la cravate, de la dignité, du tabac; justement, je viens d'acheter une tabatière en chrysocale. Je parlerai, je m'attendrirai, je raconterai mes naufrages; je peux bien me passer au moins un naufrage, pour la vraisemblance. J'ouvrirai mes bras, elle s'y précipitera, et vous n'aurez plus qu'à marcher à l'autel, ou à vous y faire conduire en voiture, ce qui est bien plus commode.

DERSAN.

Allons, puisque je n'ai pas d'autre ressource, je m'abandonne à toi; mais de la prudence, des ménagements!

BONNICHON.

Oui, monsieur; nous irons d'abord au pas, ensuite le trot, et nous verrons; ne vous éloignez pas.

DERSAN.

Je ne sors pas de la maison.

BONNICHON.

Dans un moment vous allez me trouver en famille.

DERSAN.

On vient; c'est elle, sans doute.

BONNICHON.

Oui, mon cœur d'oncle me le dit; je l'entends qui parle déjà; la nature...

DERSAN.

Adieu, je me sauve.

SCÈNE V.

BONNICHON, LOUISE.

BONNICHON.

Allons, n'oublions pas que je suis oncle, oncle maternel, à ce que dit ce papier! Pas trop de sentiment d'abord, mais ensuite... Silence! voilà ma nièce.

LOUISE.

Que voulez-vous, monsieur?

BONNICHON.

Mademoiselle, je voudrais me faire peindre... (A part.) Elle est gentille, ma nièce.

LOUISE.

Allons, encore une pratique... Je vais prévenir mademoiselle Estelle.

BONNICHON.

Comment! est-ce que vous n'êtes pas?... (A part.) La nature s'est trompée; c'est égal, je reporterai ma tendresse sur l'autre.

LOUISE, appelant.

Venez, mademoiselle, venez, encore de l'ouvrage.

BONNICHON, à part.

Voyons, lisons mes titres. Je me souviens bien de tout ce qu'il m'a dit; en route, marchons droit, et gare les ornières... Ah! la voilà; pour le coup, mon cœur ne se trompe pas. Diable! c'est mieux, c'est beaucoup mieux; au moins, voilà une nièce qui me fait honneur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ESTELLE.

BONNICHON.

Mademoiselle, j'ai besoin de faire faire mon portrait, et je me suis décidé à venir vous trouver. Votre talent, votre réputation, votre nom même...

ESTELLE.

Mon nom!

BONNICHON.

Oui; mademoiselle Estelle, n'est-ce pas? C'est un nom que j'aime! Mademoiselle, pouvez-vous m'expédier un peu vite?

ESTELLE.

Est-ce en buste?

BONNICHON.

Non, parbleu! en pied, tout ce qu'il y a de plus beau, pendant que j'y suis.

LOUISE, lui donnant une chaise.

Si monsieur veut s'asseoir?

ESTELLE.

Je vais toujours faire une esquisse.

BONNICHON.

Je voudrais être représenté au milieu de ballots de sucre

et de café, et puis autour de moi trois ou quatre cents nègres.

LOUISE.

Trois ou quatre cents nègres!

BONNICHON.

Oui, ma belle enfant; je suis propriétaire en Amérique, à Saint-Domingue. C'est loin, n'est-ce pas? on n'y va pas en poste.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Négociant des plus intègres,
J'y suis fameux par mes plantations;
J'ai là des champs, des maisons et des nègres,
A peu près pour deux millions!

LOUISE.

Eh quoi! des noirs?

BONNICHON.

Un produit magnifique!
Va, la couleur n'y fait rien, mon enfant :
Qu'il soit venu d'Europe ou d'Amérique,
L'argent est toujours blanc.

LOUISE.

Mademoiselle, que c'est glorieux pour vous de faire un portrait qui ira en Amérique!

BONNICHON, à part.

Je crois que c'est le moment... (Haut.) Il faut bien que j'y retourne, puisque je n'ai plus de liens qui m'attachent à la France; je ne suis que trop certain de la mort de ma pauvre sœur!

LOUISE.

Votre sœur! Oh! mon Dieu! mademoiselle, il avait une sœur, et il arrive de Saint-Domingue!

BONNICHON.

Oui, j'avais une sœur. Hélas! elle n'est plus; elle est morte, ici, à Paris! loin de son bon frère. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, j'aurais voulu adopter sa fille.

ESTELLE.

Sa fille !

BONNICHON.

Cette chère Estelle Deschamps !

LOUISE.

Mademoiselle, c'est lui !

BONNICHON.

Que dites-vous ! vous seriez ?...

LOUISE.

Votre nièce...

ESTELLE.

Mon oncle !

BONNICHON.

Ma nièce, viens dans mes bras !

LOUISE.

Ah ! que c'est heureux !

BONNICHON, à part.

Voilà le moment de pleurer. (Haut.) Ma nièce, que je suis aise de te voir ! la joie, la sensibilité... (Apercevant Dersan.) Quel est ce monsieur ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; DERSAN.

LOUISE.

Ah ! monsieur Dersan, il y a bien du changement ; si vous saviez...

BONNICHON.

Monsieur vient sans doute pour un portrait ; j'en suis fâché pour vous, mais mademoiselle ne fera plus de portraits, elle fera le mien encore. N'est-ce pas que tu feras le mien, ma chère Estelle ?

ESTELLE.

Oui, mon oncle.

DERSAN.

Votre oncle !

BONNICHON.

Oui, monsieur; elle a retrouvé un oncle qui l'aime, qui la chérit, qui l'enrichit. (A Estelle.) Viens, que je t'embrasse encore ! (A part.) C'est la règle ; on embrasse toujours deux fois.

ESTELLE.

Oui, monsieur Dersan, oui, cet oncle dont vous aviez demandé des nouvelles, le voilà ! vous concevez tout mon bonheur ! Enfin, il me sera donc permis de reconnaître...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; BARTHÉLEMY.

LOUISE, allant à lui.

Ah ! Barthélemy, si tu savais !

BARTHÉLEMY.

Qu'est-ce que vous avez donc, Louise ? vous avez l'air d'un cheval échappé.

LOUISE.

Mademoiselle a retrouvé son oncle d'Amérique !

BARTHÉLEMY.

Son oncle d'Amérique !

LOUISE.

Il est arrivé de l'Amérique avec des millions ! le voilà.

BARTHÉLEMY.

De l'Amérique ! de Saint-Domingue, d'Haïti ?... Tiens, il n'est pas noir !... Eh bien ! est-ce que je me trompe ? c'est mon oncle Bonnichon.

BONNICHON, à part.

Barthélemy !

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, mon cher oncle, Thomas Bonnichon! quoi! c'est vous qui avez des millions?

ESTELLE et DERSAN.

Son oncle!

DERSAN, bas.

Je suis perdu!

BONNICHON, de même.

Non, morbleu! de l'audace! je vais continuer mon rôle. (Haut.) Oui, mon garçon, oui, je suis millionnaire.

BARTHÉLEMY.

Moi qui vous croyais mort! pour le moins.

BONNICHON.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Oui, j'ai beaucoup voyagé... tu t'en doutes,
J'ai parcouru les mers.

BARTHÉLEMY.

C'est étonnant!
Jadis, mon oncl', vous couriez les grand' routes...

BONNICHON.

Pour réussir j'ai changé d'élément,
Et, s'il le faut, je te dirai comment.
D'abord, mon cher, ma fortune est très-grande...

BARTHÉLEMY.

Cela suffit, le reste est superflu;
En fait d' fortune, c'est un point conv'nu :
Arrivez-vous... jamais on ne demande
Par quel chemin vous êt's venu.

ESTELLE.

Barthélemy votre neveu! comment cela se fait-il? vous qui étiez le frère de ma mère...

BONNICHON.

Sans contredit! Mais je vais t'expliquer... j'avais plusieurs sœurs : l'une, qui a épousé M. Deschamps, était ta bonne

mère; la seconde, que tu n'as jamais connue, a épousé M. Barthélemy, un simple employé de roulage. La famille alors était pauvre ! moi-même, je n'étais connu que sous le nom de Thomas Bonnichon, qui était notre raison de commerce. Ce Barthélemy a donc eu dans notre famille une femme...

BARTHÉLEMY.

Oui, une femme qui m'a eu, et qui, par conséquent, était ma mère. Ainsi, mademoiselle Estelle, les neveux et les nièces de nos oncles sont nos cousins et cousines; donc, en tirant la conséquence, nous sommes cousins.

ESTELLE, froidement.

Oui, je le vois bien. (A part.) Quoi ! c'est là ma famille !

BONNICHON.

Mais n'importe, ma chère nièce, quoi qu'il arrive, quelle que soit notre famille, cela ne change rien à mes projets. En ta qualité d'artiste, tu ne dois pas être bien en fonds. Tiens, voilà, pour commencer, dix mille francs que je te donne.

BARTHÉLEMY, tendant la main.

Ah ! le bon oncle !... eh bien, et de l'autre côté ! et l'équilibre !...

AIR : En amour comme en amitié. (*Un tour de Colalto.*)

Mon bon p'tit oncl', je vous attends!
Plus que moi vous aimez vot' nièce;
Quand je me plains d' vos sentiments,
Je tiens à la justic' bien plus qu'à la richesse.
Traitez-nous donc également;
C'est c' que veut la délicatesse;
Et si je suis exclu de vot' tendresse,
Donnez-moi ma part en argent.

BONNICHON.

Laisse-moi donc tranquille; est-ce que je ne suis pas le maître ? (A Estelle.) Ils sont à toi, à toi seule.

ESTELLE.

Je puis donc en disposer... (Elle prend le portefeuille.) Tenez, Barthélemy, partageons.

DERSAN et BONNICHON, à part.

Oh ! mon Dieu !

BARTHÉLEMY.

Bien, mademoiselle. Vous êtes digne d'être ma cousine; je reconnais mon sang.

BONNICHON, bas à Dersan.

Vous le voyez, monsieur; ce n'est pas ma faute.

DERSAN, bas.

Il paraît que je vais enrichir toute la famille.

BONNICHON, regardant la pendule, et à part.

Ah! mon Dieu! deux heures moins un quart! il ne faut pas que la nature me fasse négliger les affaires; et je dois porter à nos administrateurs une pétition, qui n'est pas encore faite ! (Haut.) Je crois, ma chère nièce, que je puis ici sans façon écrire.

ESTELLE, montrant la chambre à droite.

Tenez, mon oncle, vous trouverez là ce qu'il faut...

BONNICHON.

Adieu, mon enfant, adieu, ma nièce; je reviens dans l'instant.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE IX.

DERSAN, ESTELLE, BARTHÉLEMY, LOUISE.

DERSAN.

Quel bonheur est le mien ! et combien je prends part à l'heureux événement...

ESTELLE.

Ne vous en réjouissez pas; il met au contraire entre nous un obstacle insurmontable.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Restez, je m'expliquerai quand ils seront partis.

BARTHÉLEMY, qui a causé bas avec Louise.

Oui, morbleu! tu entends bien que je vais sur-le-champ donner congé à mon bourgeois; est-ce que je peux rester à sa boutique? est-ce que je peux travailler? moi qui ai un oncle millionnaire! (Montrant les billets de banque.) Vois plutôt les certificats; ohé! ohé! en avant les billets de banque!

ESTELLE.

Mon pauvre Barthélemy! la fortune va vous faire perdre la tête.

BARTHÉLEMY.

Non, ma cousine; mais vous sentez bien que je ne peux plus rester dans les cabriolets; on n'en fait plus maintenant, on en achète. Dieu! ça va-t-il rouler! les carrosses, les dîners, les parties, les spectacles et les femmes!

LOUISE.

Comment, les femmes! et notre mariage?

BARTHÉLEMY.

Ça n'empêche pas... parce que vous pensez bien, Louise, que notre mariage... certainement, j'y songerai.

LOUISE.

Ah! mon Dieu, déjà, en un instant, se peut-il que la fortune l'ait ainsi changé?

BARTHÉLEMY.

Du tout, Louise; c'est ce qui vous trompe; je ne suis pas changé, je n'en suis pas plus fier; et la preuve, c'est que... Depuis longtemps, monsieur Dersan, je me suis aperçu de vos assiduités auprès de mademoiselle, qui alors n'était pas ma cousine; mais qui maintenant est ma cousine... et croyez, monsieur Dersan, que pour ce qui est de mon consentement

et de celui de mon oncle, je ferai mon possible; parce que de vous à moi...

DERSAN, à part.

Allons! le voilà qui me protége.

BARTHÉLEMY.

Mais le plus pressé, dans ce moment, est de quitter le tablier et de prendre un habit plus convenable, sans compter le lorgnon et les bijoux. Adieu, ma cousine; adieu, monsieur Dersan, adieu, mon cousin.

AIR de La Pénélope de la Cité. (CH. PLANTADE.)

Je n' suis plus sellier!
Puisque la fortun' me seconde,
Puisque j' suis rentier,
Moi je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?
Quand j' vais m'y placer,
Comme j'aurai bonne tournure!
Pour me voir passer,
Comme chacun va se presser!

LOUISE.

J' n'y dois plus penser,
Hélas! cette maudit' voiture,
Va tout renverser,
Et not' mariag' vient de verser.

Ensemble.

BARTHÉLEMY.

Je n' suis plus sellier,
Puisque la fortun' me seconde,
Puisque j' suis rentier,
Moi je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,

Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?

LOUISE.

Il n'est plus sellier!
Puisque la fortun' le seconde,
Puisqu'il est rentier,
Il ne doit plus aller à pied.
En cabriolet,
Il doit éclabousser tout l' monde;
Qui se douterait
Que jadis son père en vendait?

(Barthélemy et Louise sortent.)

SCÈNE X.

DERSAN, ESTELLE.

DERSAN.

Ils s'éloignent! Eh bien, parlez vite, que voulez-vous dire?

ESTELLE.

Je n'ai plus rien à vous apprendre; vous venez de le voir, vous venez de l'entendre : je vous donnerais un semblable parent! Barthélemy serait le cousin de M. Dersan! non, monsieur, un pareil obstacle est encore plus terrible que celui de la fortune.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Non pas que je rougisse de mes parents, ni de l'état qu'ils exercent.

AIR nouveau.

Vivre avec eux, telle est ma destinée;
Car loin de vous le sort les a placés.
En contractant un pareil hyménée,
Moi, je m'élève, et vous vous abaissez.
Oui, monsieur, ce cœur qui vous aime
De votre honneur se montrera jaloux;

Je n'aurais point de fierté pour moi-même,
Mais je dois en avoir pour vous.

DERSAN.

Quoi que vous puissiez dire, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout.

ESTELLE.

Non, monsieur, il faut que je sorte, que je reporte ce tableau; et s'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi, la dernière preuve que j'en réclame est de m'obéir et de ne pas me suivre.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

DERSAN, puis BONNICHON.

DERSAN.

Au diable les sentiments et la délicatesse ! me voilà moins avancé qu'auparavant! Ah! mon cher Bonnichon, si tu savais!

BONNICHON.

Je sais tout, monsieur; j'étais là, et j'ai entendu...

DERSAN.

Cet imbécile de Barthélemy qui s'avise d'être garçon carrossier!

BONNICHON.

Que voulez-vous, monsieur, ce n'est pas ma faute; notre famille a toujours été dans les voitures! mais rien n'est désespéré; si je me suis donné une nièce, je peux bien m'ôter un neveu.

DERSAN.

Et comment feras-tu?

BONNICHON.

C'est difficile, c'est une côte à monter; et, pour comble de désespoir, il faut dans ce moment que j'aille à mon rendez-vous, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DERSAN.

Je vais t'y mener dans ma voiture.

BONNICHON.

Bien de l'honneur, et nous rêverons, en route, à la ruse qu'il faut employer. D'abord, mon neveu ne sait pas lire, ce qui est déjà une bonne avance; et puis il a eu, de par le monde, une nourrice, la mère Joseph; j'arrange tout cela de manière à lui prouver qu'il n'est pas de la famille; après cela, qui sait? c'est peut-être vrai!... Mais qui vient là?

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LOUISE, pleurant.

LOUISE.

C'est horrible! c'est indigne!

BONNICHON.

Allons! qu'est-ce qu'elle a, celle-ci?

LOUISE.

Ah! monsieur Dersan! il ne veut plus de moi; il craint de se mésallier, à ce qu'il dit; et tout cela, parce qu'il est riche!

BONNICHON, bas à Dersan.

Vous l'entendez; il n'était pas digne de ma fortune, et il mérite une leçon. Oui, monsieur, tout en faisant nos affaires... la morale en chemin, ça ne peut pas nuire.

DERSAN, à Louise.

Allons, ne te désole pas, d'autres te le feront oublier.

LOUISE, pleurant.

Jamais! j'aurai d'autres amants, c'est probable, mais je ne les aimerai jamais comme celui-là! (A Bonnichon.) Aussi c'est votre faute; sans cette maudite fortune...

BONNICHON.

Rassure-toi, il n'en a plus; il n'a plus rien.

LOUISE.

Puisqu'il est votre neveu.

BONNICHON.

Et s'il ne l'était pas?

LOUISE.

O ciel!

BONNICHON.

Autant commencer par elle. Apprends donc... mais non, je n'ai pas le temps, et tu le sauras plus tard. Venez, monsieur.

LOUISE, le retenant.

Ah çà, vous en êtes bien sûr? vous me le promettez?

BONNICHON.

Je te répète qu'il est ruiné, déshérité, et s'il a jamais un sou de moi, je te donne cinquante mille francs de dot.

LOUISE.

Ah! quel bonheur! et quel bon oncle!

BONNICHON.

AIR de Turenne.

Mais nous, monsieur, changeons de batteries;
Je vous réponds de tout, sur mon honneur!
J'en jure ici par les messageries,
Par ma place de conducteur !
Mes vœux ne sont pas illusoires;
Nous reviendrons vainqueurs... et pourquoi non,
Quand nous marchons sous l'égide et le nom
De Notre-Dame-des-Victoires?

(Il sort avec Dersan.)

SCÈNE XIII.

LOUISE, puis BARTHÉLEMY, en tenue très-élégante.

LOUISE.

Il se pourrait! Barthélemy n'est pas plus riche que moi! ah! que c'est bien fait! mais il n'est pas assez puni, et je vais lui apprendre... Le voici.

BARTHÉLEMY.

AIR : Tra, la, la.

J'ai d' l'argent, (*Bis.*)
Moi, j' paie tout au comptant;
Chez l' marchand, (*Bis.*)
On a d' tout pour son argent.

L'habit, l' chapeau, l' pantalon,
La chaîn', la montr' et l' lorgnon,
Tout est neuf, du bas en haut,
Et j' suis un homme comme il faut.

J'ai d' l'argent, etc.

J' viens d' dire au maîtr' carrossier
Qu'il cherche un autre ouvrier;
Moi, je n'ai plus maintenant
Besoin d'avoir du talent.

J'ai d' l'argent, etc.

Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète; car, quoique j'aie fait fortune, j'ai encore la duperie d'avoir de la délicatesse... c'est cette pauvre Louise que je vais retrouver dans les soupirs et dans les larmes; c'est ennuyeux, et puis ça fait mal.

LOUISE, devant la glace, arrangeant ses cheveux.

Tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Eh bien! elle chante à présent! Mademoiselle Louise... (A part.) J'espère que ma tenue va l'éblouir.

LOUISE, se retournant à peine.

Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy... tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Oui, que c'est moi; je viens du Palais-Royal, et à pied sec; car j'ai acheté un cabriolet, un que j'avais fait moi-même; on est très-bien dedans! c'est agréable, quand on n'est plus

artiste, de s'asseoir et de rouler dans son ouvrage... Mais vous ne me dites pas comment vous me trouvez?

LOUISE.

Ah Dieu! comme vous êtes mis simplement; quelle différence avec ce jeune Anglais qui sort d'ici!

BARTHÉLEMY.

Comment, un Anglais!

LOUISE.

Celui qui tournait toujours autour de moi, et dont tu étais si jaloux, quand tu n'étais pas riche.

BARTHÉLEMY.

Eh bien! il sort d'ici?

LOUISE.

Mieux que cela, il va revenir; désolé de mes rigueurs, il m'a proposé de m'épouser.

BARTHÉLEMY.

Et vous avez accepté?

LOUISE.

Sur-le-champ! tu m'as dit que c'était si beau d'être riche, que j'ai aussi voulu voir par moi-même.

BARTHÉLEMY.

Il t'épouse! toi! une couturière...

LOUISE.

Pourquoi pas? tous les jours on épouse des marchandes de modes; ainsi, à plus forte raison...

BARTHÉLEMY.

Et moi, que tu ne devais jamais oublier?

LOUISE.

Je ne sais pas comment ça s'est fait! à mesure qu'il me parlait, mon amour pour toi s'en allait.

BARTHÉLEMY.

Il s'en allait!

LOUISE.

Ah! mon Dieu! il s'en allait petit à petit, tant il y a que

lorsque milord a fini par me dire que je serais milady, je ne t'aimais plus du tout.

BARTHÉLEMY.

Et tu m'en fais l'aveu! Milady! toi, milady! ah! que les femmes sont ambitieuses! non, non, on ne se figure pas combien il entre d'ambition dans le cœur d'une femme! Louise, je ne vous ai jamais dit que je ne vous épouserais pas, vous devez vous le rappeler : je vous ai dit que je verrais, que j'y songerais; c'était vous dire que je penserais à vous. Eh bien! maintenant, c'est tout vu, c'est tout résolu, et plutôt que de te laisser enlever par cet Anglais, je suis prêt à t'épouser.

LOUISE.

Il n'est plus temps.

BARTHÉLEMY.

Puisque je reviens à toi.

LOUISE.

Non, monsieur, je veux être milady!

BARTHÉLEMY.

Va, tu n'es guère patriote! et si tu avais seulement un peu d'esprit national, ou un peu d'amour pour moi!... Louise, je t'en supplie! veux-tu que je me mette à tes genoux? malgré mon pantalon neuf, ça m'est égal.

LOUISE.

Eh bien! monsieur, je vous dirai, à mon tour, que je verrai; mais c'est à une condition.

BARTHÉLEMY.

Laquelle?

LOUISE.

C'est que vous renoncerez sur-le-champ à tout ce qui peut vous revenir de la fortune de votre oncle.

BARTHÉLEMY.

Y penses-tu? puisque je la partagerai avec toi.

LOUISE.

Et moi, je n'en veux pas.

BARTHÉLEMY.

Tiens, cette idée! pourquoi veux-tu m'ôter ma fortune? laisse-la-moi! songe donc que je t'achèterai des beaux châles, des cachemires, des marabouts et des pendants d'oreilles.

LOUISE.

Je n'en veux pas, je ne veux rien; il faut que tu sois comme auparavant.

BARTHÉLEMY.

Laisse-moi seulement dix mille livres de rente.

LOUISE.

Pas un sou, ou je vais retrouver milord.

BARTHÉLEMY.

Puisqu'il le faut! (A part.) Allons, j'en garderai six, sans lui rien dire.

LOUISE.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Décid'-toi... j'attends ta promesse...

BARTHÉLEMY.

Te perdr' ferait mon désespoir!
Mais aussi perdre ma richesse!...

LOUISE.

Allons, monsieur, fait's vot' devoir!

BARTHÉLEMY.

Dieu! qu'il est cruel de déchoir!
J'y consens, puisque tu l' réclames :
Plus d' fortune, plus de crédit;
J'abandonn' tout!... J'ai toujours dit
Que je s'rais ruiné par les femmes.

LOUISE.

A la bonne heure; voilà ce que je voulais entendre! et tu as aussi bien fait.

BARTHÉLEMY.

Et pourquoi?

LOUISE.

Pourquoi? tiens, voilà ton oncle qui va te l'apprendre.

SCÈNE XIV.

Les mêmes; BONNICHON.

BARTHÉLEMY.

Comme il a l'air rêveur! Mon oncle, j'ai à vous parler.

BONNICHON.

Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy! j'avais aussi à vous entretenir.

BARTHÉLEMY.

Tiens, ce ton solennel! Qu'est-ce qu'il lui prend donc, à mon oncle?

BONNICHON.

Votre oncle! je ne le suis plus; non, Barthélemy, connais enfin la vérité; tu n'es pas mon neveu!

LOUISE.

Voilà ce que tu ne savais pas.

BARTHÉLEMY.

Laissez donc, est-ce que c'est possible? une place de neveu, ça n'est pas comme les autres! ça tient toujours; il n'y a pas moyen de vous destituer.

BONNICHON.

C'est ce qui te trompe! et s'il te faut des preuves, j'en ai là; des preuves malheureusement irrécusables; car je t'aimais, Barthélemy; on n'est pas pendant vingt-cinq ans l'oncle de quelqu'un, sans commencer à s'y habituer; mais, hélas! il a fallu se rendre à l'évidence.

LOUISE.

Achevez, de grâce!

BONNICHON.

Apprenez donc qu'il a été changé en nourrice !

BARTHÉLEMY.

Moi !

BONNICHON.

Toi-même ! je te défie de dire le contraire, tandis que j'ai là des témoignages, des attestations solennelles! Vous saurez donc que la mère Joseph, sa coupable nourrice, était vivandière.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai, je ne le nie pas ; elle aimait à nourrir les braves.

BONNICHON.

Depuis dix ans, elle avait disparu.

BARTHÉLEMY.

C'est encore vrai.

BONNICHON.

Et l'on vient de recevoir de ses nouvelles ! Dans la dernière guerre d'Espagne, au siége de Pampelune, au moment où elle portait le rogomme à nos grenadiers, elle fut blessée par un obus qui la renversa elle et ses provisions. Elle fit, avant de mourir, une déclaration qu'on vient de me communiquer, et dans laquelle elle avoue que le nommé Barthélemy Bonnichon n'est point Bonnichon Barthélemy, mais un enfant anonyme substitué par elle, dans le criminel espoir de continuer les mois de nourrice.

BARTHÉLEMY.

La mère Joseph aurait dit une chose comme ça! ça n'est pas possible, et je vais le lui faire avouer à elle-même.

BONNICHON.

A elle-même !

BARTHÉLEMY.

Oui, morbleu! car il n'y a qu'une difficulté : c'est qu'elle n'est pas morte, c'est qu'elle est revenue depuis deux mois, ici, à Paris, où je lui fais une pension alimentaire, ce qui équivaut à des mois de nourrice; et nous allons voir.

BONNICHON, à part.

Dieu! quel contretemps! moi qui ne savais pas ça.

BARTHÉLEMY.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Pour prouver que j' suis votr' parent,
S'il faut une preuve authentique,
J'amèn' ma nourrice à l'instant,
C'est devant elle que j' m'explique.
S'il faut des titres... j'ai les miens;
La mère Joseph, je m'en flatte,
En est un... et des plus anciens,
Car il a soixante ans de date.

(Il sort avec Louise.)

SCÈNE XV.

BONNICHON, seul.

Il ne me manquait plus que cela! me voilà dans un bel embarras; d'autant que ma nièce est plus adroite que mon neveu, et que la découverte de cette ruse peut amener celle de la première!... Et M. Dersan qui va venir, M. Dersan à qui j'ai promis un succès. Ma foi, essayons un nouveau moyen, il n'y a plus que celui-là qui puisse nous sauver.

(Il se met à une table et écrit.)

SCÈNE XVI.

BONNICHON, écrivant; DERSAN.

BONNICHON.

Monsieur Dersan!...

DERSAN.

Eh bien! quelle nouvelle?

BONNICHON, écrivant toujours.

Je suis à vous.

DERSAN.

Pendant que tu travaillais pour moi, j'ai agi en ta faveur. J'ai vu le directeur des messageries, il m'a promis qu'on allait en délibérer au comité, et l'on doit envoyer la réponse ici, chez ta nièce.

BONNICHON, se levant après avoir cacheté la lettre.

Ah! mon généreux protecteur! croyez que ma reconnaissance et mon zèle... Pour commencer, notre affaire a manqué, la cause de la nature triomphe, et mon neveu est toujours mon neveu.

DERSAN.

J'en étais sûr.

BONNICHON.

Mais j'ai déjà rétabli nos affaires; une autre ruse qui doit réussir. (Montrant la lettre qu'il vient d'écrire.) Un beau jeune homme, un millionnaire qui me demande, à moi, la main de ma nièce; il faudra bien qu'elle se prononce. Avez-vous là un de vos gens? Holà! quelqu'un.

DERSAN.

Mais que veux-tu faire?

BONNICHON.

Je vous le dirai tout à l'heure. (Au domestique qui entre.) Tu vas, dans une demi-heure, remettre cette lettre pour moi chez le portier, afin qu'on me la monte ici quand nous serons tous réunis. Surprise, coup de théâtre, dénoûment pathétique et lacrymal! Dépêche-toi.

DERSAN.

Explique-moi, au moins...

BONNICHON.

Comment! monsieur, vous ne comprenez pas tous les avantages de ma position? Je suis un oncle d'Amérique ou

je ne le suis pas ; or, je le suis, donc j'ai le droit de commander.

DERSAN.

Tu vas lui commander de m'épouser ?

BONNICHON.

Je m'en garderais bien ! vous ne connaissez pas le cœur humain ; je m'en vais, au contraire, le lui défendre, et vous allez voir... Les femmes ! Dieu les femmes !... C'est elle, je l'entends... à votre réplique, et ne vous effrayez pas.

SCÈNE XVII.

Les mêmes ; ESTELLE.

BONNICHON, bien haut.

Oui, monsieur, vous sortirez à l'instant !

DERSAN, à demi-voix.

Qu'est-ce que tu veux que je réponde ?

BONNICHON, de même.

Ce que vous voudrez... (Haut.) Moi je parle en oncle, et en oncle irrité.

ESTELLE, s'avançant.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

BONNICHON.

Ce monsieur que ce matin j'ai déjà vu chez toi, et qui vient de prime-abord nous offrir sa main et vingt-cinq à trente mille livres de rente ! c'est-à-dire que c'est avec un malheureux capital de cinq ou six cent mille francs qu'il se présente pour épouser la nièce d'un homme tel que moi ; aussi, mademoiselle, je vous défends désormais de le revoir et de lui parler.

ESTELLE.

Mon oncle... un pareil procédé...

BONNICHON.

Est le seul convenable; car j'ai déclaré à monsieur que j'avais d'autres vues sur toi : un capitaliste étranger, un confrère de Saint-Domingue ; et comme il est trois ou quatre fois plus riche, c'est lui que nous préférons. C'est ce que je disais à monsieur quand tu es entrée.

ESTELLE.

Qu'avez-vous fait !... (A Dersan.) Vous pouvez croire qu'un pareil motif...

DERSAN.

Dès que votre oncle le dit... dès que vous ne le désavouez pas.

ESTELLE.

Monsieur, je vous atteste...

DERSAN.

Épargnez-vous d'inutiles serments; dans la situation où nous sommes maintenant, il n'y a qu'une seule preuve au monde qui eût pu me faire croire à votre tendresse...

ESTELLE.

O ciel!

DERSAN.

Et dès que vous hésitez à me la donner...

ESTELLE.

Ne le croyez pas, je n'hésite pas un instant.

BONNICHON.

A la bonne heure!... Vous l'entendez, nous sommes décidés; ma nièce épouse un jeune homme charmant, un élégant d'Haïti qui me demande sa main, et qui lui offre deux millions hypothéqués sur l'indemnité.

ESTELLE.

Serait-il vrai?

BONNICHON.

J'attends de lui une lettre que je vous montrerai.

ESTELLE, à Dersan.

Ah! que je suis heureuse! il est donc un sacrifice que je peux vous faire! et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de dissiper vos soupçons... Dersan, voulez-vous ma main? la voici.

DERSAN.

Ah! vous comblez tous mes vœux.

BONNICHON, à part.

A merveille!... (Haut.) Et quel est le rôle que je joue ici? vous croyez que, devant moi, je souffrirai...

ESTELLE.

Oui, mon oncle, vous vous laisserez fléchir, vous consentirez à mon mariage.

DERSAN.

Oui; il va donner son consentement, n'est-il pas vrai?

BONNICHON.

Non, monsieur.

DERSAN, bas.

Veux-tu bien le donner, ou je t'assomme!

BONNICHON.

Eh! non, monsieur... (A part.) Il n'est pas encore temps; il faut que nous soyons en famille... Précisément, c'est mon neveu Barthélemy.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; BARTHÉLEMY et LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, la mère Joseph est en bas; et elle vous attend; car elle aime autant ne pas monter.

BONNICHON.

A l'autre, maintenant; il s'agit bien de cela!

BARTHÉLEMY.

Voici, en même temps, une lettre qu'on m'a remise en bas, à votre adresse.

BONNICHON.

Ah! je sais ce que c'est; remettez-la à votre cousine, à votre cousine qui brave mon autorité, et que désormais je déshérite en votre faveur; mais je veux qu'elle voie du moins ce qu'elle refuse. (A Estelle, qui prend la lettre.) Lisez, mademoiselle, c'est la lettre du jeune insulaire. (A Barthélemy.) C'est la portière qui, sans doute, te l'a donnée pour moi?

BARTHÉLEMY.

Non; c'est comme j'arrivais, un homme en pantalon et en veste de velours bleu, avec la plaque des messageries.

BONNICHON.

Ah! mon Dieu! c'est de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

ESTELLE, qui a ouvert la lettre et qui l'a lue.

Qu'est-ce que cela veut dire?... « Les administrateurs des messageries royales, à M. Bonnichon... Monsieur, « d'après la recommandation de M. Dersan, votre place de « conducteur, qui vous avait été enlevée depuis quinze « jours, vient de vous être rendue... »

BONNICHON.

Quel bonheur!... (A part.) Dieu! qu'est-ce que je dis là?

ESTELLE, continuant.

« Et vous êtes désormais attaché à la diligence de Lyon, qui part demain. » Qu'est-ce que cela signifie?

BONNICHON.

Que vous n'avez plus besoin de mon consentement. Hélas! mademoiselle, je ne suis plus votre oncle. (A Barthélemy.) Et toi, mon garçon, je suis toujours le tien, Thomas Bonnichon, conducteur.

BARTHÉLEMY.

Vous ne venez donc pas d'Haïti?

BONNICHON.

La diligence ne va pas jusque-là.

ESTELLE, à Dersan.

Quoi ! monsieur, m'avoir trompée encore !

DERSAN.

J'ai votre parole, et vous la tiendrez, ne fût-ce que pour m'empêcher de faire de nouvelles extravagances; car je n'ai plus qu'une dernière folie à tenter, et si vous me refusez encore, j'y suis décidé ; c'est de me ruiner, pour que vous soyez aussi riche que moi.

ESTELLE.

Allons, je vois qu'il faut vous épouser pour sauver votre fortune.

DERSAN.

Est-ce là le seul motif?

ESTELLE.

Vous savez bien le contraire.

BONNICHON.

Et comme, en qualité d'oncle, il faut que je marie quel qu'un, (A Barthélemy et à Louise.) mes enfants, je vous unis.

BARTHÉLEMY.

Et la dot ?

DERSAN.

Les cinq mille francs que tu as reçus d'avance.

LOUISE.

Et le présent de noces ?

BONNICHON.

Il est resté en Amérique.

BARTHÉLEMY.

Vous n'étiez qu'un parent de contrebande ?

BONNICHON.

Comme tu dis, et je ne suis pas le seul.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des *Drapeaux.*

BONNICHON.

Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

TOUS.

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

On voit, dans plus d'un quartier,
Bien des parents de commande;
Du premier jusqu'au dernier,
Souvent jusqu'à l'héritier...
Contrebande. (*Bis.*)

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

LOUISE.

Le public dit : Quel succès !
Voyez, que la foule est grande !
Mais le caissier aux aguets
Dit en comptant les billets :
Contrebande. (*Bis.*)

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

DERSAN.

Une nymphe d'Opéra,
Fraîche comme sa guirlande,
De loin me charmait déjà...
Quand un Anglais murmura :
Contrebande. (*Bis.*)

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

En route, dans le *Courrier*,
Un jour je lus *Han-d'Islande*
Mais j'entendis un douanier,
Aux barrières s'écrier :
Contrebande. (*Bis.*)

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BARTHÉLEMY.

Sur le pont des Arts, hier,
L'invalide qui commande
Disait, rien qu'en voyant l'air
D'un bourgeois en habit vert :
Contrebande. (*Bis*.)

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

ESTELLE, au public.

Au Parnasse on fraude aussi ;
Les flibustiers vont par bande ;
Et de cet ouvrage-ci
On pourra dire aujourd'hui :
Contrebande. (*Bis*.)

Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer l'amende ;
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer les droits.



LA LUNE DE MIEL

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE.

Théâtre de S. A. R. Madame. — 31 Mars 1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
KOULIKOF, intendant du château	MM.	KLEIN.
JEAN, maître sabotier		BERNARD-LÉON, jne.
ALEXIS, ouvrier sabotier		GONTIER.
UN POSTILLON.		—
LA BARONNE WLADIMIR *	Mmes	VIRGINIE-DÉJAZET.
MICHELINE, fille de Jean		ADELINE.
POLESKA DE FERSTEIM		JENNY VERTPRÉ.

PAYSANS. — SABOTIERS. — DOMESTIQUES.

Dans la Pologne russe.

* Ce rôle est de l'emplo des jeunes coquettes.



LA LUNE DE MIEL

ACTE PREMIER

L'habitation de Jean. — Le fond, ouvert, laisse voir toute l'étendue de la campagne. A droite et à gauche, une porte conduisant à d'autres chambres. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table et deux chaises ; de l'autre côté, un banc à usage de sabotier, sur lequel se trouvent un sabot à moitié confectionné, et quelques outils. Au lever du rideau, Jean, Alexis, Micheline et plusieurs ouvriers sont assis à droite, à gauche, et au fond, occupés à déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, MICHELINE, OUVRIERS occupés à déjeuner; ALEXIS, seul dans un coin, plongé dans ses réflexions.

LES OUVRIERS.

AIR : Quel bonheur! quelle ivresse! (*Le Maçon.*)

Amis, après l'ouvrage,
Chantons, gais ouvriers,
Le plaisir rend l' courage
Aux pauvres sabotiers.

JEAN.

A nos sabots faut rendre hommage;
Sans eux le pauvre irait pied nu.
J' vois ben des gens en équipage
A qui jadis j'en ai vendu.
Plus d'un parvenu que l'on cite,
Que gêne son nouveau mérite,
Ainsi que ses souliers nouveaux,
S'il était l' maître,
Chang'rait peut-être
Ses p'tits souliers pour ses sabots.

LES OUVRIERS.

Plus d'un parvenu que l'on cite, etc.

MICHELINE.

Fi, des sabots! dis'nt ben des femmes,
C'est dangereux les jours d' verglas;
J'ons vu glisser de belles dames
Qui cependant n'en portaient pas.
Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage;
Et quoique l'on parle au village
De queuq's faux pas... c'est des propos;
On en fait, j' gage,
Ben davantage
En p'tits souliers qu'en gros sabots.

LES OUVRIERS.

Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage, etc.

(Tous les ouvriers sortent.)

JEAN, frappant sur l'épaule d'Alexis.

Et toi, qui es là dans un coin, et qui ne dis rien, qu'est-ce que tu as donc?

ALEXIS.

Qu'est-ce que j'ai?... Ah çà! maître Jean, suis-je payé pour être gai, ou pour faire des sabots?

JEAN.

L'un n'empêche pas l'autre; et tu peux prendre exemple sur moi; ne pouvant sortir de ce domaine, dont je suis serf et vassal, j'ai eu l'idée d'établir dans ces forêts une fabri-

que de sabots, non pour les gens du pays, qui n'en usent guère, mais j'en fournis toute l'Allemagne. Aussi, je travaille et je chante toute la journée.

ALEXIS.

Est-ce que je n'ai pas confectionné ce matin la besogne que vous m'avez donnée ?

JEAN.

C'est la vérité; et nous n'avons pas ici un ouvrier qui travaille aussi joliment; c'est délicat et soigné, et un sabot comme ça vous chausserait une princesse mieux qu'un escarpin.

ALEXIS.

Eh bien ! alors, puisque ma tâche est finie, laissez-moi m'amuser comme les autres. Et si ça m'amuse d'être triste ?

JEAN.

Comme tu voudras. (A sa fille.) Est-il sauvage, celui-là !

MICHELINE.

Depuis deux jours qu'il est ici, il ne fait que soupirer et se plaindre ; un beau garçon comme ça, c'est dommage.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger. (*Les Vendangeurs*)

Ça m' fait l'effet d'un désespoir,
Vrai, ça m' fait mal à voir.
On voudrait d'un chagrin si noir
Connaître quelque chose,
Ne fût-c' que pour savoir
Si l'on n'en est pas cause.

Peut-être, mon père, qu'il n'est pas content de vous, et qu'il ne se trouve pas assez payé ?

JEAN.

Dame ! je paie en grand seigneur, dix kopecks par jour. Mais s'il a de l'ambition... Laisse-moi, ma fille, je vais arranger cela, parce que ça a l'air d'un bon sujet qui peut me faire gagner de l'argent ; et un manufacturier doit être généreux quand il y trouve son bénéfice.

MICHELINE.

Dieu ! que vous êtes bon !

(Elle sort.)

JEAN.

Voilà comme je suis... (Allant encore frapper sur l'épaule d'Alexis.) Dis-moi, mon garçon, es-tu du pays?

ALEXIS.

Oui, maître, je suis, comme vous, de la Pologne russe; mais voilà cinq ans que j'ai couru le monde...

JEAN.

Et pourquoi?

ALEXIS.

Pour trouver la fortune.

JEAN.

Et as-tu rencontré cette femelle-là ?

ALEXIS.

Non, vraiment ; elle est comme les autres... quand on court après, c'est le moyen de ne pas l'attraper.

JEAN.

Diable! c'est un philosophe. Eh bien ! mon garçon, si tu veux rester chez moi, ton sort est dans tes mains. Tu t'es présenté hier pour avoir de l'ouvrage, et rien que sur ta bonne mine je t'ai offert dix kopecks par jour. Mais les gens de mérite sont comme les sabots, ça ne se connaît qu'à l'user ; et je t'offre six kopecks de plus.

ALEXIS.

Ce que j'ai me suffit, et je n'y tiens pas... Si je n'avais pas au monde d'autre chagrin que celui-là...

JEAN.

Est-ce qu'il y aurait quelque passion sous jeu? Est-ce que ma fille Micheline?... c'est que tout à l'heure elle avait l'air de te trouver à son gré... et ça ne me conviendrait pas.

ALEXIS.

Soyez tranquille ; je voudrais bien en être amoureux.

JEAN.

Comment ! tu le voudrais... et pourquoi cela ?

ALEXIS.

Parce qu'il y aurait peut-être de l'espoir, tandis que dans ma position, voyez-vous, maître Jean, il ne faut aimer que son égale ; c'est là le plus raisonnable ; mais l'amour ne raisonne pas.

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que par hasard tu serais amoureux de quelque grande dame ?

ALEXIS.

Précisément, et une grande dame qui, pour mon malheur, est plus fière à elle seule que toutes les duchesses de la Russie.

JEAN.

Comment ! tu oses donner dans les duchesses ?

AIR d'Aristippe.

Vit-on jamais pareill' folie !

ALEXIS.

Si je l'aime, c'est malgré moi.

JEAN.

Pour être heureux dans cette vie,
N' faut pas r'garder plus haut que soi.

ALEXIS.

J' sais ben qu'elle est au-d'ssus de moi.
Ainsi qu' vers une providence
Je l'vais les yeux vers cet objet chéri...
Lorsqu'il a besoin d'espérance,
Le malheureux r'garde au-dessus de lui.

JEAN.

Je vous le demande, un ouvrier qui s'avise de faire des passions ! Fais des sabots, et ne sors pas de là. Mais, dis-

moi un peu, mon garçon... Silence, car c'est M. Koulikof, l'intendant de ce domaine.

SCÈNE II.

Les mêmes ; KOULIKOF, suivi de quelques Paysans.

KOULIKOF.

Eh bien ! allez donc, allez à son secours ; ils restent là les bras croisés : ne faut-il pas que j'y aille moi-même... Cinquante coups de knout à celui qui n'arrivera pas le premier. (Les paysans sortent en courant.) C'est cela... les voilà tous partis... il n'y a pas d'autre moyen d'exciter leur émulation. Ah ! ah ! c'est toi, maître Jean...

JEAN.

Oui, monsieur Koulikof. Qu'y a-t-il donc ?

KOULIKOF.

Une voiture d'assez belle apparence, quatre chevaux et deux postillons ; la voiture vient de verser dans le chemin creux.

ALEXIS.

Eh ! que ne le disiez-vous sur-le-champ !... j'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE III.

KOULIKOF, JEAN.

KOULIKOF.

Quel est ce garçon ?

JEAN.

Un de mes ouvriers. Il est arrivé depuis peu ; mais il est du pays.

KOULIKOF.

Son nom ?

JEAN.

Alexis Pétérof.

KOULIKOF.

Pétérof! c'est à nous... les Pétérof sont inscrits sur mon livre de ferme... Il a bien fait de revenir; car, dans ce moment-ci surtout, je tiens à présenter à monseigneur un état satisfaisant de ses revenus.

JEAN.

Ils sont assez soignés.

KOULIKOF.

Je crois bien, six mille arpents, quinze cents paysans, sans compter les dépendances, le tout en bon état. Mais aussi depuis trente ans que je suis intendant de cette principauté, je puis me vanter de n'être pas resté les bras croisés : et si l'on avait tenu registre des coups de knout que j'ai fait administrer, soit par mes délégués, soit par moi-même...

JEAN.

Il est de fait que depuis trente ans vous avez eu du mal, et nous aussi.

KOULIKOF.

Il faut ça, quand on veut le bien de la chose. Mais dis-moi, où est ta fille Micheline ?

JEAN, regardant au fond.

Elle est par là dans les environs.

KOULIKOF.

A propos de cela, pourquoi que tu ne la maries pas, ta fille Micheline ? il faut me la marier.

AIR : Les Scythes et les Amazones.

Elle est aimable, elle est jeune et gentille ;
Choisis parmi nos jeunes gens,
Cela fera le bonheur de ta fille,
Et ça nous f'ra des paysans ;
Il nous en manque encor deux ou trois cents.
Lorsque j'en vois, contre tous les usages,

Rester garçons, ça me fait mal aux nerfs,
Et j'aime à voir faire des mariages
Pour augmenter le nombre de nos serfs.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; MICHELINE.

MICHELINE.

Mon père ! mon père !

JEAN.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?

MICHELINE.

Tenez, cette jeune dame, n'entendez-vous pas ?

SCÈNE V.

LES MÊMES ; POLESKA, PLUSIEURS DOMESTIQUES et OUVRIERS.

POLESKA.

Les maladroits ! un chemin superbe, et ils prennent à gauche exprès pour me verser.

MICHELINE.

Mais, madame...

POLESKA.

Taisez-vous. Et pour comble de malheur, ceux-ci qui, en voulant relever la voiture, cassent le timon, de sorte que me voici obligée de m'arrêter dans cette misérable cabane... Dieu ! qu'il faut de patience ! si on ne se modérait pas...

MICHELINE.

Je ferai observer à madame que ce n'est pas la faute de nos gens ; ils y ont mis tant de zèle, que ce pauvre Ivan s'en est foulé le pied.

POLESKA.

O ciel! que dites-vous! ce pauvre jeune homme... courons vite.

MICHELINE.

Dans ces mauvais chemins, avec ces petits souliers?

POLESKA.

Oui, tu as raison... tenez, portez-lui cette bourse; mon Dieu! quel malheur! un honnête ouvrier... peut-être même un père de famille... j'aurai soin de lui, de ses enfants; mais en attendant qu'on envoie chercher un médecin... Eh bien, vous n'êtes pas encore partis!

KOULIKOF, faisant signe aux domestiques et ouvriers qui sortent.

Si, madame, on y va; mais je vous demanderai...

POLESKA.

Qui vous a permis de m'adresser la parole?

JEAN.

C'est M. l'intendant, et il faut qu'il sache...

POLESKA.

Il faut qu'il sache se taire... et vous aussi.

KOULIKOF, à part.

Par exemple! c'est d'une insolence...

POLESKA, à Micheline.

Dis-moi, petite, où sommes-nous?

JEAN.

Dans les domaines du comte de Woronski, et à une lieue du château.

POLESKA.

Je suis chez mon mari! chez moi!

KOULIKOF.

Qu'entends-je? madame la comtesse!

JEAN.

Une comtesse dans ma cabane!

KOULIKOF.

On nous avait bien dit que monseigneur devait se marier, et nous l'attendions d'un instant à l'autre.

POLESKA.

Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

KOULIKOF.

Je l'ignore, madame la comtesse, car depuis deux jours, je n'ai pas eu l'honneur d'être invité au château.

POLESKA.

Ce pauvre Gustave, qui était parti le premier pour tout disposer et pour me recevoir... je suis sûre qu'il est d'une inquiétude, d'une impatience égale à la mienne. Aussi, c'est votre faute.

KOULIKOF.

A moi, madame la comtesse?

POLESKA.

N'êtes-vous pas l'intendant, le régisseur de ce domaine?

KOULIKOF.

Depuis trente ans.

POLESKA.

Comment ces chemins ne sont-ils pas en meilleur état? ne deviez-vous pas y veiller? est-ce que vous ne deviez pas penser que j'avais hâte de revoir mon mari? Vous ne devinez donc rien? vous n'êtes donc capable de rien? vous méritez d'être chassé.

AIR : Adieu! je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Je donne la preuve, par là,
D'une prudence peu commune;
Mon mari m'accusait déjà
De prodiguer trop sa fortune.
Mais je répare en ce moment
Mes dépenses et mes folies :
Car supprimer un intendant,
C'est faire des économies.

KOULIKOF, *à part.*

Supprimer un intendant!

JEAN, *à part.*

Cette femme-là ne respecte rien. (*Haut.*) Si, en attendant qu'on répare la voiture, madame voulait déjeuner?...

POLESKA.

Eh! oui, vraiment, pour ne pas perdre de temps, rien qu'une tasse de thé et des muffins.

MICHELINE.

Du thé!

JEAN.

Des muffins!

POLESKA.

Oui, des muffins, des rôties au beurre, je ne prends pas autre chose.

JEAN.

C'est qu'ici, madame, ça ne se peut pas.

POLESKA.

Comment! ça ne se peut pas... qu'on en cherche... qu'on en trouve... et rappelez-vous que je l'ordonne; cela doit vous suffire.

JEAN.

Je ne savons pas ce que c'est.

MICHELINE.

Il n'y en a jamais eu dans le pays.

POLESKA.

C'est égal.

JEAN.

Mais, madame...

POLESKA.

Je crois qu'il ose répliquer.

AIR de Céline.

Sachez que mon ordre suprême
Jusqu'à présent fut respecté;

Et jamais mon époux lui-même
Ne contredit ma volonté.
C'est là le partage des dames :
Car le ciel, que l'on doit bénir,
Pour commander créa les femmes,
Et les hommes pour obéir.

MICHELINE.

Ça, c'est assez vrai.

KOULIKOF, qui s'est tenu à l'écart, s'avançant respectueusement.

Si madame la comtesse veut me permettre... je crois que j'ai chez moi du thé.

POLESKA, se retournant du côté de Jean.

Vous voyez donc bien!

KOULIKOF.

De plus, et pour continuer votre voyage, j'ai une petite voiture, un kibith, qui dans une demi-heure peut vous conduire près de votre auguste époux.

POLESKA.

Près de Gustave, et c'est grâce à toi! Pardon, tout à l'heure j'ai peut-être été un peu vive; mais...

KOULIKOF.

Madame la comtesse daignerait me rendre ma place?

POLESKA.

Celle-là ou une autre, j'examinerai, je verrai ce qu'on peut faire d'un intendant réformé.

AIR du vaudeville Les Blouses.

Dépêchez-vous... Mon Dieu, quelle indolence!
Ce déjeuner et surtout ce traîneau...
Mais allez donc! je meurs d'impatience
De me trouver enfin dans mon château.

KOULIKOF, à part.

Dieu! quelle femme! elle parle en sultane.

POLESKA.

Au nom du ciel, j'ai hâte de partir...
On est si mal dans sa triste cabane!

JEAN, à part.

Si ça pouvait l'empêcher d'y r'venir!

Ensemble.

POLESKA.

Dépêchez-vous... Mon Dieu, quelle indolence! etc.

JEAN et MICHELINE.

Vit-on jamais une telle insolence?
Allez bien vit' lui chercher un traîneau;
Si d'arriver elle a d' l'impatience,
Il m' tarde aussi qu'ell' soit dans son château.

KOULIKOF.

Je vais chercher bien vite, à l'intendance,
Le déjeuner, et surtout le traîneau;
Comme un éclair, madame, je m'élance;
Dans un instant vous serez au château.

(Koulikof sort par le fond, et Jean par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

POLESKA, MICHELINE.

POLESKA.

Que de peine pour avoir du thé et des muffins, et l'on dit que la Russie est un pays civilisé!

MICHELINE, approchant une chaise.

Si, en attendant, madame la comtesse voulait se reposer?

POLESKA, s'asseyant.

Volontiers, je suis accablée de fatigue; car j'ai voyagé toute la nuit.

MICHELINE.

Toute la nuit! vous qui êtes si faible et si délicate!

POLESKA.

Que n'aurais-je pas fait pour le revoir plus tôt!... depuis trois jours que je suis séparée de mon mari... il est si bon, si aimable... il m'aime tant! aussi que je suis heureuse et fière de lui appartenir!

MICHELINE.

C'est donc un mariage d'inclination?

POLESKA.

Eh! sans doute; fille d'un officier sans fortune, je n'avais point de rang, point de richesses à apporter à mon époux; et lorsque Gustave, lorsque le comte de Woronski s'est présenté...

MICHELINE.

Ça a dû vous surprendre?

POLESKA.

Non, ça m'a semblé tout naturel, je ne sais quel sentiment secret me disait que ce rang m'appartenait, qu'il m'était dû... que j'étais née pour briller et pour commander. Aussi, ce luxe, ces équipages, ces nouvelles parures que Gustave me prodiguait, ce riche domaine qu'il vient d'acquérir... ces paysans, ces vassaux, ces esclaves, qui n'existent que pour m'obéir, tout cela me charme et m'enivre; je me dis : C'est à mon époux que je les dois, et après lui, après mon amour, c'est ce qu'il y a pour moi de plus doux au monde.

MICHELINE.

Il n'y a donc pas longtemps que madame la comtesse est mariée?

POLESKA.

Une semaine, mon enfant, et nous sommes dans ce qu'on appelle la lune de miel.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Premier temps d'ivresse et d'amour,
Époque à jamais fortunée!
Oui, c'est le matin d'un beau jour,

C'est l'âge d'or de l'hyménée;
Car il promet à notre cœur
Un long avenir de constance,
Et donne encor, même au bonheur,
Tout le charme de l'espérance.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; JEAN.

JEAN est sorti de la chambre pendant la fin de l'air précédent, et après avoir fait deux profondes révérences à Poleska, il s'avance et lui dit :

Si madame la comtesse veut entrer chez elle, j'irai tout à l'heure lui porter son déjeuner moi-même.

POLESKA.

Je t'en dispense... fais-moi grâce de ta vue... c'est ta fille qui me servira; et je veux ce soir l'emmener avec moi au château.

JEAN.

Mais, madame...

POLESKA.

Qu'on ne me réplique pas, ou sinon... tu m'entends ?...

AIR : Sans murmurer. (Michel et Christine.)

Oui, je le veux!
Qu'à ce mot tout fléchisse;
Par moi, je veux
Qu'ici l'on soit heureux.
J'entends surtout, quel que soit mon caprice,
Que l'on m'adore et que l'on me bénisse,
Car je le veux,
Oui, je le veux!

(Elle entre dans la chambre à droite, suivie de Micheline.)

SCÈNE VIII.

JEAN, puis ALEXIS.

JEAN.

Je le veux! je le veux! je n'en ai jamais vu une plus fière que celle-là.

ALEXIS.

Ah! vous voilà, maître Jean. Où est cette dame dont la voiture a versé?

JEAN.

Cette dame, elle est là... tu l'as donc vue?...

ALEXIS.

Oui, c'est pour cela que je me suis sauvé.

JEAN.

Tu la connais donc?...

ALEXIS.

Si je la connais!... Apprenez, maître Jean, que c'est cette dame dont je vous parlais ce matin... celle dont je suis amoureux.

JEAN, effrayé.

Veux-tu te taire! aimer la comtesse de Woronski! va-t'en d'ici, va-t'en, l'air est mauvais pour toi et pour moi; ça sent le knout en diable.

ALEXIS.

Peu importe... il faut que je me déclare.

JEAN.

A elle?

ALEXIS.

A elle-même.

JEAN.

Eh bien! j'aime mieux que tu t'en charges que moi. Tu

ne sais donc pas combien elle est méchante, impérieuse, hautaine?

ALEXIS.

Je le sais, pour mon malheur!

JEAN.

Et tu espères en obtenir quelque chose?

ALEXIS.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; j'ai déjà obtenu...

JEAN.

Toi! un misérable vassal de monseigneur!

ALEXIS.

Oui, moi, Alexis, un pauvre diable d'artisan.

JEAN.

Obtenu?... et quoi encore?

ALEXIS.

Tout ce qu'un mari peut obtenir... elle est ma femme.

JEAN.

Qu'est-ce que j'entends là?

ALEXIS.

Du silence surtout, n'en parlez à personne. Je vous confie là le secret de ma vie; épris d'amour, ne sachant comment parvenir jusqu'à elle, car elle avait déjà refusé plus de vingt partis, et pour lui plaire il fallait être duc ou baron... j'ai pris le nom d'un grand seigneur, du jeune comte de Woronski, qui était attendu à Bude. Un héritage que je venais de faire, mes économies de six ans, j'ai tout sacrifié pour briller quelques jours; mais je ne puis aller plus loin, il faut enfin tout lui avouer.

JEAN.

Et comment te trouves-tu avec elle dans ce pays?

ALEXIS.

Les feuilles publiques avaient annoncé que ce comte de Woronski, dont j'ai pris le nom, venait d'acheter, sur les

confins de la Pologne et de la Russie, une terre magnifique... c'est celle-ci; et ma femme, croyant qu'elle m'appartenait, a voulu la visiter.

JEAN.

Je comprends.

ALEXIS.

J'étais trop heureux de l'éloigner de Bude et de toute sa famille : car, puisqu'il faut en venir à une explication, j'aime mieux que ce soit à deux ou trois cents lieues de son pays. Voilà par quel hasard je suis revenu dans le mien; voilà comment, moi, qui ne suis qu'un esclave et un vassal de ce domaine, j'ai épousé une demoiselle sans fortune, il est vrai, mais d'une condition bien supérieure à la mienne. Maintenant il n'y a plus moyen de reculer. Il faut tout lui dire, et, je vous l'avouerai, maître Jean, quoique j'aie servi, quoique j'aie été soldat, j'ai peur.

JEAN.

AIR : Ce bon Falbert. (*Le Charlatan.*)

Je le crois bien, c'est pis qu'une bataille ;
En pareil cas, qui n' serait pas ému?
Au champ d'honneur on brave la mitraille;
Mais au moins là, quand on s'est bien battu,
Quand vient la nuit se termine la guerre :
Les combattants s'éloign'nt, tout est fini;
Mais en ménage, hélas! on a beau faire,
On est toujours auprès de l'ennemi.

D'abord tu es bien heureux de ne pas être en Hongrie, parce qu'elle aurait commencé l'explication par te faire pendre.

ALEXIS.

Vous croyez?

JEAN.

Parbleu! rien qu'en arrivant ici, parce que les chemins étaient mauvais, elle a destitué Koulikof, l'intendant. Et si ce soir je ne lui laisse pas emmener ma fille au château,

Dieu sait ce qu'elle me réserve! Aussi, je ne suis pas ingrat... et je la détestais déjà d'une manière proportionnée à ses bienfaits.

ALEXIS.

Il serait possible!

JEAN.

Ainsi, juge de ce qui t'attend... ça va faire une scène fameuse... Je parie qu'elle t'en dira, en une demi-heure, plus que je n'en ai entendu en quinze ans, de ma défunte, qui pourtant n'était pas trop bonne.

ALEXIS.

Voilà bien ce qui me fait trembler... Ce que je redoute surtout, c'est le premier moment.

JEAN.

Je comprends, la première explosion.

ALEXIS.

Aussi, maître Jean, j'ai un service à vous demander... si vous pouviez adroitement, et sans trop lui faire de peine... la préparer d'abord; je paraîtrais ensuite...

JEAN.

Volontiers, mon garçon, volontiers. Tu dis, la préparer adroitement?

ALEXIS.

C'est cela.

JEAN.

Et sans lui faire de peine?

ALEXIS.

Oui.

JEAN.

Avec plaisir; (A part et avec joie.) je m'en vais prendre ma revanche.

AIR : Venez, mon père, ah! vous serez ravi.

Je saurai bien la faire marcher droit,
Je suis ravi de l'aventure.

ALEXIS.

C'est une femme, et je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

A moi, mon cher, tu peux t'en rapporter;
Va-t'en, le travail te réclame;
Fais des sabots... il t'en faut pour ach'ter
Des cachemires à ta femme.

Ensemble.

ALEXIS.

Pour l'éclairer soyez prudent, adroit,
En dévoilant mon aventure;
C'est une femme, et je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure;
Mais je saurai, dans cette conjoncture,
D' tous les maris maintenir le bon droit.

(Alexis sort.)

SCÈNE IX.

JEAN, puis KOULIKOF, et MICHELINE.

JEAN.

Je ne donnerais pas cette commission-là pour cinquante kopecks.

KOULIKOF, entrant d'un air affairé, et tenant un panier à la main.

Voilà, voilà : je me suis tellement pressé que je suis tout en nage. (Mettant sur la table ce qu'il y a dans le panier.) Par bonheur, j'avais chez moi du thé que j'ai acheté de la dernière caravane, et j'apporte mes plus belles tasses.

JEAN, s'asseyant près de la table.

Allez, allez, monsieur Koulikof, ça n'était pas la peine.

(On entend du bruit dans la chambre à droite, et Micheline paraît.)

MICHELINE, sortant de la chambre.

Eh bien! que faites-vous donc là? madame la comtesse s'impatiente, elle demande son déjeuner, elle demande ses gens, et elle est surtout furieuse parce que, dans son appartement, il n'y a pas de sonnette.

JEAN.

Je crois bien, il n'y a là que la grosse cloche des ouvriers.

KOULIKOF.

Dites à madame la comtesse que je suis désolé... que j'ai fait mon possible... Le petit traîneau que je lui ai promis... le kibith est à la porte; et quant au déjeuner, voici du meilleur thé... (Il se retourne et aperçoit Jean qui s'est mis à table, et qui boit une tasse de thé.) Qu'est-ce que je vois là?

JEAN.

Je le goûtais; vous avez raison, il est très-bon.

MICHELINE.

Goûter au déjeuner de madame!

KOULIKOF.

Une pareille profanation! manquer ainsi de respect!... Dites bien à madame la comtesse qu'il va périr sous le bâton.

POLESKA, dans la chambre, appelant.

Micheline! Micheline!

MICHELINE.

Entendez-vous? Je vais la prévenir. (A son père.) Mais levez-vous donc!

(Micheline rentre dans la chambre.)

JEAN.

Et pourquoi donc me lever devant la femme d'un de mes ouvriers?

KOULIKOF.

Qu'est-ce que tu dis là?

JEAN.

Que c'est elle qui me doit le respect. Cette dame si fière

et si orgueilleuse n'est point la femme du comte de Woronski, notre maître.

KOULIKOF.

Il se pourrait!... (Courant à la porte.) Michel, remmenez mon kibith.

JEAN.

C'est la femme d'Alexis... un vassal de monseigneur.

KOULIKOF.

Pas possible!

JEAN.

C'est Alexis lui-même qui me l'a dit.

KOULIKOF.

La femme d'un vassal! et elle se permet de prendre du thé, et elle se permet d'avoir faim!

(Se mettant de l'autre côté de la table, en face de Jean, et buvant avec lui. En ce moment on entend une grosse cloche.)

JEAN.

Oh! mon Dieu! c'est la cloche d'alarme, le tocsin, qu'elle sonne pour avoir à déjeuner.

SCÈNE X.

JEAN et KOULIKOF, à gauche, à table, prenant tranquillement du thé; MICHELINE et POLESKA, sortant par la droite.

POLESKA.

A-t-on idée d'une pareille insolence? me faire attendre, moi!... moi-même!... enfin, je n'ai pas encore déjeuné!

KOULIKOF, à table, et sans se déranger.

Ah! ce n'est que cela... ni moi non plus.

POLESKA.

Qu'est-ce que je vois là? qu'est-ce que cela signifie?

JEAN.

Prenez garde; il ne faut pas se fâcher comme ça; ça peut

faire du mal, surtout quand on est à jeun... Entendez-vous, petite mère?

MICHELINE, à part, et tremblante.

Dieu! mon père va se faire assommer.

POLESKA, allant à eux, et avec colère.

Je t'apprendrai à me manquer de respect...

(Elle passe entre eux deux, prend la serviette sur laquelle est la théière et les porcelaines, et les jette par terre.)

KOULIKOF, se levant.

Mes porcelaines du Japon!... Son mari me les paiera, et j'aurai une indemnité.

POLESKA.

Une indemnité! (Lui donnant un soufflet.) Tiens, la voilà; et tous deux, dans une heure, vous serez pendus.

KOULIKOF.

Ah! vous le prenez sur ce ton, lever la main sur l'intendant de monseigneur! C'est moi qui vais porter plainte, et qui ferai châtier une vassale rebelle et insolente.

POLESKA, étonnée.

Une vassale!

KOULIKOF.

Oui, morbleu! malgré vos manières de grande dame, vous n'êtes pas plus comtesse que moi.

MICHELINE.

Que dites-vous?

JEAN.

Que son mari n'est point le comte de Woronski, notre maître, que nous attendons... C'est tout uniment Alexis, ce galant sabotier. (A Poleska, qui fait un geste.) Si vous en doutez, tenez, le voilà qui vient de ce côté... (A Koulikof.) Si vous m'en croyez, nous les laisserons s'expliquer ensemble; je n'aime pas être près d'elle, il y fait trop chaud.

POLESKA, troublée.

Mon mari... Gustave... qu'est-ce que cela signifie? quels

sont donc les dangers qui m'environnent, et que je ne peux comprendre ?

(En ce moment paraît Alexis, qui entre par la porte à gauche ; Micheline, Koulikof et Jean sortent par le fond, au moment où il entre.)

POLESKA, le voyant.

Qu'ai-je vu !... Dieu !... Gustave !... Il est donc vrai !...

SCÈNE XI.

ALEXIS, POLESKA.

ALEXIS.

Oui, vous voyez un malheureux dont l'amour a égaré la raison ; j'étais trop pauvre pour aspirer à votre main, je vous aimais trop pour vous céder à un autre. Voilà mon crime, vous le connaissez maintenant ; et ce n'est plus Gustave, ce n'est plus votre époux, c'est un coupable qui vous demande grâce.

POLESKA.

Jamais... éloigne-toi... (A part.) O mon père ! si tu savais... (A Alexis.) Je te trouve bien hardi d'oser m'approcher... Quelle audace ! un paysan !... Est-il des supplices assez grands ?...

ALEXIS.

Dans votre pays je méritais la mort, je le sais, et l'excès même de ma faute devrait peut-être me justifier à vos yeux ; car celui qui a exposé sa vie pour posséder celle qu'il aimait, fût-il un vassal et un misérable paysan, celui-là devait éprouver un amour véritable.

POLESKA.

Cet amour même peut-il t'excuser ? te donnait-il le droit de t'allier à une famille telle que la nôtre ?

ALEXIS.

Vous êtes la fille d'un officier, qui, sans naissance et sans fortune, est parvenu par son courage aux premiers grades

militaires... Et moi aussi, j'ai servi comme lui... Polonais, j'ai marché dans les rangs de l'armée française!

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (*Les Amants sans amour.*)

Dans un combat, le signe de la gloire
Devint le prix d'un courageux essor :
Simple soldat, aux champs de la victoire,
Je fus fait noble, et je le suis encor;
En France, au moins, je le serais encor.
Dans ce-pays où la raison habite,
Où tous les rangs sont réglés par l'honneur,
On s'illustre par le mérite,
On s'anoblit par la valeur.

Après la guerre, j'ai repris mon premier métier, j'ai vécu du travail de mes mains, je n'en rougis pas. Riche de mon activité, de mon industrie, je ne pensais pas à la médiocrité de ma fortune. C'est du jour où je vous aimai que je m'en suis aperçu. Que n'avais-je des trésors, des places, des dignités! j'aurais mis tout à vos pieds. Par malheur je ne possédais que dix mille roubles; c'était le fruit de mes économies : avec cette somme j'aurais pu être riche toute ma vie, j'ai mieux aimé être heureux quelques instants. Qu'aurait fait de plus le comte de Woronski, dont j'ai pris le nom? il vous eût donné une partie de sa fortune; je vous ai donné la mienne en entier. Pour vous, j'ai tout bravé, tout sacrifié, et pour prix de tant d'amour, je me soumets sans murmure à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'infliger, pourvu que vous jetiez sur moi un regard de pitié que je sollicite, et que je n'ai encore pu obtenir.

POLESKA, après un instant de silence, et sans le regarder.

Sors... va-t'en.

ALEXIS.

O ciel! est-ce vous que je viens d'entendre?... me traiter ainsi!...

POLESKA.

Je devais soumission et respect au noble comte de Woronski, je n'en dois point à Alexis.

ALEXIS.

En m'épousant, vous n'épousiez donc que mes titres et mes richesses?

POLESKA.

On pourrait supposer...

ALEXIS.

Je m'en rapporte à votre cœur : que de fois ne m'avez-vous pas répété que mon rang et ma fortune n'ajoutaient rien à votre amour! Gustave, me disiez-vous, quand le sort t'aurait placé au dernier rang, c'est toi que j'aurais choisi... j'aurais fait mon bonheur de t'appartenir.

AIR de Téniers.

Quand les honneurs illustraient ma carrière,
Quand la fortune m'entourait,
D'être ma femme alors vous étiez fière,
Ma tendresse vous honorait.
Mais maintenant elle semble importune,
On m'en fait même un crime dans ce jour;
Est-ce ma faute, en perdant ma fortune,
Si je n'ai pu perdre aussi mon amour?

POLESKA.

Je me rappelle mes serments; mais je croyais les faire à un cœur incapable de me tromper... Vous voyez bien que ce n'est pas à vous, et que je ne vous ai rien promis.

ALEXIS, offensé.

C'en est trop : l'amour peut résister à tout, excepté au mépris; et puisqu'il faut vous faire entendre la vérité, apprenez donc que, dans quelque condition que vous eussiez été placée, votre caractère eût fait le malheur de votre époux.

POLESKA.

Moi!

ALEXIS.

Vous-même... J'ai pu supporter jusqu'à présent votre

fierté et votre orgueil ; mais, après tout, je suis votre mari, et je reprends mes droits.

POLESKA, vivement.

Vous n'en eûtes jamais... ce mariage est nul.

ALEXIS, de même.

Il est valable ; ce contrat, que vous n'avez pas daigné lire, portait le nom d'Alexis Pétérof, simple soldat et vassal de ce domaine ; et vous êtes, comme moi, esclave du comte de Woronski.

POLESKA.

Je suis libre, et je n'obéirai à personne.

ALEXIS.

Excepté à moi, votre seigneur et maître... Jusqu'ici j'ai supplié, maintenant je commande.

(Jean et Micheline paraissent dans le fond, et s'avancent doucement.)

POLESKA, vivement.

Peu m'importe.

ALEXIS.

Et vous obéirez.

POLESKA.

C'est ce que nous verrons.

SCÈNE XII.

Les mêmes ; JEAN, MICHELINE.

JEAN, les interrompant.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc ?... est-ce qu'il y a du bruit dans le ménage ?

ALEXIS, se contraignant.

Du tout, madame fait les choses de la meilleure grâce du monde.

JEAN.

Il y a donc bien du changement!

ALEXIS.

Comme vous dites : au lieu d'un ouvrier, maître Jean, vous en aurez deux... Voilà ma femme qui travaillera avec Michéline.

POLESKA.

Travailler !...

ALEXIS, à Poleska.

En attendant, vous allez avoir la bonté de quitter ces vêtements, qui ne conviennent ni à votre condition ni à votre fortune actuelle.

POLESKA.

Moi!...

ALEXIS.

Vous-même. Micheline voudra bien vous en céder de plus commodes et de moins chers.

POLESKA, outrée.

Je n'obéirai jamais à quelqu'un que je déteste.

JEAN.

Qu'elle déteste?... Je vois que tu n'uses pas de la coutume moscovite.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (Fanchon la vielleuse)

Elle est cependant bien connue,
Et l'usage en est fort suivi :
Chez nous, plus un' femme est battue,
Plus elle adore son mari;
Il faut mêm' plus d'une caresse
Pour que les cœurs soient persuadés :
Et ces dam's ne jug'nt votr' tendresse
Qu'en raison de vos procédés.

POLESKA, à part.

O ciel!

ALEXIS, à Jean.

Veux-tu te taire!

JEAN.

Aussi, ma défunte... Dieu! ma pauvre femme!... elle peut se vanter d'avoir été aimée, celle-là!

MICHELINE.

Je crois bien! on dit qu'elle en est morte.

POLESKA, avec effroi.

Ah! mon Dieu! dans quel pays suis-je?

ALEXIS.

Grâce au ciel, nous n'en sommes pas là; et ma femme va sur-le-champ entrer dans cette chambre.

POLESKA.

Je n'irai pas.

ALEXIS, la regardant.

Vous irez.

POLESKA.

Je n'irai point.

ALEXIS, d'un ton impératif.

Vous irez.

POLESKA, réprimant un mouvement.

Eh bien!... oui, j'irai... de moi-même... (A part.) Dieu! quelle humiliation! (Haut.) Oui... oui, j'irai, et avec grand plaisir; car je suis trop heureuse de trouver enfin le moyen de me débarrasser de votre présence.

(Elle entre dans la chambre à droite; Micheline la suit.)

SCÈNE XIII.

JEAN, ALEXIS.

JEAN.

Par ma foi! la petite mère n'est pas bonne... Il y a un fond de comtesse qui ne peut pas s'en aller. Mais toi, mon garçon, je te fais compliment, tu t'es joliment montré, et je ne t'aurais pas cru autant de courage.

ALEXIS.

Vous avez raison, maître Jean, il faut du courage, car j'ai la mort dans l'âme; mais c'est égal, je tiendrai bon.

JEAN.

C'est ça; de la persévérance, et voilà tout.

(On entend dans la chambre à droite un bruit de meubles renversés.)

ALEXIS, froidement.

Ne faites pas attention, c'est ma femme qui s'habille.

JEAN.

J'entends bien. Il n'y aurait que si sa famille apprenait ces détails-là, et qu'elle voulût se mêler de votre ménage...

ALEXIS.

C'est vrai; mais elle n'a aucun moyen de la prévenir; et ici d'ailleurs je serais à l'abri de leur vengeance. Aussi j'ai résolu de me fixer en ces lieux; et si vous voulez me céder cette cabane avec le mobilier et quelques outils...

JEAN.

Volontiers, mon garçon; et comme tu es un bon ouvrier et un bon enfant, nous n'aurons pas de disputes... Cette chaumière, une table, deux chaises, un lit, de la vaisselle... cent roubles, et le marché est conclu.

ALEXIS.

Cent roubles! n'est-ce pas un peu cher?

JEAN.

Bah! pour toi, qui as été un grand seigneur!

ALEXIS.

Mais je ne le suis plus.

JEAN.

C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

ALEXIS.

Oui, la facilité à être trompé.

JEAN.

Non pas.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Mais il t' reste un bel équipage,
Et des bijoux et des écrins ;
Ta femm' n'en a plus besoin, j' gage,
Pour vivr' du travail de ses mains.
A moins pourtant qu' par aventure,
Pour suivr' queuq's caprices nouveaux,
Ell' ne veuill' garder sa voiture
Pour aller vendre ses sabots.

ALEXIS.

Je viens d'envoyer à Wilna notre voiture et les femmes de chambre, et sur le prix de l'équipage je vous remettrai demain vos cent roubles. (On entend du bruit.) Eh bien! encore !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; MICHELINE, sortant de la chambre à droite, dont on lui referme vivement la porte sur le nez.

MICHELINE, le nez contre la porte.

Par exemple... est-ce que c'est honnête ?

JEAN et ALEXIS.

Qu'y a-t-il donc ? dis-le nous vite !

MICHELINE.

Je dis... je dis que celle-là, si on en vient jamais à bout... D'abord en entrant, elle a commencé par renverser tous les meubles.

ALEXIS.

C'est bien ; nous avons entendu.

MICHELINE.

Et puis, elle a déchiré ces grandes belles images qui représentent le Kremlin ; elle a brisé toute la vaisselle, deux cruches toutes neuves.

JEAN.

C'est du mobilier... ça ne me regarde plus, le marché est conclu.

ALEXIS.

C'est juste.

MICHELINE.

Ensuite je lui avais donné les habits d'Élisabeth votre filleule; un justaucorps tout neuf, qui a l'air d'être fait pour elle; elle n'en a pas voulu, et plutôt que de travailler...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Ell' ne veut rien faire, et s' propose
De se laisser mourir de faim,
Pour qu'on dis' que vous êt's la cause
D' son malheur et d' sa triste fin.
Oui, c'est là l' parti qu'ell' veut prendre,
Car ell' dit qu'en s' laissant mourir,
Elle est au moins sûr' d'un plaisir,
C'est celui de vous faire pendre.

JEAN.

Voyez-vous la malice d'une femme!

MICHELINE.

Dans ce moment, elle a aperçu près de la fenêtre deux de nos ouvriers qui causaient, elle a jeté un cri de joie, elle m'a poussée vers la porte, me l'a fermée au nez, et voilà...

JEAN.

C'est fini, elle ne se soumettra jamais.

ALEXIS, *regardant à droite.*

Si, vraiment; voyez-vous déjà la porte qui s'ouvre? La voici, laissez-nous.

JEAN, *à Alexis, en s'en allant.*

Si tu ne reprends pas les anciennes coutumes, tu n'en viendras jamais à bout.

(Il sort avec Micheline.)

SCÈNE XV.

ALEXIS, POLESKA, habillée en paysanne russe.

POLESKA, parlant à la porte à droite, d'où elle sort.

Oui, va vite, dix roubles de récompense. (Elle redescend au bord du théâtre, et dit à part.) Mourir ! non pas !... j'aurais été bien bonne : il faut vivre pour se venger. (Voyant Alexis.) Ah ! c'est lui.

ALEXIS.

Je suis enchanté de votre soumission ; et vous y gagnerez de toutes les manières : car ce costume vous va à ravir.

POLESKA, froidement.

J'en suis charmée.

ALEXIS.

Puis-je vous demander à qui vous parliez tout à l'heure ?

POLESKA.

A un jeune paysan que j'ai aperçu par la fenêtre, et à qui je donnais une commission.

ALEXIS.

Et quelle était cette commission ?

POLESKA, sèchement.

Vous ne le saurez pas.

ALEXIS.

Et pourquoi ?

POLESKA.

Parce que je n'ai pas de comptes à vous rendre.

ALEXIS.

C'est juste : je ne veux pas exiger que vous m'obéissiez deux fois en une heure, ce serait trop ; mais cela viendra ; ce sont les commencements qui sont toujours les plus difficiles. Maintenant, chère amie, que vous voilà en costume plus convenable, il faut se mettre à l'ouvrage.

POLESKA.

Moi ! travailler !... m'abaisser...

ALEXIS.

On ne s'abaisse point en travaillant.

POLESKA.

Et moi, monsieur, je vous dis... (Geste impératif d'Alexis. — A part.) Qu'allais-je faire ! il faut savoir se contraindre et attendre. (Haut et pendant qu'Alexis place un rouet devant elle.) Impossible, monsieur, de rien vous refuser, vous le demandez d'une manière trop aimable pour qu'on ne s'empresse pas de vous l'accorder.

ALEXIS, rapprochant sa table à ouvrage.

J'ai là mon ouvrage ; voici le vôtre. Je suis sûr que vous vous en tirerez à merveille.

(Il est à faire des sabots, et Poleska, à gauche, est assise près de son rouet.)

ALEXIS, travaillant.

AIR : Pauvre dame Marguerite. (La Dame Blanche)

Le magister du village
Nous répétait, j' m'en souviens :
Gaîté, travail et courage
Sont la source de tous les biens.
Mari, soyez doux et tendre,
Femme, sachez le comprendre,
Et soumise à votre époux,
Comme assidue à votre ouvrage ;
Pour avoir la paix du ménage,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA, jetant sa quenouille dont elle a arraché le chanvre.

C'est trop difficile ; cela n'ira jamais.

ALEXIS, en prenant une toute préparée sous sa table.

Qu'à cela ne tienne : en voici une autre.

POLESKA, avec dépit.

Vous êtes trop bon... C'est une suite d'attentions et de complaisances dont je ne sais comment vous remercier.

Même air.

(A part.)
Lorsque je vois tant d'audace,
Rien n'égale mon courroux.

ALEXIS.

Eh! mais, qu'avez-vous, de grâce?

POLESKA.

Rien, monsieur... Je pense à vous.
(A part.)
Pauvres femmes qu'on outrage
Et qu'on tient dans l'esclavage,
Prenez auprès d'un époux
Votre malheur en patience,
Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

Ensemble.

ALEXIS.

Pour vivre en bonne intelligence,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA.

Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

(Sur la ritournelle de l'air, elle tourne le rouet avec vivacité.)

ALEXIS, souriant.

Eh mais! prenez garde; vous y mettez trop d'ardeur, et, de cette manière, cela peut vous faire mal.

POLESKA.

Que vous importe?

ALEXIS.

Je pense à cette jolie main qui m'appartient.

POLESKA.

Qui vous appartient!

ALEXIS.

Tu ne peux nier du moins qu'elle ne m'ait appartenu.

POLESKA.

Je vous prie, monsieur, de ne plus me tutoyer.

ALEXIS.

Je tâcherai, mais c'est difficile; parce que l'habitude... En attendant, car il faut bien vous faire part des affaires du ménage, je vous dirai que je viens d'acheter cette petite propriété.

POLESKA.

Qu'est-ce que cela me fait?

ALEXIS.

C'est gentil, n'est-ce pas? j'ai été séduit par la distribution intérieure, et par le mobilier : nous avons une table, deux chaises, un lit... rien qu'un lit, par exemple.

POLESKA, *froidement.*

C'est fâcheux!

ALEXIS.

Oui, j'ai pensé que cela vous contrarierait un peu : mais moi, je dormirai là, sur la terre; ça m'est arrivé plus d'une fois quand j'étais soldat... Pourvu que dans la journée je puisse ne pas te quitter, travailler auprès de toi comme je le fais dans ce moment. (*La regardant avec tendresse.*) Il est si doux de passer sa vie avec ce qu'on aime! Dans le monde, un grand seigneur se doit aux affaires publiques, à ses dignités; sa femme se doit à la société, à ses plaisirs. On n'a pas le temps de s'aimer; tandis que les pauvres gens, ils n'ont que cela à faire.

(*Il se rapproche d'elle.*)

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Peines, plaisirs, tout se partage;
Est-il donc un destin plus doux?
Le riche vit dans l'esclavage,
Et nous ne vivrons que pour nous.
De ces lieux où règne le faste
On voit s'éloigner les Amours;

Pour se rejoindre un palais est trop vaste :
Dans la chaumière on se trouve toujours.

POLESKA, *à part, pendant qu'Alexis lui prend la main.*

Quel dommage que ce ne soit là que... (*Haut.*) Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, et occupez-vous de votre ouvrage.

ALEXIS, *à part.*

Il me semble que sa colère s'en va. (*Haut.*) Si tu voulais, Poleska, si tu daignais m'écouter... (*On entend la ritournelle du morceau suivant.*) Eh, mon Dieu! quel est ce bruit?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; JEAN et MICHELINE, *accourant*; OUVRIERS et PAYSANS.

FINALE.

AIR : Fragment de *Leycester.*

JEAN.

Quel malheur! ô ciel! et que faire?

ALEXIS.

Qu'as-tu donc?

JEAN.

Nous sommes perdus!

MICHELINE.

Pour vous saisir, vous et mon père,
Des gardes sont déjà venus.

ALEXIS.

Comment?

JEAN.

Sans doute, c'est ta femme
A qui nous devons tout ceci.

ALEXIS.

Est-il possible! Eh quoi, madame!

POLESKA, à part, avec joie.

Ah! grâce au ciel, j'ai réussi.

JEAN.

A monseigneur ell' vient d' fair' dire
Que tu n'étais qu'un ravisseur,
Que tu n'étais qu'un séducteur,
Un fourbe... et quelque autre douceur...
Au château l'on va te conduire !

Ensemble.

POLESKA, à part.

O sort heureux ! ô joie extrême !
Je puis donc braver sa fureur ;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.

ALEXIS, à part.

O coup affreux ! ô trouble extrême !
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas ! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.

JEAN et MICHELINE, à part.

Quell' trahison ! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur :
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; KOULIKOF, OUVRIERS, VASSAUX armés.

KOULIKOF.

Allons, suivez-moi tous.

MICHELINE.

Eh quoi! mon père aussi?

KOULIKOF.

J'ai mes ordres, qu'on obéisse!

JEAN.

Qu'ai-je fait ?

KOULIKOF, montrant Alexis.

C'est comme complice
Qu'on va te juger aujourd'hui.

JEAN, désolé.

La méchant' femme! est-ce qu'on va me faire pendre?

KOULIKOF, froidement.

C'est bien le moins que tu puisses attendre.

POLESKA, enchantée.

Ah ! je me ris de sa fureur.
(Regardant Alexis.)
Je le vois dans ses yeux, son supplice commence;
J'éprouve enfin, grâce à cette vengeance,
Un premier instant de bonheur.

Ensemble.

ALEXIS, à part.

O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.

POLESKA, à part.

O sort heureux ! ô joie extrême !
Je puis donc braver sa fureur;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.

JEAN.

Quell' trahison ! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur ;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur !

MICHELINE.

Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur.
Que devenir? O peine extrême!
Mon pèr' partag'rait son malheur!

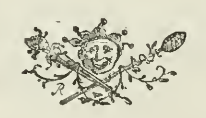
KOULIKOF.

Allons, calmez ce trouble extrême,
Je n'obéis qu'à contre-cœur;
Si c'est ainsi qu'elle vous aime,
Il faut subir votre bonheur.

LE CHOEUR.

Quel coup affreux! quel trouble extrême!
Pauvre garçon!... quel mauvais cœur!
Quoi! c'est sa femm', sa femm' ell'-même,
Qui le dénonce à monseigneur!

(A la fin de cet ensemble, Koulikof fait passer Jean et Micheline entre ses hommes; Alexis les suit, en jetant un regard de colère sur Poleska qui paraît triomphante.)





ACTE DEUXIÈME

Un salon très-riche du château du comte de Woronski, donnant sur une galerie. A droite de l'acteur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOULIKOF, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Comment! mon frère n'est pas encore arrivé ?

KOULIKOF.

Non, madame.

LA BARONNE.

Voilà qui est inconcevable ; moi qui croyais me trouver ici au milieu des spectacles et des fêtes, il faut que je me fasse à moi-même les honneurs du château. Avez-vous au moins des nouvelles de votre maître?

KOULIKOF.

Non, madame ; il ne nous a pas encore fait l'honneur de visiter ce nouveau domaine.

LA BARONNE.

Une acquisition charmante! j'ai surtout remarqué une galerie où l'on donnerait des bals magnifiques. Vous avez fait placer dans mon appartement les malles que j'ai apportées, car je viens de voyager... huit à neuf cents lieues, avec mon mari.

KOULIKOF.

Un voyage d'agrément!...

LA BARONNE.

Non, un voyage utile. Je rapporte des robes, des capotes d'une forme délicieuse; les dernières modes de Paris.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Du goût français sur nos rivages
J'ai rapporté les élégants produits ;
Tel autrefois, du fruit de ses voyages,
Notre czar Pierre enrichit son pays.
Douce victoire, agréables conquêtes,
Dont l'ennemi jamais ne se plaindra;
Sur l'étranger c'est moi qui les ai faites,
C'est mon mari qui les paiera.

Mais j'espère bien que tantôt nous aurons du monde ; je veux une soirée, une réception... Qu'on invite tous les paysans de ce domaine.

KOULIKOF.

Ce sera d'autant plus facile que, depuis huit jours, nous attendons monseigneur, et que j'ai enjoint à tous ses vassaux de se tenir prêts à être de la plus grande gaieté, d'un moment à l'autre.

LA BARONNE.

A la bonne heure ; il me faut du bruit, du mouvement, du fracas; ces bons villageois, je veux les voir, les visiter, leur faire du bien; ça occupe, surtout le matin. Et à propos de cela, moi qui ne sais que faire aujourd'hui, a-t-on amené au château ma jeune protégée?

KOULIKOF.

Oui, madame.

LA BARONNE.

C'est une victime, n'est-il pas vrai ? Il y a là-dedans un enlèvement, un ravisseur ; je n'ai pas bien compris, parce que j'étais déjà à ma toilette lorsque ce paysan est venu de sa part. Mais c'est égal, elle réclame ma protection, et, en l'absence de mon frère, j'ai donné des ordres...

KOULIKOF.

Qui ont été exécutés par moi.

LA BARONNE.

Ah ! c'est vous-même ?

KOULIKOF.

Oui, madame la baronne ; et si vous voulez interroger les prisonniers...

LA BARONNE.

Interroger?... mais oui... pourquoi pas ? moi j'aime à rendre la justice, c'est amusant... D'abord ça ne m'est jamais arrivé ; et à vous, monsieur l'intendant ?

KOULIKOF.

Oh ! moi, madame, très-souvent ; d'autant plus que dans ce pays, les formes en sont très-promptes et très-expéditives.

LA BARONNE.

Il y a donc un code?

KOULIKOF.

Pas précisément ; mais j'ai le knout que j'applique indistinctement et dans tous les cas, ce qui simplifie les procédures et évite les frais.

LA BARONNE.

Ah ! fi donc ! voilà qui est affreux.

KOULIKOF.

On y est habitué.

LA BARONNE.

N'importe ! je déciderai mon frère à le supprimer.

KOULIKOF.

Cela fera crier, et il faudra toujours y revenir.

LA BARONNE.

C'est bien, c'est bien; avertissez cette jeune femme.

(Koulikof va ouvrir la porte à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; POLESKA.

KOULIKOF.

Approchez, approchez; madame la baronne Wladimir, la sœur de notre seigneur et maître, veut bien vous recevoir en audience particulière; et vous allez avoir l'honneur de lui porter vos plaintes.

POLESKA.

Il suffit; donne-nous des siéges et laisse-nous.

KOULIKOF.

Des siéges!... eh bien! par exemple.

(Il va chercher un fauteuil qu'il apporte à la baronne, et Poleska reste debout.)

POLESKA, qui a fait un geste de colère, se reprend, et dit à part.

Il a raison, je dois maintenant m'attendre à tout.

(La baronne s'assied; Koulikof approche la table sur laquelle est un ouvrage de tapisserie que la baronne prend pour travailler. Koulikof se tient debout de l'autre côté de la table.)

LA BARONNE.

AIR: Je viens de voir notre comtesse. (Léocadie.)

Premier couplet.

Approchez-vous, ma toute belle.
(A part.)
Elle a vraiment de jolis yeux.

POLESKA, à part.

Dieu! quel éclat brille autour d'elle!
C'est elle qui règne en ces lieux,
Au moindre mot comme elle est obéie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comm' je serais.

LA BARONNE, à Koulikof.

Deuxième couplet.

J'en suis vraiment fort satisfaite ;
J'y prends le plus vif intérêt,
Car j'ai besoin d'une soubrette :
Voilà celle qu'il me fallait.

POLESKA.

Dieu ! quel affront ! faut-il que l'opulence,
Que la grandeur donne tant d'insolence !
Mais, mais,
Pour moi que de regrets !
Voilà pourtant comme j'étais.

LA BARONNE.

Il paraît que vous avez été trompée : je le disais tout à l'heure, je vous rendrai justice, parce qu'une femme qui a été trompée, c'est affreux ; ça renverse toutes les bases de la société. Comment vous nomme-t-on ?

POLESKA.

Poleska.

LA BARONNE.

Et d'où êtes-vous ?

POLESKA.

De Bude en Hongrie.

LA BARONNE.

De Bude ! il serait possible ! Avez-vous entendu parler de M. de Fersteim ?

POLESKA, à part.

O ciel ! mon père ! où veut-elle en venir ? (Haut.) Oui, madame, oui, je le connais beaucoup ; nous demeurions même dans son hôtel.

LA BARONNE.

C'est à merveille ; vous allez me donner des détails... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, quand j'en partis pour mon grand voyage, car je viens de voyager, mon

frère, le comte de Woronski, avait des idées de mariage : il voulait épouser la fille de M. de Fersteim.

POLESKA.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

C'est moi qui l'en ai empêché ; car elle avait, dit-on, un caractère... Mais, puisque vous l'avez vue, que vous avez habité avec elle, vous devez savoir mieux que moi... Comment la trouvez-vous ?

POLESKA.

Mais, madame... je...

LA BARONNE.

Oui, j'entends ; elle avait été gâtée par son père, un vieux militaire qui l'adorait, et qui était sans esprit et sans caractère.

POLESKA, *avec fierté.*

Un instant, madame ! je ne souffrirai pas un mot de plus. Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sa fille, je ne chercherai point à la justifier ; elle avait de grands défauts, je commence à le croire, puisque tout le monde le dit. Du reste, si elle eut des torts, elle en est bien punie. Mais je défendrai toujours M. de Fersteim, que je révère, que j'honore, et je ne le laisserai point outrager devant moi.

LA BARONNE.

Et pourquoi ?

POLESKA, *avec noblesse.*

C'est qu'il est mon père, madame.

LA BARONNE, *se levant.*

Il serait possible !

POLESKA.

Oui, madame, c'est moi que le comte de Woronski devait épouser; et c'est sur le bruit de ce mariage, qui s'était répandu, qu'un inconnu, un malheureux, s'est présenté à ma famille sous le nom de votre frère ; il a obtenu le

consentement de mon père, le mien ; et c'est contre une pareille trahison que je venais dans ce moment réclamer la protection de M. le comte, et la vôtre, madame.

LA BARONNE.

Que m'apprenez-vous là ?... une pareille audace !... c'est horrible à imaginer, n'est-il pas vrai ?

KOULIKOF.

Comme dit madame la baronne, c'est horrible... à imaginer.

LA BARONNE, regardant Poleska.

Et est-il bien, ce séducteur?

(Poleska baisse les yeux et ne répond rien; alors la baronne regarde Koulikof comme pour lui faire la même question.)

KOULIKOF.

Oui, madame, de fort bonnes manières.

LA BARONNE.

C'est encore pis. (A Poleska.) Soyez tranquille, mon enfant, vous ne me quitterez plus ; et dès que mon frère sera arrivé, je veux que vous ayez satisfaction, je veux qu'il soit pendu... il le faut pour le bon exemple !

POLESKA.

Mais du tout, madame, ce n'est pas là ce que je vous demande.

LA BARONNE, insistant.

Ah ! il le faut, il le faut !

POLESKA.

S'il vous faut quelqu'un, prenez maître Jean le sabotier ou votre intendant, qui étaient tous deux d'intelligence.

KOULIKOF.

Comment !

POLESKA.

Mais, peu importe ; tout ce que je demande, c'est que vous daigniez me renvoyer auprès de mon père, dans ma famille.

LA BARONNE.

Je vous y conduirai moi-même. Cette chère enfant, mademoiselle de Fersteim, épouse d'un sabotier! c'est bien l'aventure la plus extraordinaire ; et cela va produire un effet à la cour...

POLESKA.

Quelle humiliation!

LA BARONNE.

Je voudrais déjà y être. Mais le plus pressé est de faire casser ce mariage.

POLESKA.

Oui, madame, et sur-le-champ.

LA BARONNE.

Pour les prétextes, ils ne manqueront pas, sans doute : il est brutal, colère?...

POLESKA.

Lui, madame! mon Dieu non, c'est la douceur même.

LA BARONNE.

Il faut cependant quelque moyen.

KOULIKOF.

Mais monseigneur ne peut-il pas, de sa seule autorité, casser le mariage d'un de ses vassaux?

LA BARONNE.

Il a raison ; entrez dans cette chambre, faites votre demande en divorce, signez-la, et je me charge du reste.

POLESKA.

Oui, madame. (D'un air rêveur.) Mais, quand M. le comte aura signé cette demande...

LA BARONNE.

Tout sera fini, tout sera rompu.

POLESKA.

Et... il pourra en épouser une autre?

LA BARONNE.

Certainement ; et vous aussi.

POLESKA.

C'est là ce que je ne conçois pas ; parce qu'enfin on aura beau casser ce mariage, on ne pourra pas empêcher qu'il n'ait été mon mari.

KOULIKOF.

Peut-être ; les gens de loi sont si habiles !

(On entend frapper à la porte de l'appartement à droite.)

LA BARONNE.

D'où vient ce bruit ?

KOULIKOF.

C'est l'individu dont nous parlions tout à l'heure, que j'ai fait enfermer dans la salle à côté. Je ne vous ai pas dit que, depuis son arrivée, il a demandé à paraître devant monseigneur ou devant vous ; mais vous sentez bien qu'il a le temps d'attendre.

POLESKA.

Et pourquoi donc ? daignez le voir, madame, et lui parler, surtout le consoler. Dites-lui bien qu'il le faut, et que la résolution que j'ai prise... c'est-à-dire que je m'en vais prendre... car je vous demande encore le temps de réfléchir. (On frappe encore.) C'est lui. (A part, en s'en allant.) Oh ! je le sens là, je n'en aurai jamais le courage.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, KOULIKOF, ALEXIS.

KOULIKOF, allant ouvrir à Alexis qui frappe toujours.

Eh bien ! eh bien ! pour un prisonnier est-il impatient ! Je m'en vais lui apprendre...

ALEXIS, sortant.

Je te trouve bien impertinent...

KOULIKOF.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, devant moi ! devant madame la baronne !

ALEXIS.

La baronne... elle est ici ?

(Il s'avance rapidement vers la baronne, qui en le voyant pousse un cri de surprise.)

LA BARONNE.

Ah ! grand Dieu !

(Alexis lui fait signe de la main de se taire.)

KOULIKOF, s'avançant entre eux deux.

Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il donc ?

ALEXIS, froidement.

Il y a... que je prie madame la baronne de vous faire retirer à l'instant.

KOULIKOF.

Vous l'entendez, madame, il vous manque de respect en ma personne.

LA BARONNE, sans regarder Koulikof.

Sortez !

KOULIKOF, à Alexis.

Sortez !

ALEXIS.

Non, c'est à vous.

LA BARONNE.

Oui, c'est à vous.

KOULIKOF, étonné.

Comment ! c'est à moi que madame fait l'honneur...

LA BARONNE, avec embarras.

A vous-même. Allez chercher ce qu'il faut pour écrire,

et vous le porterez à cette jeune fille... là... dans cet appartement.

ALEXIS.

Oui... as-tu entendu?... va-t'en.

KOULIKOF, à part.

Va-t'en!... un misérable vassal qu'on aurait dû assommer: mais quand une fois on laisse vivre ces gens-là... (Haut.) Je sors, madame la baronne, pour vous obéir; (A part.) car s'il croit que je m'en irai pour lui...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ALEXIS.

ALEXIS.

A la fin, il s'éloigne!

LA BARONNE.

Mon frère, mon cher Gustave sous ce déguisement! Et la surprise de l'intendant... Ah, ah! j'en rirai longtemps.

GUSTAVE.

Et moi je n'en ai pas envie, depuis une heure que je suis là, sous clef, sans pouvoir te prévenir.

LA BARONNE.

Est-ce qu'il y a du mystère, une aventure? c'est délicieux... Mais mettez-moi du secret, car je ne me doute de rien. Tu arrives donc à l'instant?

GUSTAVE.

Depuis trois jours j'étais caché dans les environs, pour des motifs... un projet d'où dépendait le bonheur de ma vie... et ton imprudence, ta légèreté, viennent de tout compromettre.

LA BARONNE.

Et comment cela? Est-ce que ton mariage est encore manqué? est-ce que ma future belle-sœur?...

GUSTAVE.

Elle est ici; tu viens de la voir.

LA BARONNE.

Poleska!

GUSTAVE.

Elle-même. Depuis huit jours nous sommes mariés, et je suis le plus malheureux des hommes!

LA BARONNE.

Déjà! moi qui vous croyais dans les bals, dans les plaisirs; car vous le savez, monsieur,

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Suivant l'usage solennel,
A se divertir on s'applique
Pendant cette lune de miel,
Ce mois charmant, ce mois unique,
Ainsi nommé pour sa douceur;
Car pendant ce temps-là, je gage,
Plus d'un époux prend du bonheur
Pour tout le temps du mariage.

GUSTAVE.

Oui, ordinairement il en est ainsi; mais chez moi, c'est tout le contraire. J'ai voulu me dévouer, pendant les premiers mois, aux chagrins et aux tourments, pour assurer après le repos de ma vie et le bonheur de mon ménage. Quand j'épousai Poleska, je ne m'abusai point sur ses défauts.

LA BARONNE.

D'abord, monsieur, je vous en avais prévenu.

GUSTAVE.

Eh! que peuvent les conseils quand on aime... quand on est aimé? Et puis, te l'avouerai-je? à force de soins et de tendresse, j'espérais changer son caractère. Dès les premiers jours je fus détrompé. La raison, l'amour même ne peut rien contre l'habitude. Il n'y a que la nécessité et le temps...

Il y allait de notre avenir, de son bonheur et du mien; je n'hésitai point; et, dès le troisième jour, mon parti fut pris. Le colonel de Fersteim, mon beau-père, fut seul instruit d'un dessein que sa raison approuvait peut-être, mais qu'il n'aurait jamais eu le courage d'exécuter. Sous le nom d'Alexis le sabotier, je vins m'établir à une lieue de ce château, dans ces domaines que je viens d'acquérir, et où je suis inconnu.

LA BARONNE.

Quelle idée!

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (*Les Pages du duc de Vendôme.*)

Si l'on apprend une telle folie,
A tes dépens comme on rira!

GUSTAVE.

Quand il s'agit du bonheur de ma vie,
Peu m'importe ce qu'on dira.
Oui, sans rougir, du moins j'aime à le croire,
Un grand seigneur peut être sabotier,
Dans un pays où jadis, avec gloire,
Un empereur fut charpentier.

Mon intention était de rester ainsi avec ma femme un mois, deux mois, un an s'il l'eût fallu; renonçant à tous les avantages de ma naissance et de ma fortune, et vivant tous deux du travail de nos mains, seul moyen de dompter son caractère. Tout avait réussi au gré de mes vœux; nous étions déjà, comme de bons paysans, installés dans notre ménage; ma femme même commençait à se résigner, lorsque ma sœur, que je croyais encore à Varsovie, ma sœur, dont j'ignorais l'arrivée, s'avise de prendre ma femme sous sa protection, me fait amener prisonnier ici, dans mon château, et renverse en un instant tous mes projets.

LA BARONNE.

Comment! j'ai fait tant de choses depuis ce matin? je ne m'en serais jamais douté. Mais par quel moyen, au moins, pourrais-je réparer...

GUSTAVE.

Il n'y a plus d'espoir, et en outre, maintenant ma femme m'abhorre, me méprise et me déteste. Voilà ce que j'y ai gagné.

LA BARONNE.

D'abord, c'est presque toujours ce que l'on gagne à faire des épreuves; mais, dans cette occasion, vous êtes plus heureux que vous ne méritez, car je parierais, moi, qu'elle aime toujours son mari.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

LA BARONNE.

Et je vais vous le prouver en un instant.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! s'il en est ainsi, je suis trop heureux.

SCÈNE V.

LES MÊMES; KOULIKOF, paraissant au fond du théâtre, et tenant à la main tout ce qu'il faut pour écrire.

KOULIKOF, stupéfait.

Que vois-je!... quelle audace!

GUSTAVE.

Encore l'intendant!

KOULIKOF, à part.

Je disais bien qu'il était capable de tout... Des baronnes, des comtesses... ce gaillard-là ne respecte rien.

LA BARONNE.

Que viens-tu faire ici?

KOULIKOF.

C'est vous-même qui, tout à l'heure, m'avez ordonné de porter dans la chambre à côté...

LA BARONNE.

Vas-y, et laisse-nous.

KOULIKOF.

Oui, madame la baronne. (*A part.*) Je vais toujours dire cela à sa petite femme; ça ne peut pas faire de mal.

LA BARONNE.

Eh bien, tu n'es pas encore parti?

(*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, LA BARONNE.

GUSTAVE.

Eh bien, parle vite : quelle preuve peux-tu me donner de sa tendresse?

LA BARONNE.

D'abord tout à l'heure, et sans te connaître, je lui ai proposé de te faire pendre.

GUSTAVE.

Eh bien?

LA BARONNE.

Eh bien, elle a refusé.

GUSTAVE.

Sans hésiter?

LA BARONNE.

Sans hésiter.

GUSTAVE.

C'est déjà quelque chose; car ce matin elle aurait accepté.

LA BARONNE.

Après, je lui ai dit du mal de toi, et elle t'a défendu.

GUSTAVE.

Il serait vrai!... cette chère Poleska!... et cependant son ressentiment eût été si naturel!

LA BARONNE.

Enfin, je lui ai proposé de faire casser son mariage...

GUSTAVE.

O ciel!

LA BARONNE.

Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à former sa demande.

GUSTAVE.

Qu'a-t-elle répondu?

LA BARONNE.

Elle a demandé à réfléchir. Elle balance, elle hésite, ou plutôt elle n'hésite plus.

GUSTAVE.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

Malgré mes torts, tu crois ici
Que son cœur me reste fidèle,
Et qu'elle aime encor son mari?

LA BARONNE.

Franchement, je le crains pour elle;
Elle est capable de t'aimer;
Car lorsqu'une femme jolie
Réfléchit, on peut affirmer
Qu'elle va faire une folie.

GUSTAVE, avec joie.

Ah! j'oublie tout, je pardonne tout; si l'amour a pu triompher et de son caractère et du désir de la vengeance, tout espoir n'est pas perdu; et je puis être encore le plus heureux des hommes!

LA BARONNE.

Tais-toi... on vient.

SCÈNE VII.

Les mêmes; KOULIKOF.

KOULIKOF, sortant de l'appartement à gauche.

Madame la baronne, voici un papier que mademoiselle de Fersteim m'a dit de vous remettre.

LA BARONNE, *jetant les yeux sur le papier.*

Grand Dieu! la demande en divorce!

GUSTAVE, *prenant le papier.*

Elle l'a signée; elle n'a écouté que son orgueil, que sa vanité blessée, et maintenant elle connaîtrait la vérité, qu'elle ne pardonnerait jamais.

(*Il s'approche de la table et signe le papier.*)

KOULIKOF, *à part.*

Il signe aussi... c'est juste, par consentement mutuel. Ils commencent à s'entendre.

LA BARONNE.

Que faites-vous?

GUSTAVE, *bas à la baronne, lui remettant le papier.*

Tout est fini entre nous. Dans un instant vous lui ferez remettre cette demande approuvée par le comte de Woronski; de plus, il faut qu'elle parte aujourd'hui, qu'elle retourne chez son père.

LA BARONNE.

Quoi! sans lui rien dire?

GUSTAVE, *bas à la baronne.*

C'est ma seule vengeance : c'est quand elle sera retournée dans sa famille, qu'alors elle apprendra quel était l'époux qui l'aimait et qu'elle a abandonné. (*A Koulikof.*) Qu'on prépare à l'instant une voiture pour mademoiselle de Fersteim.

KOULIKOF.

Je crois qu'il donne des ordres... et de quel droit?

GUSTAVE.

De quel droit? Je le veux... du moins avec la permission de madame; de plus, qu'on mette en liberté ce pauvre diable de sabotier, maître Jean mon confrère, et qu'on lui donne cent roubles de dédommagement, du moins avec la permission de madame.

LA BARONNE.

C'est ce que j'allais ordonner. Allez.

KOULIKOF, à part.

Il y a de quoi me confondre; c'est-à-dire que si madame la baronne était veuve, je croirais qu'il n'a quitté l'une que pour épouser l'autre.

GUSTAVE, se retournant.

Eh bien, encore ici! cinquante coups de knout, avec la permission de...

KOULIKOF.

Il suffit, j'obéis à l'instant. (A part.) Voilà un audacieux vassal.

(Il sort.)

LA BARONNE.

Mais, mon frère, daigne écouter cependant...

GUSTAVE.

C'est inutile, je n'écoute plus rien.

AIR de Turenne.

Oui, son départ est nécessaire,
Comme elle aussi je veux me dégager :
Tu sais quel est mon caractère,
Dans mes projets rien ne me fait changer.
Pour elle en vain l'amour encor réclame,
Je ne cède, telle est ma loi,
Qu'à la raison.

LA BARONNE, à part.

Ah! quel bonheur pour moi
De n'avoir pas été sa femme!

GUSTAVE.

Tu peux annoncer maintenant dans le château à tous mes gens, à tous mes vassaux, l'arrivée de leur maître; et je paraîtrai, j'irai recevoir leurs hommages, dès que Poleska sera partie. La voici, laisse-nous.

(La baronne sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, POLESKA. Elle entre vivement, et s'arrête en voyant sortir la baronne, qui fait signe à Gustave.

POLESKA, à part.

L'intendant ne m'a point trompée, ils sont d'intelligence. Ah! je me croyais bien malheureuse, et leur vue me fait éprouver des tourments que je ne connaissais pas.

GUSTAVE.

Vous avez voulu notre séparation?

POLESKA.

Oui, sans doute, et je la veux encore.

GUSTAVE.

Dans un instant vous serez satisfaite; vous allez partir, on va vous ramener auprès de votre père.

POLESKA.

C'est tout ce que je désire.

GUSTAVE, d'un ton de reproche.

Poleska!

POLESKA, le repoussant du geste.

Laissez-moi, monsieur, je ne suis plus votre femme.

GUSTAVE.

Ainsi donc, près de vous quitter pour jamais, je n'obtiens pas un regret, pas un seul mot?

POLESKA, lui faisant encore signe de la main.

Adieu.

GUSTAVE.

Quoi! rien ne pourra fléchir un pareil caractère? Écoute, si tu me repousses encore, si tu ajoutes un seul mot, un seul geste de mépris, je jure ici que tu m'auras vu pour la dernière fois; et tu pleureras un jour sur cet hymen que tu as voulu rompre. (Poleska garde le silence; Gustave, qui est prêt à

s'éloigner, revient près d'elle et se met à genoux.) Poleska, je te demande grâce pour toi-même.

POLESKA, se retournant et le voyant à ses pieds, lui dit d'un ton de reproche.

Vous vous trompez, je ne suis point la baronne.

GUSTAVE.

Que dites-vous?

POLESKA.

Qu'il est des offenses que mon cœur ne peut pardonner : la ruse à laquelle vous aviez eu recours, le rang abject où vous m'aviez fait descendre, j'aurais tout oublié peut-être ; mais tout à l'heure, ce nouvel outrage...

GUSTAVE.

Il serait possible ! la baronne...

POLESKA.

Oui, monsieur, l'intendant vous a vu ici, il n'y a qu'un instant.

GUSTAVE.

Grand Dieu ! (Se reprenant.) Et si la reconnaissance m'avait seule conduit à ses pieds, si sa bonté voulait me préserver des dangers auxquels votre ressentiment m'expose?

POLESKA.

Que voulez-vous dire ?

GUSTAVE.

Qu'en m'accusant, comme vous l'avez fait, vous avez attiré sur ma tête la juste sévérité des lois ; que ce comte de Woronski, que l'on attend, sera peut-être inexorable...

POLESKA.

O ciel ! et c'est moi qui serais cause...

GUSTAVE.

Non, rassurez-vous : la baronne m'a donné le moyen de m'éloigner, et tout est prêt pour ma fuite.

POLESKA.

Il s'éloigne, et je le souffrirais. (Avec abandon.) Nous partirons ensemble.

GUSTAVE.

Que dis-tu? réfléchis donc, Poleska, que celui dont tu veux partager les destinées n'est plus le comte de Woronski, qu'il n'a plus de fortune, plus de rang à t'offrir.

POLESKA.

N'importe !

GUSTAVE.

Tu oublierais tes idées de grandeur et d'ambition ? tu ne penserais plus à cette opulence dont tu étais si fière ?

POLESKA.

Je ne dis pas, peut-être, encore quelquefois ; mais ce sera la nuit, dans mes rêves.

GUSTAVE.

Oui, mais au réveil ?

POLESKA.

Au réveil, je serai près de toi.

GUSTAVE.

AIR : Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Qu'entends-je, ô ciel ! et devais-je m'attendre
A tant de générosité ?
Dans un moment, peut-être, on va te rendre
Et tes droits et ta liberté.
Tu peux former d'autres nœuds que le nôtre.

POLESKA.

Si j'aime mieux te conserver ma foi ?

GUSTAVE.

Tu peux trouver le bonheur près d'un autre.

POLESKA.

Si j'aime mieux le malheur avec toi ?

En tardant plus longtemps, tu exposes tes jours; viens, te dis-je, partons.

Ensemble.

GUSTAVE et POLESKA.

AIR : Tout nous sourit. (*Le Maçon.*)

Oui, de ces lieux
Fuyons tous deux,
Échappons à leurs yeux.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; KOULIKOF, MICHELINE, JEAN, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

Suite de l'air.

KOULIKOF.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

TOUS.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

KOULIKOF.

Sur votre sort, sur celui de madame,
Je m'en réfère à monseigneur,
Car il arrive.

POLESKA.

Ah! quel malheur!

Ensemble.

KOULIKOF et LE CHOEUR.

Qu'on arrête le téméraire,
Menez-le devant monseigneur.
D'un maître juste et sévère
Il a mérité la rigueur.

POLESKA.

Grand Dieu! que résoudre et que faire?
Ah! rien n'égale mon malheur.

D'un maître terrible et sévère
Comment désarmer la rigueur ?

GUSTAVE, *à part.*

Ah ! pour moi quel destin prospère !
Je n'ai plus peur de monseigneur;
Je revois celle qui m'est chère,
Et je retrouve le bonheur.

KOULIKOF, *aux paysans qui emmènent Gustave.*

Qu'on le conduise dans la chambre de monseigneur, c'est l'ordre de madame la baronne. (*Arrêtant Poleska.*) Et vous, madame, tout est prêt pour votre départ, on va vous reconduire près de votre père.

POLESKA.

Et de quel droit m'éloigner de mon mari ?

KOULIKOF.

Votre mari! c'est ce qui vous trompe.

MICHELINE.

Eh ! oui, sans doute, réjouissez-vous, il ne l'est plus.

POLESKA.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MICHELINE.

Que l'arrivée de monseigneur a tout changé au château.

JEAN.

Il m'a fait remettre en liberté.

MICHELINE.

Il m'a fait promettre un mari, et il vous débarrasse du vôtre. C'est-il gentil !

POLESKA.

Ce n'est pas possible.

KOULIKOF, *lui remettant un papier.*

Oh! il n'y a pas à en douter ; voici l'acte de séparation signé par monseigneur : madame la baronne vous l'envoie.

MICHELINE.

Et avec cela, à ce qu'il paraît, vous voilà comme moi : c'est comme si vous n'aviez jamais été mariée.

KOULIKOF.

Absolument la même chose.

POLESKA.

Grand Dieu ! je ne peux plus l'accompagner, je n'ai plus le droit de le suivre.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LA BARONNE.

POLESKA, courant à elle.

Ah ! madame, j'implore vos bontés, daignez me pardonner, rendez-moi mon mari.

JEAN.

V'là maintenant qu'elle en reveut !

LA BARONNE.

N'est-ce pas vous qui avez demandé cette séparation ?

POLESKA.

Que ne me l'a-t-on refusée ! Je vous en conjure, madame, reprenez cet acte, daignez l'anéantir.

LA BARONNE.

Je n'en ai pas le droit.

POLESKA.

Qu'au moins, et par votre protection, je puisse parler à votre frère, que je le voie un instant, il ne pourra se refuser à mes prières.

LA BARONNE, à part.

Pauvre enfant ! (On entend l'air de *la tribu d'Avenel*, dans la *Dame Blanche*, que l'orchestre joue jusqu'au chœur suivant. Haut.) Tenez, tenez, voici M. le comte qui se rend dans cette galerie

pour recevoir les pétitions de ses vassaux, présentez-lui votre demande.

POLESKA.

Vous me seconderez, n'est-il pas vrai ?

KOULIKOF.

Ah! mon Dieu ! monsieur le comte ! Et les clefs du château qu'il faut lui présenter ! suivez-moi, vous autres !

(Il sort par la gauche avec Jean et Micheline.)

SCÈNE XI.

Les mêmes ; Vassaux et Domestiques précédant GUSTAVE en riche uniforme, et décoré de plusieurs ordres.

LE CHOEUR.

AIR : Chœur final des *Manteaux*.

O surprise imprévue !
O moment de bonheur!
Pour nous quell' douce vue,
C'est lui, c'est monseigneur !

POLESKA, qui s'est jetée à genoux sans lever les yeux.

AIR du vaudeville de *L'Ermite de Saint-Avelle*.

Devant vous, humble et confuse,
Pleurant l'époux que j'aimais,
A vos genoux je m'accuse
De l'aimer plus que jamais.
Ma liberté, de mes peines
Serait cause... Ah! monseigneur!
En me rendant mes chaînes,
Rendez-moi mon bonheur!

(Elle lui présente le papier, que Gustave repousse.)

GUSTAVE.

Cet acte, c'est vous qui l'avez demandé.

POLESKA.

O ciel!

GUSTAVE.

C'est à vous de le déchirer.

POLESKA.

Ah ! de grand cœur. (Le déchirant en morceaux.) Tenez, monseigneur. (Elle lève les yeux.) Que vois-je ?

LE COMTE, la recevant dans ses bras.

Un époux.

LA BARONNE.

Une sœur.

CHOEUR.

AIR : Finale des *Manteaux*.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Est-il un sort plus doux ?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

KOULIKOF, portant les clefs sur un plat d'argent et les présentant au comte.

Monseigneur, je viens... Que vois-je ? ce vassal insol...

LE COMTE.

Lui-même, qui vous pardonne (Montrant Poleska.) avec la permission de madame. Maintenant, Poleska, c'est à moi de trembler, car si jamais quelqu'un a mérité votre courroux...

POLESKA.

Hein ! si je n'étais pas corrigée, quelle belle occasion ! Mais Alexis avait déjà reçu la grâce de monseigneur. (Se retournant et apercevant Jean et Micheline, qui se tiennent à l'écart.) Eh bien ! maître Jean, eh bien ! Micheline, depuis que je suis redevenue grande dame, vous n'osez plus m'approcher.

MICHELINE.

Ah ! madame, ce n'est pas par fierté.

POLESKA.

A la bonne heure, personne n'en aura plus ; (Regardant son mari.) N'est-il pas vrai ? et quoique établis au château, nous

garderons la chaumière que vous avez achetée ; oui, mon ami, je veux toujours que de mes fenêtres on puisse l'apercevoir : et si jamais je retombais dans mes anciens défauts, s'il me survenait quelque idée de grandeur, je regarderais sur-le-champ la cabane du sabotier.

LE CHOEUR.

Même air.

Quel bonheur ! quelle ivresse!
Est-il un sort plus doux?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

POLESKA, au public.

AIR du vaudeville des Frères de lait.

Quand une femme se corrige,
Ce ne peut être tout d'un coup.
Je sais fort bien, c'est là ce qui m'afflige,
Qu'il m'est resté des défauts, et beaucoup;
Il m'est resté des défauts, et beaucoup.
Mais un espoir en mon cœur vient de naître;
Vous êtes, j'en dois convenir,
Trop clairvoyants pour ne pas les connaître,
Mais trop galants pour vouloir m'en punir.

LE CHOEUR.

Trop clairvoyants pour ne pas les connaître,
Mais trop galants pour vouloir l'en punir.



TABLE

—



Clichy. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (218—78.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·

